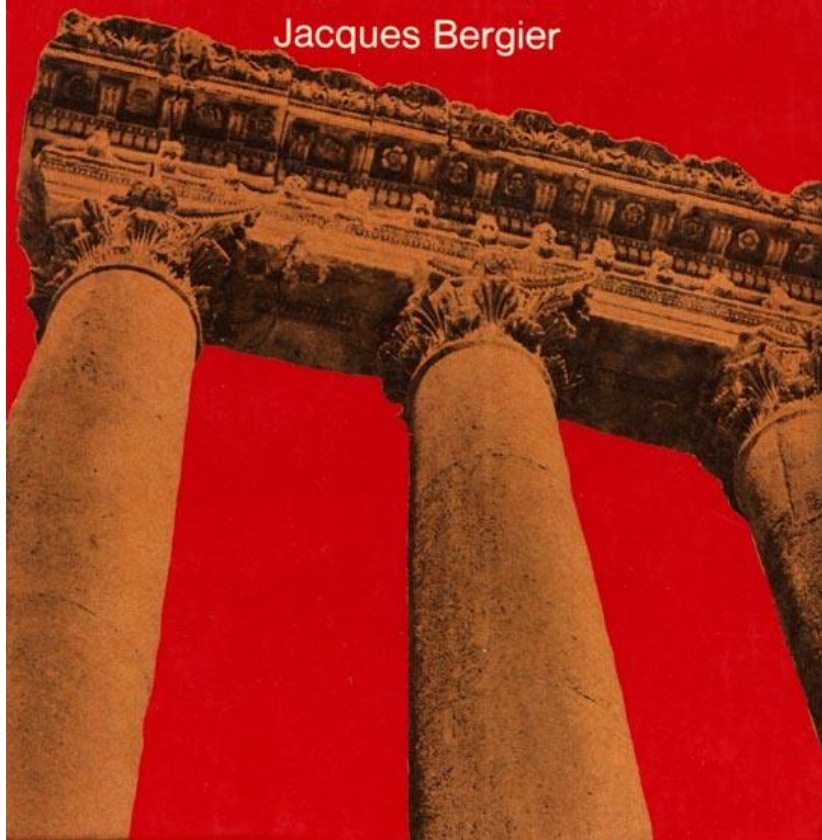




L'AVENTURE MYSTÉRIEUSE

les Extra-Terrestres dans l'Histoire

Jacques Bergier



Jacques Bergier

Les extra-terrestres
dans l'histoire



Éditions J'ai Lu

Œuvres de Jacques Bergier

Le matin des magiciens
(en collab. avec L. Pauwels)

La guerre secrète du pétrole
(en collab. avec B. Thomas)

Les extra-terrestres dans l'histoire

Les dompteurs de force

L'espionnage industriel

À l'écoute des planètes

Admirations

Agents secrets contre armes secrètes

En vente dans les meilleures librairies

© Editions J'ai Lu, 1970

ASIN: B002T877ES

TABLE DES MATIÈRES

Prologue – Plaidoyer pour une histoire ouverte

- 1 L'étoile qui tua les dinosaures
- 2 Le cube du Dr Gulrt
- 3 Les visiteurs de Nasca
- 4 Les cartes des Rois de la mer
- 5 La terrasse de Baalbeck
- 6 Les visiteurs du Moyen Age
- 7 Le masque de Sir Henry Cavendish
- 8 Kaspar Hauser
- 9 Les enfants verts
- 10 Et aujourd'hui ?

PROLOGUE

PLAIDOYER POUR UNE HISTOIRE OUVERTE

La conception d'une histoire fermée est relativement récente. Par histoire fermée, j'entends une histoire dont tous les événements sont provoqués par des causes naturelles ou par des causes humaines. Pendant presque tout son passé, l'humanité a cru qu'intervenaient aussi, dans l'histoire, des causes extérieures : démons, créatures surnaturelles, dieux et finalement Dieu. C'est au XIX^e siècle que le concept d'une histoire sans intervention extérieure dont la causalité se limite uniquement à notre planète, a paru s'imposer. Et, comme beaucoup d'idées du XIX^e siècle, celle-ci est discutable et il est permis de la discuter.

Ce livre a pour but de repérer, dans la préhistoire et dans l'histoire, les interventions extérieures, dont il est impossible de ramener l'origine à notre planète.

La conception de ce livre se veut exclusivement rationaliste, c'est-à-dire que les interventions dont je parlerai sont le fait d'êtres intelligents, plus puissants que nous ; d'êtres matériels habitant l'espace.

Je ne parlerai pas des interventions dites surnaturelles, chacun ayant sur ce sujet le droit d'avoir son opinion personnelle.

Je ne parlerai pas non plus des soucoupes volantes, qui ont déjà, dans cette collection, fait l'objet d'un livre avec lequel je ne suis d'ailleurs pas d'accord. Mais le principe même de cette collection étant une totale liberté d'esprit, il est inévitable que se manifestent certaines contradictions entre les différents ouvrages qui la

composent.

Je ne prétends pas apporter de preuve absolue des interventions d'extra-terrestres au cours de la préhistoire et de l'histoire de notre planète. D'autres chercheurs, qui auront à leur disposition des moyens d'enquête supérieurs aux miens, le feront sûrement avant la fin de ce siècle.

Je me comparerai plutôt à ces originaux qui, avant la parution de *L'origine des espèces*, publiaient des livres bizarres dont Darwin a fait la synthèse et qui lui ont finalement permis d'écrire le sien. Parmi ces écrivains se trouvait, d'ailleurs, son grand-père, Erasmus Darwin, dont l'ouvrage, *Le secret doré*, fut un peu le *Matin des magiciens* du XVIIIe siècle.

Je m'estimerai satisfait si mon livre parvient à intéresser un grand nombre de lecteurs, et si parmi ces lecteurs se trouve quelque Darwin de l'avenir à qui j'aurai donné envie de chercher plus loin.

Pour moi, faire intervenir les extra-terrestres dans notre histoire n'est pas plus absurde que faire intervenir des microbes dans notre état de santé. Dans les deux cas, il s'agit d'interventions qui ne sont pas perceptibles à nos sens mais qu'une étude plus poussée révèle, et qu'une analyse instrumentale confirme. Ainsi, l'étude des faits étranges que j'ai réunis ici permettra un jour de prouver l'intervention d'êtres venus de l'extérieur pour modifier le cours de notre histoire.

Charles Fort a dit : « Nous sommes la propriété de quelqu'un. » Je vais plus loin que lui en affirmant que nous sommes la création de quelqu'un, et aussi moins loin en postulant que nous sommes surveillés et que peut-être on intervient dans nos activités et dans notre histoire.

Pourquoi n'y a-t-il pas eu, et n'y a-t-il pas, contact direct, ouvert, entre ce « on » et nous ? Cette question a

été beaucoup discutée. Pour ma part, je crois que ces contacts existent, mais qu'ils sont cachés à l'ensemble des hommes et qu'ils n'ont lieu, à des périodes bien déterminées, qu'avec des individus très avancés, supérieurs à la moyenne de leurs semblables.

Des légendes sur ces contacts sont certainement à la base de nombreux récits traditionnels. Mais comme aucune preuve formelle n'existe dans ce domaine, j'ai préféré me borner, ici, à étudier les contacts dans le sens extra-terrestre/Terre. Le sujet, même ainsi limité, était déjà assez intéressant, et il mérite certainement des études bien plus importantes que ce petit livre.

Cependant, il faut bien que quelqu'un commence...

L'ÉTOILE QUI TUA LES DINOSAURES

Il y a soixante-dix millions d'années, la Terre était dominée par des reptiles géants : lézards gigantesques, sauriens monstrueux, qui rampaient, qui nageaient, qui volaient. Leur règne a duré cent cinquante millions d'années, alors que, selon les estimations les plus optimistes, l'homme n'a guère que six millions d'années.

C'est dire que ces espèces de reptiles avaient eu, pour s'adapter et pour évoluer, infiniment plus de temps que l'homme. Il est d'ailleurs impossible de prétendre qu'ils furent un échec de l'évolution : une espèce qui dure cent cinquante millions d'années peut être considérée comme solidement adaptée.

Peu d'espèces contemporaines de ces reptiles géants survivent : certains crabes, qui n'ont pas changé depuis trois cent millions d'années.

En moins d'un million d'années, les reptiles géants disparaissent. Comment et pourquoi ?

On ne peut guère prétendre que c'est à cause d'un changement de climat : même lors d'un tel changement, les océans ne varient guère, et beaucoup de ces reptiles vivaient dans les océans.

On ne peut pas penser qu'une forme de vie supérieure ait pu les exterminer. Il lui aurait fallu un armement considérable, dont on aurait retrouvé les traces.

Une hypothèse amusante : nos ancêtres les mammifères se seraient nourris d'œufs de dinosaures. Amusante mais impossible : les ichtyosaures vivaient dans

les océans et déposaient leurs œufs hors de portée de tous leurs adversaires.

On a dit que les herbes s'étaient modifiées, et que les herbes nouvelles étaient trop dures pour les grands reptiles. Hypothèse parfaitement invraisemblable : de très nombreuses variétés végétales demeuraient, dont ils auraient très bien pu se nourrir. Les tortues géantes des îles Galápagos, qui intéressaient si fort Darwin, ne meurent pas de faim.

On a pu dire que les espèces vieillissent, deviennent séniles et meurent. C'est de la mauvaise métaphysique ; la conservation du code génétique empêche une espèce de mourir seule. Et pourquoi des espèces toujours vivantes, vieilles de plusieurs centaines de millions d'années, comme les crabes et les blattes, ne seraient-elles pas devenues séniles ?

Toutes ces hypothèses ne tiennent pas. Une autre, fort ingénieuse, a été émise par deux savants soviétiques : V. I. Krasovkii et I. S. Chklovski, deux astrophysiciens éminents, surtout le second, auteur de travaux extrêmement importants, en astrophysique et en radioastronomie. C'est Chklovski, en effet, qui a étudié la radiation synchrotron émise par certains objets célestes, et qui a montré que des événements extrêmement violents et relativement rapides peuvent se produire aussi bien au centre des galaxies que dans l'espace en général.

L'idée des deux savants soviétiques est d'expliquer la fin des dinosaures par une explosion d'étoile à une relativement faible distance du système solaire : une supernova à cinq ou dix parsecs de nous aurait augmenté la densité des radiations en provenance de l'espace. Le radioastronome anglais Hanbury Brown pense avoir détecté les traces de l'explosion d'une supernova, il y a

cinquante mille ans, à quarante parsecs seulement du système solaire.

Deux chercheurs américains, K. D. Terry à l'Université du Kansas, et W. H. Tucker à l'Université de Rice, ont récemment étudié de près le problème, de manière quantitative. On a observé des étoiles qui explosent en produisant effectivement de tels arrosages de radiations. L'effet d'un arrosage est variable suivant l'intensité du champ magnétique terrestre. Ce champ nous protège partiellement du bombardement des particules cosmiques en détournant celles qui ont une charge magnétique et en les forçant à se mettre en orbite autour de la planète. Or, ce champ magnétique terrestre varie. Actuellement, il est en baisse et atteindra son minimum vers les années 3500 de notre ère. Il est possible que, il y a soixante-dix millions d'années, un bombardement violent ait coïncidé avec une diminution du champ magnétique terrestre, entraînant une vague de mutations dont sont morts les dinosaures et dont nous sommes nés.

Le savant est-allemand Richter a récemment affirmé qu'il était d'accord avec cette théorie. Selon lui, le bombardement provenait du centre de notre galaxie, et était extrêmement puissant, bien que s'étant produit à une distance considérable.

Voilà donc un ensemble d'hypothèses scientifiques émises par des savants dont la valeur est indiscutable. Il ne faut accuser aucun de ces savants de l'hypothèse qui suit, et qui m'est personnelle. Je l'ai émise pour la première fois en 1957 lors d'une émission de la télévision française dirigée par Louis Pauwels : « En français dans le texte ». Je me souviens encore du scandale qui a suivi, des protestations indignées du comité scientifique de la télévision, qui demanda, sans l'obtenir, que je sois écarté

du petit écran.

Cette hypothèse est la suivante : l'étoile qui tua les dinosaures fut un phénomène provoqué, destiné à mettre en route un lent processus d'évolution qui aboutisse à l'intelligence. Nous avons été créés par des êtres extrêmement puissants ; le rapport de notre puissance à la leur étant analogue au rapport de la puissance d'un virus à la nôtre. Connaissant aussi bien les lois de la physique que celles de la génétique, ces êtres – qu'on peut aussi bien appeler dieux, je n'y vois pas d'inconvénient – ont déclenché une série d'événements qui ne s'arrêtera pas avec l'homme, mais qui continuera jusqu'à ce que l'évolution produise d'autres dieux, des êtres égaux à leurs créateurs.

L'hypothèse est évidemment très audacieuse. Cependant, on a déjà imaginé plus d'une fois l'existence d'êtres infiniment plus puissants que nous. On a même proposé des estimations quantitatives sur ce que pourraient être leurs techniques.

La source d'énergie la plus importante, qui se manifeste dans la bombe H et que nous allons nous-mêmes utiliser d'ici un siècle, est la conversion de l'hydrogène en hélium. La quantité d'hydrogène dans les océans de la planète est considérable, mais elle est encore plus considérable dans le soleil. On peut imaginer des êtres capables d'extraire l'hydrogène du soleil et de l'utiliser. Les théoriciens appellent les civilisations de ces êtres des civilisations du type III.

Que sont devenues ces civilisations ? Existent-elles encore dans l'univers ?

Beaucoup de bons esprits répondent par l'affirmative. Chklovski considère comme une hypothèse non exclue que les quasars et les pulsars, objets célestes jusqu'alors

inexpliqués, soient les signes d'une activité biologique. Le grand savant soviétique pense qu'il faut examiner systématiquement le ciel pour y rechercher ce qu'il appelle des « miracles », c'est-à-dire des phénomènes qu'on ne peut pas expliquer par les seules lois naturelles connues ou par des extrapolations pleines d'imagination de ces lois. Parmi ces phénomènes, Chklovski range :

- le comportement anormal de Phobos, le satellite de Mars qui, selon lui, serait une construction artificielle ;

- l'observation d'un type particulier d'étoiles, le type R, qui produisent un élément à vie brève qui n'existe pas dans la nature, le technétium, a suggéré à des savants éminents l'idée que des êtres intelligents bombardent ces étoiles de type R avec du technétium pour produire un signal ;

- d'autres chercheurs sérieux, par exemple Carl Sagan, pensent que les êtres des civilisations de type III peuvent moduler l'émission électromagnétique d'une étoile aussi facilement que nous modulons celle d'un émetteur qui transmet des sons et des images. Un groupe de chercheurs soviétiques, sous la direction des astrophysiciens Kardashev et Pschenko, recherche en ce moment de tels signaux. Il pense que, vu les divers parasites qui perturbent l'atmosphère terrestre, il faudra pour détecter ces signaux un radio-observatoire sur l'autre face de la lune. Leurs calculs leur ont montré qu'avec des moyens énergétiques tout à fait concevables, on peut envoyer des signaux à une distance de 13 000 parsecs, c'est-à-dire à une distance supérieure à celle qui nous sépare du centre de la galaxie.

L'astrophysicien américain Freeman J. Dyson envisage même dans le ciel un « miracle » encore plus fantastique. Il pense qu'il y existe des êtres qui peuvent

utiliser la totalité de l'énergie produite par leur étoile. Ces êtres n'habiteraient plus sur des planètes mais dans des sphères artificielles, construites par eux, et qui entoureraient totalement l'étoile. Ces sphères seraient construites à partir d'un astéroïde et des planètes non habitées du système.

D'autres « miracles » ont, semble-t-il, été observés dans le ciel. On les mentionne rarement dans les publications scientifiques parce qu'ils paraissent trop fantastiques, mais on en entend parler, pendant les repas et dans les couloirs, au cours des congrès d'astronomie. C'est ainsi par exemple que certains systèmes d'étoiles multiples seraient composés d'étoiles d'âge différent, c'est-à-dire que ces assemblages seraient forcément le fait d'une activité intelligente.

L'existence dans l'univers d'êtres beaucoup plus puissants que nous est donc envisagée sérieusement, sous ses aspects quantitatifs, par des savants éminents.

N'ajoutons pas à ces spéculations. Notons simplement que la forme humaine, banalement, n'est peut-être pas à rejeter. Il est possible qu'elle soit une des grandes formes stables de l'intelligence dans l'univers. Nous n'utilisons pas le dixième de notre cerveau. Notre civilisation est loin d'être parfaite. Et nous n'avons pas la moindre idée de ce que pourrait être une civilisation d'êtres humains utilisant leur cerveau à cent pour cent. Et il n'est en aucune façon absurde d'attribuer à une telle civilisation dans les étoiles, si elle existe, des pouvoirs analogues ou identiques à ceux des civilisations de type III.

Un tel point de vue me semble personnellement plus plausible que toutes les inventions de la science-fiction. Quoi qu'il en soit, mon propos n'est pas d'étudier les formes possibles des extra-terrestres, mais ce que je crois

être leurs manifestations.

Et, pour moi, la première de ces manifestations aurait eu pour conséquence la fin des dinosaures. Considérant que l'évolution de la Terre avait suivi une voie qui se terminait en impasse, qu'il n'y avait pas eu de progrès, avec les grands reptiles, pendant cent cinquante millions d'années, des Intelligences désirant augmenter le nombre de leurs « frères en raison » (l'expression est du grand mathématicien soviétique Kolmogoroff) ont renversé la direction de cette évolution et en ont suscité une autre aboutissant... nous ne savons pas pour l'instant à quoi. Mais il serait absurde de croire que l'homme tel qu'il est aujourd'hui a été le but poursuivi.

Peut-être les Intelligences seront-elles obligées d'effacer notre espèce et de mettre en route une autre chaîne. On pense à Dieu tel que le voyait Victor Hugo :

*L'univers où sa sève coule
mérite-t-il de Le fixer ?
Ne va-t-il pas briser ce moule,
tout laisser et recommencer ?*

Il y a peut-être là une intuition géniale. En tout cas, les Intelligences me font penser plutôt à ce dieu de Victor Hugo qu'aux Grands Anciens de H. P. Lovecraft qui avaient créé la vie sur la Terre par erreur ou par plaisanterie.

On peut penser, sans grand risque de se tromper, que l'expérience de l'étoile qui tua les dinosaures ne visait pas uniquement la Terre et que d'autres planètes ont subi son influence.

Il semble bien que l'on ait repéré des signaux intel-

ligents en provenance de l'objet céleste CTA 102. On a calculé la longueur d'onde de ces signaux telle qu'elle est au voisinage de CTA 102 et l'on a constaté que l'on retrouvait la longueur d'onde fondamentale de l'univers, celle de la radiation qu'émet l'hydrogène interstellaire.

Depuis, dans des travaux publiés en 1968 et 1969, un de mes collègues à l'Académie des Sciences de New York, le professeur Gerald Feinberg, a avancé l'idée que les signaux des Intelligences ne se transmettent pas par des ondes TSF ou lumineuses, mais par des particules qu'il appelle *tachyons*, d'un mot grec qui signifie rapide. Ces particules peuvent se propager dans le vide plus vite que la lumière sans contredire pour autant la théorie d'Einstein.

Cela vient du fait que leur masse au repos est mesurée par un nombre imaginaire pur. Il m'est malheureusement impossible d'entrer dans les détails sans faire appel aux mathématiques. Disons cependant que cette découverte est aussi sérieuse que celle de la bombe atomique ou du cristal transistor.

Lorsque des méthodes d'observation et de détection des tachyons auront été mises au point, nous recevrons probablement des signaux émis par les autres races dont l'évolution a été déclenchée par l'étoile qui tua les dinosaures. Et peut-être détecterons-nous les dispositifs d'observation des Intelligences qui nous observent certainement comme nous observons des cultures microbiennes sous un microscope.

Si nous avons quelques idées précises sur les sources d'énergie dont peuvent disposer les Intelligences pour faire leurs expériences cosmiques, sources qui ne sont que des prolongements de celles que nous utilisons dans nos expériences sur la bombe H et l'antimatière, nos connaissances dans le domaine génétique sont encore trop

vagues pour que nous puissions imaginer comment on peut produire à distance des mutations dirigées. Avant cela, il faudrait savoir comment on peut diriger des mutations.

Pour produire des mutations dirigées, il faut employer une radiation de très courte longueur d'onde ou des particules de très grande énergie¹. Il faudrait ensuite moduler cette émission de façon à transporter les caractéristiques génétiques sur cette modulation comme on transporte les images par le canal de la télévision. D'ores et déjà, des calculs montrent que c'est possible à condition d'employer des ondes très courtes, dans la bande des rayons gamma, ou des particules dans la longueur d'onde de Broglie et dans les gamma courts.

Il nous est possible de concevoir un appareil de laboratoire, par exemple un laser, réglé de façon à produire de telles radiations pour provoquer des mutations.

Cependant, quand on essaie d'imaginer une mutation de ce genre à l'échelle d'une étoile créée et modulée par des Intelligences, le pouvoir de l'imagination est insuffisant. Sans doute un virus aurait la même difficulté à imaginer un laser.

Les créatures qui ont construit et modulé l'étoile qui tua les dinosaures étaient réellement des dieux. Ce sont probablement les mêmes Intelligences qui parviennent à régler au cent milliardième près la fréquence de ces objets célestes appelés pulsars. De plus en plus nombreux sont les savants qui admettent, en privé, que les pulsars sont

¹ C'est la même chose, la longueur d'onde accompagnant une particule étant inversement proportionnelle à son énergie, selon les calculs de De Broglie.

artificiels. Il est probable que cette hypothèse finira par paraître au grand jour, dans les publications les plus officielles.

Ceci noté, il faut reconnaître que la plupart des signes d'activité des Intelligences doivent pour le moment nous échapper. De même que des civilisations entières ont vécu sans connaître la radio, ou l'existence d'autres systèmes solaires, de même nous ignorons très probablement des phénomènes d'une grande importance qui, si nous savions les déceler, nous prouveraient sans doute l'existence d'autres civilisations.

Il est également possible que des phénomènes parfaitement classiques soient en réalité, sans que nous nous en doutions, des manifestations d'activités intelligentes. Je peux citer à cet égard deux hypothèses, dont il ne faut pas oublier qu'elles ne sont que des hypothèses.

Le physicien et auteur de science-fiction John W. Campbell a étudié les particules cosmiques, particules qui nous parviennent de l'espace, douées d'énergie très élevée pouvant atteindre 10^{17} électrons-volts. Ces particules sont des noyaux d'éléments que nous connaissons, qui vont de l'hydrogène au fer. Mais cette matière très commune a été brusquement lancée à une formidable vitesse. Tout se passe comme si une fraction de gaz interstellaire avait été brusquement accélérée jusqu'à atteindre des vitesses voisines de celle de la lumière. Le mécanisme qui produit cette accélération reste inconnu, bien que Fermi, Chklovski et beaucoup d'autres savants aient proposé divers modèles.

Campbell, pour sa part, propose d'admettre que l'univers est plein de navires spatiaux se déplaçant à une vitesse voisine de celle de la lumière. Ces navires balaient

le gaz interstellaire devant eux et on observe ainsi une traînée, un sillage qui n'est autre que les rayons cosmiques.

On ne peut pas dire que l'hypothèse de Campbell ait été reçue par les physiciens avec un enthousiasme délirant. Cependant, l'un d'eux, l'Américain Robert Bussard a proposé un modèle de navire interstellaire qui absorberait le gaz interstellaire grâce à une cuiller placée à l'avant, en tirerait de l'énergie par fusion, puis utiliserait les produits des réactions comme fluide de propulsion, fluide rejeté ensuite à l'arrière.

Si l'univers est rempli de navires de cette sorte reliant les étoiles entre elles, c'est Campbell qui a eu raison. Cela lui arrive tellement souvent qu'il en est exaspérant.

Tant qu'à faire, on peut d'ailleurs parfaitement imaginer que les mystérieux objets variables appelés pulsars sont des phares guidant ces navires interstellaires dans la nuit de l'espace.

La seconde hypothèse est due à un écrivain scientifique russe, Mme Ekaterina Zouravleva. D'après elle, nous recevons un signal venant de l'espace, et cela depuis la naissance de l'humanité et sans doute bien avant. Seulement personne avant elle ne l'avait correctement interprété. Ce signal serait tout bêtement constitué par les aurores boréales et australes.

En tout cas, ces deux exemples montrent bien que nous sommes peut-être comme des souris rongant un livre sans se douter un instant que ce livre est un signal.

Le principe de ces deux hypothèses est probablement bon même si les auteurs ne se prennent pas très au sérieux. Chklovski a un jour fait observer, dans une conversation entre amis, qu'il y a deux sortes d'hypothèses : l'hypothèse de travail, destinée à servir de

point de départ à une étude, et l'hypothèse de conversation, qui sert à passer agréablement le temps entre deux réunions sur les mathématiques du plasma interstellaire.

L'hypothèse de base de ce chapitre : nous sommes le résultat d'une série de mutations déclenchées de l'extérieur, est pour moi une hypothèse de travail. Mais la présence de messages à décrypter dans une aurore boréale est une hypothèse de conversation.

(Un bon récit de science-fiction devrait, à mon sens, mélanger les deux, avec beaucoup d'action et un peu d'humour. Charles Fort disait que c'était le cas pour la Bible.)

Quels sont les autres systèmes solaires, ou tout au moins les autres étoiles possédant des systèmes solaires qui ont pu être influencées par la source d'énergie artificielle qui tua les dinosaures ?

Si on se place à une distance raisonnable de notre système solaire, par exemple quinze années-lumière, on en trouve cinq : Alpha Centauri, Epsilon Eridani, 61 Cygni A, Epsilon Indi, Tau Ceti. Dans les siècles à venir, on cherchera sans doute à voir si la vie existe dans ces étoiles, en explorant leur voisinage par des sondes automatiques. Il sera intéressant de savoir si cette vie ressemble à la nôtre, si on trouve dans les roches des planètes de ces systèmes les traces d'un bombardement cosmique qui s'est produit, à notre échelle, il y a soixante-dix millions d'années. On pourrait alors localiser dans l'espace l'étoile, artificielle ou artificiellement contrôlée, qui tua les dinosaures.

En revanche, si l'on élargit le domaine de la recherche, on se heurte vite à des problèmes très difficiles.

Dans un volume de mille années-lumière, on trouve

environ dix millions d'étoiles. Il est actuellement impossible de savoir lesquelles de ces étoiles sont des débris éteints d'une étoile artificielle provoquée par des Intelligences.

La destruction des dinosaures est donc bien venue du cosmos, et non de notre système solaire. L'étude des influences cosmiques liées à la galaxie est encore balbutiante. On a pu observer des coïncidences numériques, qui ne sont peut-être que des coïncidences. Ainsi, la fréquence des grandes périodes glaciaires, environ deux cent cinquante millions d'années, correspond relativement à la période de rotation de notre système solaire autour du centre de la galaxie, qui est de deux cent trente millions d'années environ.

On tente aussi de déterminer la fréquence à laquelle le centre de notre galaxie, où se produisent des perturbations et des explosions d'étoiles en chaîne dont nous n'avons qu'une très faible idée, projette des nuages de matière condensée.

On discute pour savoir si ce sont des explosions d'étoiles en chaîne qui sont à l'origine de l'existence des mystérieux *quasars*, qui sont à peine plus gros qu'une étoile et qui libèrent autant d'énergie qu'une galaxie d'étoiles tout entière. On admet généralement que ces quasars sont une chose tout à fait nouvelle et qu'il est impossible d'envisager actuellement une hypothèse scientifique qui puisse en rendre compte.

Cependant, certains savants pensent que l'humanité pourrait un jour connaître et même reproduire la source d'énergie des quasars. C'est l'une des justifications des fantastiques budgets qu'absorbent des organisations telles que le CERN (Centre européen de recherche nucléaire). Pour ma part, je considère que l'humanité est déjà

menacée de destruction par la bombe H et qu'il faut freiner des instituts de recherche qui pourraient mettre à notre disposition des pouvoirs formidables pour l'usage desquels la race humaine n'est pas encore prête. Les anciens alchimistes avaient tout à fait raison d'estimer que les secrets de la matière doivent être jalousement gardés. Si Hitler avait eu les moyens de faire exploser le soleil comme les Intelligences ont fait exploser l'étoile qui tua les dinosaures, il l'aurait certainement fait. Il faut donc espérer que les recherches sur les très hautes énergies n'aboutiront pas de sitôt et que le pouvoir d'allumer et d'éteindre les étoiles à volonté ne sera jamais confié aux militaires et aux politiciens.

On a déjà fait, en passant de la bombe au TNT à la bombe H, un saut de 10⁷. Ce qui veut dire qu'une bombe à hydrogène pesant une tonne peut libérer une énergie égale à celle de dix millions de tonnes de TNT : c'est ce qu'on appelle une bombe de dix mégatonnes. Les bombes de ce genre existent bel et bien. UN SAUT DE MÊME IMPORTANCE NOUS CONDUIRAIT DE L'ÉNERGIE DE LA BOMBE H A L'ÉNERGIE NÉCESSAIRE POUR PROVOQUER L'EXPLOSION D'UNE ÉTOILE. C'EST-À-DIRE QU'UN PROGRÈS SEMBLABLE À CELUI QUI NOUS A CONDUIT EN VINGT ANS DU TNT A LA BOMBE H METTRAIT À NOTRE DISPOSITION LE POUVOIR DES INTELLIGENCES.

Espérons que cela ne se produira jamais du vivant de l'humanité actuelle qui n'a que trop prouvé ce qu'elle est capable de faire. Mais croire que ce progrès ne s'est jamais produit, dans un univers qui existe au moins depuis vingt milliards d'années, me paraît extrêmement naïf. Quelque part dans l'univers, les virus ont évolué jusqu'aux Intelligences. Si le phénomène s'est produit plusieurs fois,

les diverses Intelligences ont dû entrer en contact : comme le dit Teilhard de Chardin, « tout ce qui monte converge ». Le botaniste américain de Harvard, Elso Barghoorn, a prouvé que des bactéries vivaient sur terre il y a trois milliards d'années. Il a fallu ce temps, et l'aide des Intelligences, pour mener ces bactéries jusqu'à nous. Même s'il faut dix milliards d'années pour que les Intelligences apparaissent naturellement, ce temps n'est jamais que la moitié de l'âge de l'univers observable.

Dans ce que nous savons positivement, rien ne s'oppose à l'existence des Intelligences. Rien ne s'oppose non plus à ce qu'elles soient intervenues.

Peut-être ont-elles installé dans notre système solaire un satellite de détection et d'observation qui n'est autre que le mystérieux Phobos, le satellite de la planète Mars. Peut-être ont-elles installé autour de la terre les ceintures de radiations protectrices que nous commençons à découvrir.

Peut-être... Dans les chapitres suivants nous nous rapprocherons rapidement de l'histoire connue, puis du présent, en cherchant les traces d'autres interventions extérieures.

2

LE CUBE DU Dr GURLT

Il y a quelques années, le célèbre journaliste scientifique soviétique G. N. Ostroumov se présentait au musée de Salzbourg et demandait à examiner un cube, ou plutôt un parallélépipède, découvert au XIX^e siècle par le Dr Gurlt dans une mine de charbon. D'après plusieurs chercheurs du XIX^e, cet objet, trouvé à l'intérieur d'une couche de charbon vieille de plusieurs millions d'années, avait pourtant été usiné avec une machine.

Le journaliste ne retrouva pas le cube et il semble même que les autorités du musée le reçurent assez mal. Elles lui déclarèrent que l'objet avait été probablement perdu avant la Deuxième Guerre mondiale et qu'on n'avait même pas de preuve formelle de son existence.

Ostroumov repartit furieux, et publia par la suite des articles où il considérait que les descriptions de cet objet relevaient de la fumisterie.

Etant donné que nous possédons des publications indiscutables, parues au XIX^e siècle sur le cube de Gurlt, les anathèmes du journaliste soviétique sont manifestement exagérés. Cependant, il serait certainement très intéressant d'examiner la trouvaille du docteur avec des moyens modernes : en effet, il y a quelques millions d'années, il n'y avait sûrement pas de civilisation industrielle sur terre.

Nous verrons dans la suite de l'exposé qu'il existe un certain nombre d'objets de ce genre, les uns cylindriques, les autres possédant des arêtes. Et que, si l'on a une

explication à propos des objets cylindriques, les objets à arêtes semblent bien avoir été laissés sur terre par des visiteurs.

Mais avant d'en arriver là, rapportons en détail deux incidents peu connus dont l'authenticité ne souffre aucun doute.

Premier incident : à l'automne de 1868, dans une mine de charbon près de Hammendsville, Ohio, USA, appartenant au capitaine Lassy, un mineur nommé James Parsons est en train de travailler relativement près de la surface. Brusquement, une assez grande quantité de charbon tombe d'un coup dans le puits, démasquant un mur d'ardoise recouvert d'inscriptions. Une foule se rassemble très vite. Des instituteurs du pays constatent une certaine ressemblance entre ces inscriptions et des hiéroglyphes égyptiens. Etant donné l'âge de la veine de charbon, ces inscriptions datent d'au moins deux millions d'années.

Les inscriptions s'oxydent trop vite pour que des experts venus des grandes villes américaines puissent les déchiffrer à temps. De nos jours, on les aurait immédiatement protégées en pulvérisant dessus une mince couche de matière plastique. Malheureusement, cette technique n'était pas encore au point il y a cent ans.

Second incident : le 2 février 1958, dans une mine d'uranium de l'Etat d'Utah, USA, quatre mineurs appelés Charles North, Ted MacFarland, Tom North et Charles North junior, étaient en train de dynamiter un arbre fossilisé qui se trouvait au milieu d'une veine de minerai d'uranium à haute teneur. L'explosion brisa le tronc d'arbre, découvrant une cavité ; et, à l'intérieur de cette cavité, un crapaud vivant !

Le crapaud vécut encore pendant vingt-huit jours. Il

avait maigri, mais pour une créature vieille de plusieurs millions d'années, il se portait assez bien.

C'est par milliers que se comptent les incidents de cette sorte, parfaitement authentiques. Ce qui prouve que l'exploitation minière réserve parfois la possibilité de découvertes aussi importantes, voire plus importantes que l'exploration archéologique. Parmi ces découvertes, on compte, aux Etats-Unis, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en France, un grand nombre d'objets métalliques, certains cylindriques, d'autres pourvus d'arêtes, qui paraissent être en fer. En ce qui concerne les objets cylindriques, le problème semble avoir été résolu l'année dernière en URSS. Ce fait s'est produit dans des circonstances curieuses qui exigent une explication préalable.

En Union soviétique, la thèse de cet ouvrage rentre dans la catégorie des thèses de « contre-foi ». On explique par les actions des *Pricheltzy* – ainsi appelle-t-on en russe les visiteurs cosmiques – toutes sortes de phénomènes inexpliqués. Le gouvernement soutient que de telles explications permettent de combattre la religion. Ce qui est à discuter : il n'est pas évident qu'ainsi on ne la renforce pas plutôt. Cependant, cette thèse a permis tout récemment (novembre 1969) à M. Boris Zaitzev d'obtenir un diplôme d'études supérieures sur le sujet : « Jésus-Christ était un extraterrestre ». Je l'ajouterais bien à ma liste d'interventions du dehors, mais il m'est réellement difficile de le croire.

En tout cas, cette position a sensibilisé l'opinion de très grandes masses de travailleurs au problème des interventions d'extra-terrestres.

C'est pourquoi lorsqu'on trouva en 1969 dans l'Oural, enfoui à l'intérieur d'une veine de charbon vieille de

plusieurs millions d'années, un objet cylindrique en fer, l'Académie des Sciences fut immédiatement saisie. Les mineurs qui avaient fait la découverte mirent soigneusement l'objet de côté sans l'abîmer, prévinrent la section locale de la ligue contre la religion, qui avisa aussitôt l'Académie. L'objet fut transporté à l'Université de Moscou avec autant de soins que s'il était venu de la lune.

On l'examina. Il était bel et bien en fer et il était bel et bien cylindrique. Mais des études détaillées sur des coupes réalisées à l'aide d'une scie en diamant montrèrent qu'il s'agissait en fait d'une branche d'arbre pétrifiée, où l'action de certains microbes extrêmement rares avait transformé le calcium en fer.

Cette explication peut paraître décevante, mais elle est tout à fait indéniable.

Elle prouve au moins que l'affaire avait été étudiée sérieusement et selon un esprit scientifique. Il vaut mieux rechercher des explications de ce genre que de tomber dans les panneaux d'une trop grande crédulité.

La découverte de l'Oural paraît donc fournir l'explication des objets cylindriques. Malheureusement, aucun objet à arêtes n'a été soumis à pareil examen. Ces objets appartiennent le plus souvent à des collectionneurs privés qui refusent de les confier à des scientifiques. Et, faute d'une étude démontrant effectivement le contraire, on peut admettre jusqu'à maintenant que ces objets à arêtes viennent de l'extérieur et n'ont pas été fabriqués sur Terre. C'est cette hypothèse que je retiens dans la suite de ce chapitre.

Que peuvent être ces objets ? Pourquoi ont-ils été déposés sur notre planète à l'époque où les plantes, qui depuis se sont transformées en charbon, étaient encore en train de pousser ? La réponse à la première question

donne celle de la seconde.

A mon avis, il s'agissait de collecteurs d'informations du même type que les bandes magnétiques, mais beaucoup plus perfectionnés.

On a fait des calculs détaillés sur les possibilités d'un collecteur d'informations en fer ayant la capacité d'un cerveau humain. Les résultats sont étonnants.

Si on admet un rendement de cent pour cent dans l'accumulation et la restitution de l'information, il faut, pour reproduire le contenu d'un cerveau humain, un cube de fer ayant 2.10^{10} atomes. Cela fait un cube ayant des arêtes longues de 5 000 atomes, c'est-à-dire un cube d'un millième de millimètre, plus petit qu'une tête d'épingle. Et des cubes ou des parallélépipèdes de plusieurs centaines de centimètres de côté ont pu recueillir dans le plus grand détail des informations sur tout ce qui s'est passé sur notre planète pendant les dix derniers millions d'années !

Cette information peut être fournie à ces collecteurs par des radiations que nous ignorons et qui exploreraient notre planète comme un radar. Et un jour, ces objets disparaîtront des musées comme a disparu le cube de Salzbourg : ils auront été récupérés par les Intelligences qui les ont placés sur Terre.

En écrivant cela, je n'ai pas du tout l'impression de faire de la science-fiction. Il me semble poursuivre une ligne logique de raisonnement. Si la vie sur Terre a été modifiée artificiellement, l'expérience doit être suivie et de temps en temps on doit récupérer les enregistreurs qui ont été placés sur la Terre durant les soixante-dix millions d'années qui nous séparent de l'expérience, et qui ont collecté l'information. Il serait très intéressant de suivre à la trace tous les objets à arêtes découverts dans les mines de charbon et de noter ceux qui ont mystérieusement

disparu.

Je n'ai malheureusement pas les moyens de poursuivre une telle recherche, mais j'espère qu'un jour on récupérera un de ces objets et qu'on trouvera dans les « domaines magnétiques » dont il est constitué l'information accumulée sur des époques antérieures à l'apparition de l'homme.

L'existence de tels enregistreurs, sur Terre ou au voisinage de la Terre, dans les satellites artificiels construits par d'autres que l'homme, plus anciens que l'homme, me paraît à peu près certaine.

Depuis un peu moins d'un siècle, la vie sur la Terre peut être détectée grâce aux ondes radio qu'elle émet et qui doivent avoir atteint maintenant d'autres civilisations. Avant cela, les événements de la Terre ne pouvaient être suivis que par des dispositifs analogues au radar, et il est assez tentant de croire que les résultats d'une telle exploration sont enregistrés sur la Terre même, les enregistreurs étant récupérés par la suite.

De bons esprits pensent que le fameux pilier de fer de Delhi pourrait être un enregistreur de cette nature mais d'un grand format. Je trouve pour ma part cette hypothèse assez plausible, les diverses explications que l'on a avancées à propos de ce pilier qui ne s'oxyde jamais, même pendant les saisons pluvieuses, étant absolument insuffisantes. Ecrire en particulier, comme je l'ai vu, que le pilier a été fabriqué en utilisant la métallurgie des poudres, revient à mon avis à manifester une ignorance complète des techniques de cette métallurgie. Pour réaliser par frittage un objet de cette taille, il faudrait des moules et des fours de traitement dépassant de très loin, par leurs dimensions, ce qui a été réalisé jusqu'à présent. Il est très difficile de croire que des installations de ce calibre aient

pu être construites dans le passé. Encore plus difficile de croire qu'il n'en est resté aucune trace.

Pour avoir un exemple précis de ce qui s'est passé, revenons à l'histoire du cube du Dr Gurlt, et suivons-la comme s'il s'agissait d'une intrigue policière. En 1885, le Dr Gurlt trouve ce cube dans une mine de charbon, en Allemagne. Il était profondément encastré dans une couche datant du tertiaire. Il y était depuis des dizaines de millions d'années, sans doute peu après la fin des dinosaures. En 1886, le Dr Gurlt publie sa trouvaille : *Fossil Meteorite Found in coal*, C. Gurlt, *Nature*. 35 ; 36, 1886.

Plusieurs autres travaux paraissent sur le même sujet, notamment dans les comptes rendus de l'Académie des Sciences. L'objet est presque un cube, deux faces opposées du cube étant légèrement arrondies. Il mesure 67 mm sur 47, cette dernière mesure étant prise entre les deux faces arrondies. Il pèse 785 grammes. Une incision assez profonde en fait le tour presque au milieu de la hauteur. Sa composition est celle d'un acier dur au nickel et au carbone. Il n'y a pas assez de soufre pour qu'il puisse être constitué de pyrite, minéral naturel qui prend parfois des formes géométriques.

Certains spécialistes de l'époque, dont le Dr Gurlt lui-même, disent qu'il s'agit d'une météorite fossile. D'autres, qu'il s'agit d'une météorite qui a été retravaillée, mais par qui ? Par les dinosaures ?

D'autres experts enfin disent que l'objet est de fabrication artificielle, ce qui est bien mon avis. Il est transporté au musée de Salzbourg et l'on en parle de moins en moins.

En 1910, on constate qu'il ne figure plus dans l'inventaire du musée. Où est-il passé ? Personne n'en sait

rien.

Entre les deux guerres mondiales, la direction du musée, sans doute exaspérée par le nombre de questions posées à ce sujet, ne répond plus.

Après la Deuxième Guerre mondiale, on s'aperçoit que même le dossier correspondant à la période 1886-1910, période où le cube était au musée, a disparu.

C'est curieux. C'est d'autant plus curieux qu'il y a plusieurs centaines d'aventures de ce genre. Le *Scientific American* en est plein.

En voici une, rapportée tout à fait au début de cette importante revue (volume 7, p. 298, juin 1851). Selon le récit que fait la revue, on trouve, en dynamitant une roche solide à cinq mètres au-dessous du niveau du sol, un objet métallique en forme de cloche haut de quatre pouces et demi, large de six et demi à la base, de deux et demi au sommet, épais de un huitième de pouce. L'objet est en métal, un métal qui ressemble à du zinc, mais qui sonne comme un alliage d'argent. Une enquête à son propos conclut à une antiquité considérable : la roche dynamitée était vieille de plusieurs millions d'années.

L'objet circule de musée en musée puis disparaît. On ne le retrouva pas.

On peut se demander les raisons de la présence d'un objet artificiel à l'intérieur d'une roche. Si la roche s'est formée autour de lui, il est vieux d'un nombre respectable de millions d'années.

Il y a trop de descriptions d'objets de ce genre pour qu'on puisse nier que des objets fabriqués, métalliques, se trouvent dans des roches très anciennes et dans des veines de charbon. On peut aussi insister sur le fait que ces objets disparaissent curieusement.

Selon les définitions du chapitre précédent,

l'hypothèse de la présence de ces objets est pour moi une hypothèse de travail, mais leur disparition mystérieuse est une hypothèse de conversation.

Car on connaît bien l'habitude des musées d'enterrer les objets qui ne leur paraissent pas coïncider avec les théories en cours, ou qui ne sont pas beaux à voir. C'est ce qui arriva à Bagdad lorsqu'on y trouva les fameuses piles.

Ceux qui connaissent bien le célèbre Smithsonian Museum aux Etats-Unis affirment que les caves sont pleines de caisses d'objets incompréhensibles que personne n'étudie. Le même phénomène existe dans d'autres musées, notamment au Musée de la Préhistoire de Saint-Germain-en-Laye.

Le plus souvent, ces objets métalliques mystérieux ne sont pas mis au jour, parce qu'ils sont au fond de la mer, dans l'Antarctique, ou dans des endroits où personne ne fait de fouilles, au bois de Boulogne.

A l'époque où le Dr Gurlt découvrait son cube, on ne croyait pas possible d'enregistrer de l'information dans les domaines microcristallins d'un alliage magnétique comme celui qui constituait le cube. D'autres objets de ce genre sont sans doute simplement dans la nature et n'attirent pas l'attention. Leurs propriétaires peuvent sans doute les récupérer à grande distance au moyen d'un magnétomètre car les objets, lorsqu'ils reçoivent un certain signal, doivent pouvoir émettre par résonance magnétique un signal de réponse qui indique leur position précise.

Il y a d'autres formes d'enregistrement que l'enregistrement magnétique. Et si elles ne sont pas actuellement commercialisées, on les étudie cependant de près. Particulièrement l'enregistrement sur des cristaux. La société américaine Carson Laboratories de Bristol (Connecticut, USA) a réussi par photographie à réduire

quatre-vingt-cinq mille fois l'image d'une page de revue, à loger cette image dans un cristal, puis à la récupérer. D'autres chercheurs tentent de réaliser dans des cristaux des enregistrements par couches successives, comme les pages superposées d'un livre.

On parle couramment d'obtenir ainsi l'enregistrement de cent mille livres de dimensions moyennes dans un cristal grand comme un morceau de sucre. Il n'est pas du tout exclu que certaines pierres précieuses soient des enregistrements destinés un jour à être récupérés, voire soumis déjà plusieurs fois à l'*information retrieval* (récupération totale de l'information).

Il est d'autre part probable qu'un certain nombre de ces enregistreurs sont en orbite dans l'espace autour de la terre.

On est en droit de demander : comment le savez-vous ? La réponse est simple. Ces enregistreurs captent un message radio et le réémettent avec un certain retard vers une destination inconnue.

Cette idée que j'avais d'abord avancée dans un livre intitulé *A l'écoute des planètes*, est maintenant tout à fait répandue. Un savant aussi éminent que le professeur Roland Bracewell, directeur de la recherche scientifique du gouvernement australien en matière de radiotechnique, et de nombreux autres savants, ont relevé dans des émissions de radio, depuis 1929, et des émissions de télévision depuis 1950, des échos très anormalement retardés. On reçoit des émissions de télévision à partir de stations qui ne fonctionnent plus depuis trois ou quatre ans. On reçoit, comme des échos dans le temps, des émissions de radio plusieurs jours après qu'elles aient été émises. Ce phénomène a été observé dès 1930 par Stürmer et Van Der Pol. Bracewell en a fait l'étude détaillée. Il pense que des

véhicules automatiques, semblables à nos sondes, enregistrent nos signaux et nos émissions radio et les retransmettent vers une destination inconnue lorsque les conditions sont favorables.

On ne voit aucune autre explication scientifique de ces échos retardés. Il n'y a aucun objet dans l'espace sur lequel les ondes puissent se réfléchir et revenir quelques minutes, quelques mois ou un an après. Rien dans nos connaissances sur la structure du temps ne peut faire penser que le temps retient les ondes électromagnétiques comme dans un piège et les restitue. (Si un tel phénomène était possible, il expliquerait bien d'autres choses que les échos retardés, mais ceci est une autre histoire.)

Ce phénomène curieux noté, il est cependant certain que la plupart des enregistreurs sont sur Terre. Nous les trouvons par hasard dans les mines de charbon ou d'uranium, ou dans les carrières en dynamitant les roches. Il est très probable que tous les analyseurs et les enregistreurs disséminés sur la planète ne sont pas enfouis dans le charbon. On doit en trouver en surface.

On en a même certainement trouvé en surface et on les a enfermés dans des caisses, au fond des caves d'institutions scientifiques, recouvertes par d'autres caisses et par d'épaisses couches de poussière. Je suis prêt à faire visiter des musées de ce genre à tout lecteur sceptique. Evidemment, les objets qui contredisent les théories acquises de l'archéologie descendent à la cave les premiers. Et s'ils en réchappent, c'est une pure chance.

C'est dans une cave que l'éminent savant anglais Brewster a trouvé au XIX^e siècle une lentille provenant des ruines de Ninive et cette lentille avait été taillée à la machine. Elle existe toujours, ainsi que la description qu'en avait faite Brewster. Elle faisait probablement partie

d'un instrument optique perfectionné, plus perfectionné que les instruments que l'on trouve à l'époque de Brewster, et bien entendu que ceux qui pouvaient exister au temps de Ninive.

Il me paraît certain qu'une exploration systématique des caves de divers musées et un réexamen méthodique des objets étiquetés comme « objets d'art », « objets de culte », « objets non identifiés », donneraient nombre d'indications, et seraient sans doute plus rentables que beaucoup d'expéditions archéologiques faites à grands frais.

La plupart de ces objets mystérieux sont en alliage inoxydable ou en une matière plastique.

Il existe une littérature assez considérable qui traite d'objets apparemment métalliques mais qui s'évaporent presque devant les yeux du spectateur. Le phénomène date d'avant les lancements dans l'espace. D'ailleurs, les fragments de satellites ou de fusées porteuses qui retombent ne s'évaporent pas. (Une légende persistante dit que certains de ces fragments, notamment ceux de Spoutnik IV et de certains Discoverer, auraient perdu la moitié de leur poids en conservant le même volume et la même masse. Ce serait vrai des objets tombés le 14 septembre 1960 sur la pelouse d'une villa à Woodbridge, USA. Le plus gros était de la dimension d'un petit pois ; placé dans un récipient, il se serait mis à perdre du poids. Après quoi, le tout aurait été confisqué par les autorités américaines. Si c'est vrai, c'est très intéressant. Mais est-ce vrai ?)

On est tenté de penser que certains des enregistreurs, une fois que l'information en a été extraite, disparaissent.

Il serait intéressant de savoir si les satellites ont repéré des signaux d'origine inconnue en provenance de la Terre.

Récemment, des satellites de la série Explorer ont détecté une radiation de ce genre : elle provient de la Terre mais on n'arrive pas à l'expliquer par un phénomène naturel connu et elle ne provient d'aucune des sources artificielles : radio, télévision, radar, etc., connues. En fait, cette radiation se rapproche de celle qu'émet la tache rouge de Jupiter. Cette radiation de Jupiter est étudiée depuis 1954 sans résultat concluant. Des théories très compliquées en ont attribué l'énergie à la tache rouge.

Comme la Terre ne possède pas de tache rouge, il est assez difficile d'appliquer ces explications, d'ailleurs purement théoriques, à la radiation terrestre. La radiation de Jupiter est modulée et on a pu dire que cette modulation est le fait d'êtres intelligents. On a pu dire aussi que cette modulation est due à l'interruption périodique de la radiation de Jupiter par le passage du satellite Io. Tout cela ne s'applique pas à la radiation terrestre qui ne semble pas modulée. On ne sait pas si elle provient de la Terre, ou si elle est émise par la haute atmosphère terrestre ou par les ceintures de particules chargées qui entourent le globe. Jusqu'à nouvel ordre, il n'est pas interdit de penser qu'elle provient d'un enregistreur signalant sa position.

Il n'est pas non plus interdit de penser que des études plus poussées feront découvrir aux satellites d'autres radiations émises par des enregistreurs. Il faudra pour cela que les satellites soient pourvus de détecteurs autres que ceux qui fonctionnent uniquement selon le principe de la radio. Des détecteurs en orbite autour de la Terre, capables d'enregistrer les ondes gravitationnelles, les neutrinos et éventuellement les tachyons, montreront probablement que des enregistreurs fonctionnent un peu partout sur le globe. Peut-être arrivera-t-on ainsi à les

localiser.

Ce qu'il faut espérer, c'est que le prochain objet à arêtes découvert sera soigneusement découpé en tranches et que ces tranches seront examinées avec des détectrices pour tenter d'en extraire les signaux.

Diverses études sur l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud font état d'objets sphériques de grandes dimensions, quelquefois de sphères de trois mètres de diamètre, placées sur un piédestal. Aucune légende locale ne se rapporte à ces sphères, qui paraissent plus anciennes que l'homme dans ces pays.

Il est évidemment possible qu'il s'agisse d'enregistreurs d'un autre type, autrefois placés sur leur piédestal par quelque race totalement oubliée. Car s'il est facile d'imaginer un processus naturel pouvant produire une sphère, il est impossible d'en concevoir un pouvant tailler un piédestal et placer la sphère dessus. Il s'agit certainement d'une fabrication. Mais de quelle nature ? Actuellement, personne n'en sait rien. Nous sommes devant ces objets comme un sauvage aujourd'hui ou comme un savant du XIX^e siècle devant un cristal utilisé pour la fabrication des transistors. Il serait intéressant de transporter une de ces sphères dans un pays techniquement avancé et d'en faire l'analyse.

Mentionnons au passage, parce qu'elle est plaisante, une anecdote sur les enregistreurs dont l'explication est aussi naturelle que totale. Le 13 septembre 1961, sur le toit de la petite maison d'un ouvrier des PTT de Karachi (Pakistan), un appareil extrêmement compliqué, visiblement électronique, se posa en parachute.

On fit une enquête longue et minutieuse. Finalement, on établit avec certitude que cet appareil, destiné à enregistrer la pression atmosphérique et la vitesse du vent,

avait été lancé en ballon aux Etats-Unis en 1959. Normalement, le ballon aurait dû exploser au plus tard deux jours après lorsqu'il aurait atteint trente kilomètres d'altitude. Mais il n'explosa pas et navigua dans les airs pendant deux ans et un mois pour atterrir au Pakistan. Les théoriciens démontrèrent que ce voyage était tout à fait impossible. Malheureusement, il avait bien eu lieu.

Dans d'autres cas, les objets ne sont pas identifiés. La police américaine en recueille fort souvent, et ils disparaissent dans les caves du Smithsonian Muséum ou des services secrets américains. C'est ainsi qu'en septembre 1962, un objet en acier de dix kilos tomba dans la rue à Manitowock, Wisconsin. Il s'agissait visiblement d'un fragment de machine. En plusieurs points de la surface, l'acier avait fondu. On transporta l'objet au Smithsonian, qui annonça qu'il s'agissait d'un objet fabriqué, puis le silence se fit. L'objet en question doit disparaître aujourd'hui sous la poussière du musée.

A la même époque, un autre objet disparut tout seul. Il était tombé dans un lac sous les yeux d'un pêcheur, Mr Grady Honeycutt, Harriburg, Caroline du Nord. D'après lui, l'objet ressemblait à un ballon de football recouvert de tiges de métal, « comme un hérisson de métal ». Quand la police arriva, l'objet avait commencé à se décomposer et ressemblait alors à une masse de fils métalliques enroulés en pelotes. Sur quoi il coula et des plongeurs n'en trouvèrent aucune trace. L'objet avait été récupéré par quelqu'un d'autre ou il était reparti comme il était venu.

L'année suivante, on signala un objet analogue à Dungannon, Irlande. Celui-ci n'avait que quatre tiges de métal – sans doute une variante pauvre du précédent – mais il était incandescent. L'armée irlandaise le récupéra et on n'en entendit plus parler.

On peut évidemment penser qu'il s'agit de fragments de satellites espions ; cependant, on ramasse des objets de ce genre depuis la naissance de l'humanité et bien avant qu'il y ait eu des satellites espions.

Si ces objets proviennent d'engins espions, ces engins n'ont pas été fabriqués par des hommes.

Il serait intéressant de constituer une collection d'objets de ce genre. De telles collections existent, paraît-il, aux Etats-Unis, mais les propriétaires n'en autorisent pas l'examen. C'est bien dommage.

Quelques organisations font collection d'études sur ces objets, et de photographies. La plus intéressante est l'organisation américaine *Info*, ce qui signifie Information fortéenne, cette organisation a été fondée en l'honneur de Charles Fort, le grand spécialiste du bizarre. *Info* publie chaque trimestre une excellente revue sous ce titre.

En URSS, la revue *Technika Molodeji* publie chaque mois une étude sur un problème de ce genre, le plus souvent illustrée de photos, ainsi qu'une discussion sur le sujet entre spécialistes.

Notes sur le pilier de Delhi

Il n'est pas sans intérêt de revenir sur le pilier de Delhi, qui offre un problème bien singulier. L'objet a six mètres de haut, cinquante centimètres de diamètre. C'est-à-dire qu'il est beaucoup trop important pour avoir été fabriqué par frittage. On a écrit récemment que si cet objet ne se corrode pas, « c'est tout simplement dû au fait qu'il est recouvert d'une mince couche transparente de silice ». Si l'auteur de cette géniale suggestion a trouvé le moyen de recouvrir les métaux ferreux d'une mince couche de silice

transparente, je lui conseille de faire breveter et d'exploiter sa découverte. Je lui garantis un revenu d'un milliard de francs lourds par an, ce qui ne représente qu'une faible partie des dégâts et des pertes qu'occasionne la corrosion dans le monde.

Le pilier porte en inscription une épitaphe du roi Chandragupta II, mort en 413 de l'ère chrétienne. Selon ce qu'on sait, la colonne était déjà très vieille à cette époque. Il est vrai que des techniques de fabrication de l'acier existaient en Inde. Un des princes du Punjab avait offert à Alexandre le Grand un lingot d'acier de deux cent cinquante kilos, quantité considérable à l'époque. D'autre part, l'alchimie était très développée et le fer est le métal essentiel des alchimistes. Et pourtant...

Et pourtant, en considérant l'extraordinaire qualité du métal, dont est fait le pilier, en considérant qu'il se conserve indéfiniment, je me demande cependant s'il ne s'agit pas d'un enregistreur géant. Je donnerais cher pour en prélever une tranche et la soumettre à l'analyse magnétique. Malheureusement, quand on tient compte de la valeur sacrée qui s'attache au pilier de fer de Delhi, l'expérience n'est pas possible.

3

LES VISITEURS DE NASCA

Les gigantesques figures tracées sur le sol du plateau de Nasca au Pérou n'ont été découvertes qu'en 1947 par Kosok et Reiche, qui survolaient le pays en avion. En effet, elles ne sont visibles que d'en haut et peut-être même ont-elles été faites en travaillant à partir d'un véhicule aérien ou spatial. Elles ont été tout particulièrement étudiées par l'archéologue allemande Maria Reiche, qui leur a consacré un livre.

Le plateau de Nasca a environ soixante-dix kilomètres de long et deux kilomètres de large. Il est recouvert de petits cailloux de silice et de fer, enrobés d'une patine noire. Or, ces cailloux ont été, on ne sait il y a combien de millénaires, déplacés pour former un tracé complexe, parfaitement visible d'en haut, et tout à fait impossible à repérer du sol.

Ce tracé comprend des lignes droites et des espaces de grande surface en forme de trapèze, ce qui ressemble assez à un de nos aérodromes vu d'avion. Mais on relève aussi des spires géantes analogues à ce que les télescopes nous révèlent des nébuleuses spiralées. On trouve également des figures de grandes dimensions représentant des êtres non humains, ou des divinités, ou des extra-terrestres : on peut choisir.

On ne sait absolument pas comment, en travaillant au sol, on a pu exécuter de telles figures, si parfaitement proportionnées. Par contre, si le travail était dirigé d'en haut, d'un engin volant immobilisé au point fixe, il n'y

aurait plus de problème. Mais il est peu probable que les archéologues acceptent de sitôt cette hypothèse.

Les études du complexe de Nasca se poursuivent. Par exemple, on a repéré, à partir d'un carré central de trois mètres de côté, vingt-trois droites de cent quatre-vingt-deux mètres de long. On a pu prouver que deux de ces lignes sont orientées par un point du ciel correspondant au solstice, et une autre vers un autre correspondant à l'équinoxe. Les vingt autres droites sont inexplicables. Il s'agit peut-être d'une machine à calculer du type de celle de Stonehenge. Encore faudrait-il le prouver.

L'ensemble suggère, en tout cas à un esprit ouvert, un cosmodrome qui serait aussi lieu sacré d'hommage aux visiteurs venus de l'espace, et dont la représentation fait partie de la construction du cosmodrome. Des êtres disposant de gros moyens techniques auraient certainement pu déplacer ces cailloux à l'aide de machines ayant un effet au sol. Les cailloux ont été ensuite rassemblés en tas et étaient apparemment considérés comme sacrés puisque pendant des millénaires ils n'ont pas été déplacés.

Les figures non humaines que les habitants de la région ne pouvaient pas voir puisqu'ils ne disposaient pas de véhicules aériens, ont pourtant influencé leur art, et on les retrouve sur les poteries. Mais il n'y a aucune raison de croire que la culture que l'on appelle communément culture Nasca, qui se situe entre 300 avant J.-C. et 400 après J.-C. soit responsable des tracés de Nasca. On pourrait aussi bien dire que c'est Guillaume le Conquérant qui a bâti Stonehenge.

Les mystères du Pérou sont trop nombreux pour qu'on puisse exactement savoir auquel d'entre eux il faut rattacher le tracé de Nasca.

Selon les légendes péruviennes, le demi-dieu Manco Capac, fondateur de l'empire, est venu de l'intérieur de la Terre à travers ce que le récit appelle « l'ouverture splendide ». Il en existerait deux autres conduisant à d'autres mondes à l'intérieur de la Terre. Ces portes seraient situées dans une colline appelée Tampou-Tocco, à vingt-cinq kilomètres au sud-est de Cuzco. Il va sans dire que ces portes sont restées introuvables et une terreur superstitieuse empêche de les chercher. Manco Capac aurait été changé en pierre et préservé pour l'éternité. Son corps pétrifié n'a pas été retrouvé, mais les Espagnols, au temps des conquistadors, ont vu les momies des dix empereurs qui lui ont succédé.

Il n'est guère facile de dater Manco Capac, mais il apparaît comme relativement récent par rapport aux inconnus qui ont bâti sur le plateau de Marcahuasi la civilisation qu'a découverte et étudiée mon ami Daniel Ruzo. Cette civilisation remonte au moins à 10 000 avant J.-C, sinon plus tôt encore. Cette civilisation, la plus ancienne du monde, a laissé d'étranges monuments gravés dans le roc selon une technique qui fait que les images changent avec les saisons. Ainsi, un personnage qui apparaît en hiver comme un vieillard devient en été un jeune homme radieux. C'est probablement là l'origine du mythe solaire de la mort et de la résurrection, que l'on retrouve dans tant de religions.

Entre 12 000 avant J.-C, qui est sans doute l'époque de la civilisation de Marcahuasi, et 3 500 avant J.-C, époque à laquelle on peut situer vraisemblablement Manco Capac, on peut mettre n'importe quoi et rêver sur n'importe quoi, notamment sur la construction des tracés de Nasca.

On discute avec beaucoup d'âpreté sur la localisation

dans le temps des ruines fantastiques de Tiahuanaco et sur leurs rapports possibles avec Nasca. Posnanski leur attribue un âge fantastique : avant l'émergence du continent sud-américain. Des légendes locales disent que Tiahuanaco a été construit avant qu'il y ait des étoiles dans le ciel. Certains fanatiques font de Tiahuanaco le centre d'un empire mégalithique perdu, et peut-être ont-ils raison.

Les gigantesques mégalithes de Tiahuanaco se trouvent à une altitude de quatre mille mètres, dans une région lunaire, glaciale, pratiquement dépourvue de toute végétation. Il est fort déconcertant de trouver dans un site aussi inhumain les traces d'une puissante civilisation. Les structures de Tiahuanaco, au nombre de quatre, ont chacune une dimension de quatre cent cinquante mètres sur mille mètres. On y trouve des pyramides, des piliers, et la fameuse « porte du soleil » qui a trois mètres de haut, trois mètres soixante-quinze de large, et qui a été taillée dans un seul bloc de minerai andésite pesant une dizaine de tonnes. La porte du soleil porte des inscriptions où l'on pense identifier un calendrier vénusien, des astronefs et des extra-terrestres. Assurément, ces interprétations sont toujours discutées.

On a également trouvé à Tiahuanaco une statue qui représente un être humain d'allure assez inquiétante, en pierre rouge, de sept mètres trois de haut, de un mètre cinq à un mètre vingt-sept d'épaisseur. On a pu dire (cf les ouvrages de Denis Saurat dans cette même collection²) que cette statue grandeur nature représentait un géant. Qui sait ?

² *L'Atlantide et le règne des géants*, et *La religion des géants*, même collection. A 187 et A 206.

Il s'est passé en tout cas au Pérou comme au Proche-Orient quelque chose d'extrêmement singulier. Les archéologues sérieux placent la construction du Tiahuanaco entre 1000 et 1300 après J.-C. Leurs arguments ne sont ni meilleurs ni pires que ceux des archéologues romantiques ; en fait, les classiques réagissent vigoureusement contre l'excès des romantiques qui exagèrent sans doute un peu.

Selon l'histoire classique, les empereurs incas se succèdent ainsi : Manco Capac jusqu'à 1105 ; Sinchi Roca 1105-1140 ; Lloque Yupanqui 1140-1195 ; Mayta Capac 1195-1230 ; Capac Yupanqui 1230-1250 ; Inca Roca 1250-1315 ; Yahuar Huaccac 1315-1347 ; Inca Viracocha 1347-1400 ; Pachacuti 1400-1448 ; Toupac Yupanqui 1448-1482 ; Huayana Capac 1482-1529 ; Atahualpa et Huascar 1529-1533.

Notons, à propos de cette chronologie, que Manco Capac ne figure pas un personnage historique ordinaire : il paraît venu du dehors et est insituable dans le temps.

D'après les historiens classiques, c'est un de ces empereurs, ou plusieurs, qui auraient construit Tiahuanaco. Ils n'en apportent d'ailleurs aucune preuve. Les Incas n'utilisaient pas l'écriture, mais des quipus, cordes à nœuds colorées, pour transmettre l'information. Les Espagnols n'ont jamais trouvé personne pour accepter de leur lire les quipus, et ceux qui sont parvenus jusqu'à nous sont restés parfaitement indéchiffrables.

Mais il faut dire que les démonstrations qui datent Tiahuanaco de 250 000 ans ne sont pas plus convaincantes. Entre les deux, on trouve des historiens et des vulgarisateurs qui conservent leur sang-froid. Tels L. et C. Sprague de Camp, qui écrivent dans les *Enigmes de l'archéologie* :

« Que savons-nous vraiment de l'empire perdu de Tiahuanaco ? Nous lui connaissons deux étapes de culture. La première, plus primitive, Tiahuanaco I, apparaît avant l'ère chrétienne. L'autre, Tiahuanaco II, civilisation impériale, surgit entre 500 et 1 000, étend au loin sa domination pendant plusieurs siècles, et décline avant l'arrivée des Incas. Quand les Incas s'emparent des contrées qui entourent le lac Titicaca. Ils trouvent Tiahuanaco déjà abandonné. C'est du moins ce qu'ils racontent aux chroniqueurs espagnols. Les peuplades de la région sont les Indiens Aymas, gens austères, silencieux, qui cultivent encore des patates douces et élèvent des lamas sur les hautes plaines aux soleils éclatants, aux nuits glaciales, que balaient les vents. Les légendes recueillies par les chroniqueurs sont farcies d'allusions à l'empire de Tiahuanaco. Elles citent les « Rois de Vilcas, Huaitara et Tiahuanaco ». Peut-être certaines légendes de Manco Capac et de l'empire pré-inca des Amautes sont-elles liées à des événements réels de l'histoire de Tiahuanaco. Mais comment ? Nous n'en pouvons rien dire. »

Il est en tout cas permis, tout en partageant ce point de vue, de rêver un peu et d'imaginer que, au Proche-Orient comme au Pérou, un contrôle a été opéré par les Intelligences. Ce contrôle a fatalement consisté en un certain transfert d'informations des Intelligences vers l'humanité. D'où les divers phénomènes anormaux observés aussi bien en Palestine qu'au Pérou. Parmi eux, j'ai choisi les tracés de Nasca parce qu'ils sont à l'évidence un signal adressé à l'espace et peut-être même une construction opérée à partir du ciel. C'est moins évident

pour d'autres merveilles comme celles que nous avons mentionnées ou pour l'immense forteresse mégalithique de Sacsahuaman.

Celle-ci est cependant extraordinaire. Des blocs de huit mètres sur quatre mètres de large et quatre mètres six de haut, qui pèsent deux cents tonnes, sont ajustés si précisément – et sans mortier – qu'il est impossible de passer entre eux une lame de couteau. Malgré toutes les rationalisations, on a vraiment tendance à croire à une technologie venue du dehors ou provenant d'une civilisation supérieure. Cette technologie est en tout cas d'un niveau très supérieur à celle des Incas qui ne connaissaient ni l'arc de voûte ni la roue.

Comme pour les figures de Nasca, bien qu'à un degré moindre, nous avons affaire à une technique très supérieure à la technique locale et même très supérieure à ce que sera la technique locale un siècle ou un millénaire après.

On peut se demander si cette même supériorité n'apparaît pas en chirurgie. Les Péruviens pré-incas connaissaient une chirurgie prodigieusement avancée, plus développée que chez n'importe lequel des peuples anciens. Ils utilisaient les forceps et le tourniquet, employaient des anesthésiques à base de coca. Ils pansaient les incisions chirurgicales avec de la gaze et du coton hydrophile. Parmi les opérations qu'ils pratiquaient, l'historien de la médecine R.L. Moodie cite l'amputation, les excisions, la trépanation, la transplantation des os, les cautérisations, et « d'autres processus moins évidents ». Des opérations de ce genre sont représentées avec précision sur la céramique pré-inca et précolombienne.

On possède des indications sur l'utilisation de l'hypnotisme comme anesthésique avant une opération.

Tout ceci est tellement différent de ce qu'on sait des autres primitifs qu'on doit se poser des questions. Il existe encore actuellement en Bolivie une caste de prêtres médecins qui détiennent les anciens secrets, qu'on appelle les Collahu Aya. Malheureusement, ils ne parlent pas. Ils voyagent dans l'Amérique du Sud entière en soignant les malades, et transportent avec eux, dans des boîtes, des médicaments que l'on n'a pas pu identifier. Dans ce cas aussi, il s'agit peut-être d'une survivance.

Les visiteurs de Nasca, s'ils sont arrivés les premiers, ont laissé des informations que l'on voit apparaître dans un grand nombre de cultures péruviennes différentes entre elles, et à différentes époques.

Pour ma part, j'estime que Nasca est antérieur à toutes les autres civilisations péruviennes et que l'arrivée des visiteurs se place au plus tard à 15 000 avant notre ère, peut-être plus tôt.

Les hypothèses les plus fantastiques posent évidemment des questions plus fantastiques encore. Pourquoi les Intelligences ont-elles choisi la Palestine et le Pérou pour y opérer des contrôles ou des interventions ? J'avoue qu'il est tout à fait impossible pour le moment de répondre à cette question. Peut-être un jour des méthodes plus raffinées dans l'étude de la géophysique permettront d'établir l'histoire des ceintures de radiations qui entourent la Terre, et de savoir que ces ceintures ont présenté des trous à certaines périodes récentes. Actuellement, il y a des trous aux pôles et un au-dessus de l'Afrique qui, apparemment, ne sert absolument à rien. Tout ceci à supposer que les ceintures de radiations puissent gêner une opération de grande envergure sur la Terre, ce qui est vrai dans les limites de nos techniques, mais ne l'est absolument plus si l'on imagine un contrôle

des forces naturelles très supérieur au nôtre.

Malheureusement, il ne nous est possible d'imaginer que dans le cadre de ce que nous connaissons et que nous pouvons faire. Faute de quoi, on aboutit à des prédictions ridicules, comme ce voyage dans la lune à bord d'un astronef tiré par des oies sauvages, ou cette télévision que décrivait Wells dans *Quand le dormeur s'éveillera*, et qu'il croyait possible pour le vingt-troisième siècle : elle utilisait des miroirs sur lesquels la lumière arrivait par des tubes, et aucun bricoleur de postes n'en aurait encore voulu en 1925.

C'est donc dans le cadre de nos possibilités que je vais tenter d'imaginer et de décrire ce qui s'est passé à Nasca. Si la vérité est un jour révélée, ma description paraîtra peut-être ridicule, mais je n'y peux rien.

Cette description comporte deux variantes.

1 – L'utilisation pour établir les tracées de Nasca d'un véhicule analogue à nos véhicules à coussins d'air, par exemple l'aérotrain. Volant à deux ou trois mètres du sol, cet engin, que la population devait regarder avec une admiration mêlée d'effroi, a soulevé les cailloux en les aspirant, puis les a projetés sur les côtés du tracé à charge pour la population de les ranger en tas. Avec une technologie de cet ordre, on pourrait probablement établir les tracés de Nasca en un mois.

Après quoi, l'engin, probablement téléguidé, est monté au ciel et a été récupéré par un astronef ou une capsule en orbite. De nombreuses légendes de ce genre existent au Pérou, mais les spécialistes, on le sait, refusent de prendre les légendes au sérieux.

2 – Une seconde version suppose que les tracés ont été

faits par la population locale qui suivait les ordres sinon directement des Intelligences, du moins d'une race supérieure qui les représentait. Ce qui soulève certains problèmes : les tracés n'ayant leur sens que vus d'en haut, comment faire comprendre aux populations locales ce qu'elles devaient faire ? Le professeur J. Alden Mason, savant très respectable, *curator emeritus* de l'Université de Pennsylvanie, avance que les tracés de Nasca ont pu être réalisés à partir d'un modèle réduit, par exemple un dessin. Mais qui aurait établi le dessin ? Et cette hypothèse ne tient pas compte de l'énorme difficulté qu'on rencontre à faire travailler des primitifs d'après un plan ou une photographie. On l'a essayé, notamment pendant la Seconde Guerre mondiale, pour la construction d'aérodromes et personne n'y est jamais parvenu, il me semble que l'hypothèse du professeur Mason doit être rejetée.

On peut se représenter une scène assez semblable à celles de la Bible et des légendes :

Après un certain nombre de miracles, une voix se fait entendre, le peuple se rassemble et chaque ouvrier reçoit des instructions précises sur ce qu'il a à faire dans un territoire déterminé. L'ensemble de la manœuvre étant dirigé à partir d'un hélicoptère, d'un ballon ou de quelque engin capable de voler au point fixe, et que nous n'avons pas encore inventé. L'œuvre dure des années, voire des décennies et, lorsqu'elle est finalement achevée, les Intelligences ou leurs représentants s'en vont. Ils auront laissé un certain nombre de techniques, notamment l'usage du platine, qui fut connu pratiquement de tout temps au Pérou et que les Européens n'ont maîtrisé qu'en 1730, avec des méthodes très inférieures à celles des

Péruviens. Ce qui est établi positivement grâce aux recherches de Bergsoe.

A quoi a servi tout ce travail ? Sans doute à construire une sorte de cosmodrome où l'on puisse amener, pour qu'ils soient récupérés par des engins relativement simples, optiquement autoguidés, les enregistreurs qui ont rassemblé les informations sur ce qui se passe sur la Terre. Voilà la partie du tracé qui ressemble à un dessin abstrait.

En ce qui concerne la partie figurative qui représente des êtres non humains et des objets bizarres, on peut émettre diverses opinions.

Elle peut être là par un simple fait décoratif ; l'art peut se mêler à la technique et l'on plante bien des fleurs sur les aérodromes.

Cette partie figurative peut aussi représenter, selon une notation de l'époque, les constellations célestes avec lesquelles les visiteurs voulaient être associés.

Il se peut enfin que les interprétations soient complètement fausses, que ce que les archéologues appellent « animal inconnu » représente les visiteurs, que ce qu'ils appellent « baleine » soit en fait un astronef, etc.

Il faut bien se dire qu'un archéologue, même contemporain, voyant une représentation du véhicule LEM qui s'est posé sur la lune conclurait sans hésitation qu'il s'agit d'un insecte. Il faudra sans doute déchiffrer soigneusement les figures « abstraites » pour savoir si les spirales correspondent à des nébuleuses connues, comme c'est le cas pour des spirales analogues découvertes en Sibérie.

Jusqu'à présent, ces figures paraissent uniques dans cette région. L'observation du Pérou par satellite apportera certainement des informations intéressantes. Un jour, il faut l'espérer, on lancera au-dessus du Pérou un

satellite archéologique qui prendra de nombreuses photos.

On a trouvé également sur la rivière Nasca, à Cahuachi, un lieu bizarre qu'on a baptisé « Stonehenge en bois ». Il s'agit d'un rassemblement de colonnes et de fourches de bois, en moyenne hautes de deux mètres, et vieilles de plusieurs millénaires, un traitement spécial ayant conservé le bois. On trouve, à côté, des tombes correspondant à la culture Nasca. L'hypothèse la plus probable, quoique prosaïque, est que cet ensemble de colonnes et de fourches supportait une vaste toile de tente recouvrant un terrain de sport ou un lieu de réunion.

A moins qu'il ne s'agisse de tout autre chose. Les Nascas étaient des coupeurs de têtes, on le voit sur leurs céramiques et leurs tissus ; peut-être les piliers et les fourches de leur Stonehenge en bois étaient-ils ornés de têtes ennemies après chaque victoire.

Peut-être encore s'agit-il de quelque chose qui dépasse notre imagination ?

Il n'est pas évident qu'il existe un rapport avec les tracés de Nasca. Cependant, la pensée nasca paraît très différente de la nôtre : c'est par exemple le seul peuple connu dont les tombes soient en forme de bouteille. On a retrouvé dans ces tombes des céramiques représentant des félins portant des casques de scaphandriers. Il serait évidemment séduisant de penser que ces céramiques représentent les visiteurs de Nasca, mais la vérité est sans doute plus compliquée.

Les Nascas n'ont élevé ni pyramides ni édifices mégalithiques cyclopéens. C'est pour cela qu'il paraît très improbable que la culture dite nasca, et que l'on peut situer vraisemblablement entre 300 avant notre ère et 400 après, soit responsable des tracés de Nasca. Ceux-ci devaient déjà exister. N'oublions pas que l'homme

apparaît en Amérique du Sud au moins dix mille ans, sinon plus, avant qu'il n'apparaisse en Europe.

La datation par le radiocarbone ne fonctionne pas pour l'Amérique du Sud et le professeur J. Alden Mason, déjà cité, écrit : « Si une date obtenue par le radiocarbone paraît totalement déraisonnable à un expert en archéologie et ne colle pas avec les dates voisines, il est en droit de la refuser et d'attendre la décision prise à partir d'autres méthodes. »

L'éminent savant ne dit pas si la réciproque est vraie, si l'on a le droit de refuser les datations obtenues par des méthodes classiques quand elles ne cadrent pas avec les données de la physique ou de la chimie. Il est pourtant parfois bien tentant de le faire.

On a découvert dans les Andes des crânes d'une race jusqu'à présent inconnue, âgés d'au moins vingt mille ans, associés dans les tombes avec des os de mastodontes. Il est parfaitement possible, donc, d'imaginer que ces hommes, il y a une quinzaine de milliers d'années, ont exécuté ou vu exécuter les tracés de Nasca.

On arriverait probablement à une grande précision si l'on pouvait dater les tracés de Nasca en analysant leur partie abstraite avec un ordinateur, comme cela a été fait pour Stonehenge. Il est vrai que si l'on obtient une date très antérieure aux civilisations connues, les archéologues protesteront vigoureusement, une telle réalité ne concordant pas avec leurs théories. Ils ont pourtant été contraints d'admettre le calendrier lunaire paléolithique établi par Alexander Marchak à partir de galets et d'os, calendrier qui a au moins trente mille ans.

Le calendrier – si c'en est un – de Nasca est peut-être encore plus vieux.

Il est impossible de dater au radiocarbone des objets

d'or ou de platine, et l'on en trouve au Pérou de bien étranges. Travaillés selon des méthodes qui, comme l'écrit J. Alden Mason, ont été soit inventées au Pérou, soit introduites « on ne sait pas à partir d'où ».

On aimerait bien le savoir. Et qu'on ne pense pas à l'Egypte, les Egyptiens ne connaissaient pas le platine... Malheureusement, les pillards espagnols ont fondu la plupart de ces objets et les ont transformés en lingots, plus faciles à rapporter en Espagne.

Il sera probablement plus facile de trouver les principales explications des tracés de Nasca, même si quelques détails nous échappent, que d'arriver à prouver que certaines techniques se sont répandues à partir de Nasca. Il ne faut pas oublier que, tout comme les Espagnols, les Incas étaient des conquérants qui ont détruit les civilisations antérieures. Du fait de cette double destruction, il nous reste beaucoup moins d'informations sur les civilisations pré-incas qu'on ne le pense généralement.

L'histoire réellement connue des Incas commence très récemment, en 1438 après J.-C, avec l'empereur Pachacuti, qui succède à un personnage à moitié légendaire, Viracocha, dont il a renversé le fils. Pachacuti commence à construire un immense empire allant jusqu'à l'Equateur au nord, et dont le centre est au Chili. Cet empire, long de cinq mille kilomètres, recouvre un territoire d'environ un million de kilomètres carrés. Pachacuti est comparable à Alexandre le Grand, Gengis Khan et Napoléon. Comme eux, il a été un grand destructeur, il a fait brûler des documents, détruit des villes, rasé des monuments et en a fait construire d'autres.

Ses successeurs poursuivent cette politique de conquête et mettent la main sur toute l'Amérique du Sud.

Puis ils font la guerre à une civilisation que nous n'avons pas pu retrouver encore et qu'on place tantôt dans les îles Galapagos, tantôt dans les îles Santiago ou Floreana. Ce dernier point de vue est celui de Thor Heyerdhal, mais, comme souvent dans son cas, les faits tolèrent mal sa brillante imagination.

On ne sait pas quelle était donc cette civilisation insulaire. Elle paraît avoir complètement disparu et c'est bien dommage : on aimerait bien savoir si oui ou non elle avait l'habitude de tracer des inscriptions dirigées vers le ciel.

L'empereur Pachacuti a abdiqué à l'âge, invraisemblable mais vrai, de cent vingt-cinq ans, et installé son fils sur le trône. Sous son règne, l'empire inca avait absorbé des restes de civilisations strictement inconnues. Ce qu'aurait pu donner cet empire avant l'arrivée des Espagnols, il n'est guère possible de l'imaginer. Au moment de l'invasion espagnole, l'empire inca couvrait un territoire aussi grand que la France, plus les pays du Benelux, plus la Suisse, plus l'Italie.

Vers 1523, les Indiens s'organisèrent suffisamment pour attaquer l'empire. Ils avaient parmi eux un aventurier espagnol du nom de Alejo Garcia, arrivé là par suite d'un naufrage et qui fut le premier Européen à rencontrer les Incas. Pizarro n'est venu que dix ans après lui et, selon les chroniqueurs du temps, si Garcia avait pu écrire ses mémoires avant d'être tué au combat, il aurait raconté des merveilles, car il avait d'autres sources d'information que les Incas. Sa mort au Paraguay est certainement l'une des grandes occasions manquées de l'histoire.

Les Incas, tout au moins leur classe dirigeante, n'avaient aucune curiosité historique et ne semblent pas s'être préoccupés des mystères qu'ils ont rencontrés dans

les pays conquis. Ils étaient cependant au courant des prophéties sur le retour des Grands Anciens, qu'accompagneraient les hommes au visage pâle et d'étranges animaux. Malheureusement pour eux, ils prirent les Espagnols pour ces demi-dieux de retour du Dehors, ce qui permit à cent quatre-vingts Espagnols de conquérir un empire de seize millions d'habitants.

Une telle conquête est sans exemple dans l'histoire. On la verra peut-être se reproduire si les Terriens sont pris un jour pour les dieux ancestraux d'une autre planète.

Malheureusement, les brutes épaisses qui ont effectué la conquête de l'empire inca ne s'intéressaient ni aux cités mégalithiques, ni aux inscriptions qui visaient le ciel. Plus tard, un prêtre, Barnabe Cebo, écrivit en 1653 une histoire du monde nouveau en quatre volumes qui est actuellement notre principale source d'information sérieuse sur les Incas et les pré-Incas. Aucun épiluchage sérieux de cet ouvrage, en ce qui concerne le réalisme fantastique et les interventions d'extra-terrestres, ne paraît avoir été entrepris.

Par contre, tous les fous de la création, pendant la première moitié du XX^e siècle, se sont précipités sur les cités mégalithiques du Pérou. Heureusement, Nasca leur a échappé, et le premier livre sérieux sur le sujet, celui de Maria Reiche, a pu paraître en 1949.

Il reste un travail considérable à faire avant de disposer, sur Nasca, des éléments permettant au moins d'engager la discussion. L'hypothèse que j'ai avancée me paraît sérieuse, mais d'autres découvertes sont évidemment possibles.

Il est très regrettable que dans leur expansion les Incas aient vaincu les Chimus, peuple plus policé, qui vivait dans des villes organisées en quartiers, eux-mêmes

divisés en rues très structurées, qui avait une vie sociale compliquée. Les Chimus manifestaient un grand intérêt pour le monde où ils vivaient. Leur langue qui s'appelait yunga, nous est inconnue. Leur capitale, dévastée par les Incas en 1500 de notre ère, s'appelle Chanchan ; elle était de la dimension de Paris, composée de structures d'habitations de trois cent cinquante sur trois cent quatre-vingts mètres. Il existait un gouvernement central organisé, mais on n'a trouvé aucune trace de religion.

Il est invraisemblable qu'une civilisation capable de construire des villes de cette dimension, dirigée par un gouvernement fortement centralisé, n'ait pas eu le moyen d'enregistrer l'information, même si ce moyen était autre que l'écriture. Mais nous ne savons rien de ce, ou de ces moyens. La ville est pleine de bas-reliefs géométriques, dont on ignore ce qu'ils représentent. On peut très bien admettre que ce sont les ancêtres des Chimus, non ceux des Incas, qui ont réalisé les tracés de Nasca, mais nous n'en sommes pas plus avancés pour autant.

Entre 1000 et 1500 de l'ère chrétienne, ils ont bâti des villes, inventé les techniques de fabrication du bronze et la manière de fondre les métaux dans des moules. Toutes ces inventions sont cependant relativement modernes, et nous apparaissent comme des trouvailles indépendantes plutôt que comme une redécouverte de secrets perdus.

Indépendamment des farfelus, il reste encore un petit nombre d'archéologues sérieux pour croire à un empire mégalithique fondé autour de Tiahuanaco. Si cet empire a existé, il est antérieur non seulement aux Incas, mais aussi aux Chimus. Pourtant, de nombreux points de cette hypothèse restent discutables, surtout en ce qui concerne les techniques. C'est ainsi que certains des blocs mégalithiques de Tiahuanaco sont maintenus ensemble

par des crampons de cuivre. Ce qui est une technique tout à fait originale, qu'on ne retrouve nulle part ailleurs au Pérou. On peut évidemment y voir, une fois encore, la trace de secrets techniques laissés par les visiteurs de Nasca, mais on peut y voir aussi une ingénieuse invention indépendante.

On commence seulement à explorer les souterrains de Tiahuanaco, où l'on n'a jusqu'à présent fait aucune découverte sensationnelle. Mais tout n'est pas joué. A ma connaissance, aucune fouille analogue n'a été faite à Nasca. Peut-être y trouverait-on des cryptes où l'on entreposait certains objets avant de les expédier au ciel. Il existe actuellement des dispositifs électroniques, dérivés du détecteur de mines, qui permettent de repérer des cavernes ou des cavités artificielles. Espérons qu'un jour on va s'en servir pour explorer le Pérou.

Il est étonnant qu'on ne puisse associer aucun des tracés de Nasca à une comète. Les Incas avaient une peur toute particulière des comètes et ils ont renoncé à leur lutte contre les Espagnols lorsqu'une comète est apparue. Cela ne correspond-il pas à quelque souvenir de phénomènes étranges liés au ciel ?

En revanche, il y a certainement un rapport entre les tracés de Nasca et le calendrier vénusien, peut-être même le système solaire.

On a tenté d'interpréter des bas-reliefs et certaines céramiques du Pérou comme des cartes du monde dont Tiahuanaco serait le centre. Ce qui se rattache à toutes les théories qui veulent placer à Tiahuanaco l'origine non seulement des civilisations sud-américaines, mais de toutes les civilisations du monde. Un travail analogue pourrait être fait sur Nasca, mais je doute qu'il soit profitable : le phénomène de Nasca est étrange, mais il ne

paraît pas s'être propagé.

LES CARTES DES ROIS DE LA MER

L'étrange histoire des cartes de Piri Reis n'est pas finie. Elle a commencé précisément en 1929 à Istanbul, alors Constantinople, lorsqu'on trouva une carte tracée sur du parchemin. Cette carte était datée du mois de Nuharrem, en l'an 919 après le Prophète, soit en 1513 de l'ère chrétienne. La carte était signée par Piri Ibn Haji Memmed, nom complet de l'amiral Piri Reis.

Celui-ci avait été décapité au Caire, en l'an 960 du Prophète. D'origine grecque et chrétienne, il était le neveu du fameux pirate Kemal Reis. Il participa à de nombreuses expéditions de piraterie, notamment sous la conduite du célèbre Khair Al-Dir Barbarossa. Il eut le haut poste de Kapudan, équivalent de l'époque de gouverneur d'Egypte. Il pilla Aden, puis Maskat. Il assiégea Hormuz, mais leva le siège après avoir reçu une forte somme du gouvernement local. De mauvais esprits le dénoncèrent à la Sublime Porte, il fut arrêté et décapité au Caire. Les habitants de Hormuz essayèrent vainement de récupérer leur rançon.

Piri Reis décrivit ses voyages dans des livres et des atlas. Une de ses cartes paraît avoir bel et bien été utilisée par Christophe Colomb. Quant à la carte, découverte en 1929 à la bibliothèque Seray d'Istanbul, par Khalil Edden Bey, elle montre les deux rivages de l'Atlantique et fournit une représentation très claire de l'Amérique.

Elle attira l'attention d'un premier chercheur américain, Arlington Mallery. Celui-ci prouva, par des calculs pleinement confirmés par la suite, que cette carte

avait réclamé des connaissances avancées de trigonométrie sphérique, qu'elle datait d'une époque très ancienne, une époque où la glace de l'Antarctique ne recouvrait pas encore la région de Queen Maud Land.

Les travaux de Mallery attirèrent l'attention du professeur Charles H. Hapgood du Keene State Collège à Keene, New Hampshire, USA. Le professeur Hapgood était déjà connu comme l'auteur du livre : *La croûte glissante de la terre*. Ce livre avait été préfacé par Albert Einstein, qui avait personnellement revu et confirmé tous les calculs de Hapgood. Des passages de ce livre ont été traduits en français dans le *Figaro*.

C'est le professeur Hapgood qui appela la carte de Piri Reis et d'autres cartes analogues « les cartes des anciens Rois de la mer ». C'est lui qui prouva leur considérable antiquité, et montra que leur élaboration avait probablement réclamé l'utilisation d'un appareil volant (le même qui traça les figures de Nasca ?).

Outre le professeur Hapgood, on peut citer parmi les spécialistes éminents qui se sont intéressés à ce problème, le Révérend Père Daniel L. Linehan, s.j., qui dirige l'observatoire du Weston Boston Collège, et qui confirma, en ce qui concerne l'Antarctique, les calculs de Mallery. L'explorateur français Paul-Emile Victor fit de même. Les études se poursuivent actuellement. Lorsque, en 1967, je fus admis à la Société américaine de géographie, j'ai demandé une opinion écrite sur les travaux de Hapgood. On me répondit que « *bien qu'extrêmes. Ils sont extrêmement intéressants* ». Ce qui n'est pas mal pour une réponse de la science officielle.

Le 26 août 1956, l'Université américaine de Georgetown organisa, à une station de radio, une table ronde sur le mystère de Piri Reis. J'eus connaissance du

texte de la discussion : la plupart des spécialistes s'accordent à considérer cette découverte comme très importante.

Avant de nous plonger dans le mystère des portulans et des rois de la mer, il faut d'abord rendre hommage aux étudiants de Keene State Collège, qui pendant des années ont travaillé avec le professeur Hapgood, fait des calculs complexes et préparé une gigantesque bibliographie.

D'autre part, je précise que les opinions émises dans ce présent chapitre n'engagent que ma responsabilité, non celle des savants respectables précédemment cités.

Ceci posé, partons en voyage dans le passé. A partir du XIV^e siècle, les navigateurs ont entre les mains des portulans. Ainsi que leur nom l'indique, ce sont des cartes permettant de naviguer d'un port à l'autre. Ceux qui ont utilisé ces cartes n'ont aucune théorie sur la nature de la Terre, ne paraissent pas se demander si elle est plate, ronde ou de toute autre forme. L'explorateur norvégien A.E. Nordenskiöld commence à penser en 1889 que ces cartes ne datent pas du Moyen Age, qu'elles sont beaucoup plus anciennes. Il suppose aussi qu'elles ont été copiées à partir d'un original au moins carthaginois, sinon plus vieux. On essaie d'expliquer les lignes géométriques que l'on trouve sur ces cartes comme se rapportant au magnétisme terrestre et à la boussole. Sans succès.

Lors de la découverte du portulan de Piri Reis, Arlington Mallery établit que ces cartes indiquent l'Antarctique, l'Amérique du Nord et du Sud avec une précision déconcertante, pour ne pas dire impossible. Il montre aussi que la carte de Piri Reis est la copie d'une carte, ou d'une série de cartes, plus ancienne que nous ne possédons plus. Ces cartes avaient été faites dans un passé lointain, peut-être quinze mille ans avant notre ère, par un

peuple maritime qui connaissait la courbure de la terre, la trigonométrie sphérique et possédait des appareils aériens (ou des engins spatiaux ?).

Mallery, officier, ingénieur et mathématicien, compare la carte de Piri Reis à une carte de l'armée américaine employée pendant la Seconde Guerre mondiale. Cette dernière utilisait le principe de la projection polaire équidistante, et plaçait le centre de projection au Caire où se trouvait pendant la guerre une importante base USA. La ressemblance avec la carte de Piri Reis est absolument saisissante et fournit la preuve que ceux qui l'ont faite connaissaient la trigonométrie sphérique et la structure générale du globe.

Sur la carte de Piri Reis, on trouve en particulier l'Amazonie, le golfe du Venezuela, l'Amérique du Sud, de Baya Blanca au cap Horn, et finalement, l'Antarctique. Or, ce continent ne fut découvert qu'en 1818. Cependant, le portulan de Piri Reis et d'autres portulans le décrivent avec précision. Assurément, certains cartographes éminents avant 1818, et Mercator lui-même, croyaient à l'existence d'un grand continent antarctique. Mais cette croyance n'avait été corroborée par aucune expédition.

L'Antarctique dessiné sur les cartes de Piri Reis correspond non seulement à ce que montrent les cartes modernes, mais au profil, obtenu avec des méthodes géophysiques récentes, du continent tel qu'il se trouve sous les glaces. La conclusion à tirer est que l'original du portulan de Piri Reis a été tracé avant que les glaces ne recouvrent la région de Queen Maud Land. Ce qui nous fait remonter à quinze mille ans, sinon beaucoup plus loin.

La ressemblance est trop frappante pour qu'il ne puisse pas s'agir d'une simple coïncidence. Quelqu'un a établi cette carte dans un passé très lointain et des copies,

comme celle de Piri Reis ou celle de Oronteus Finaeus, faite en 1531, nous sont parvenues. Sur cette dernière carte, les dimensions du continent antarctique correspondent fort bien à celles des meilleures cartes modernes. Lorsque ces cartes ont été tracées, il y avait de la glace dans l'ouest de l'Antarctique, mais elle ne recouvrait pas tout le continent. Or, les méthodes modernes de la géophysique ont montré que, il y a six mille ans, on trouvait encore des régions tempérées dans l'Antarctique, notamment du côté de la mer de Ross.

C'est la date la plus récente à laquelle ont pu être tracés les originaux des portulans, mais tout porte à croire qu'il faut remonter au moins à quinze mille ans.

Une carte turque de 1559, celle de Hadji Ahmed, montre aussi un Antarctique et une côte du Pacifique des Etats-Unis extrêmement précis. Mais il y a mieux : cette carte fait état d'une terre Inconnue formant pont entre la Sibérie et l'Alaska à travers le détroit de Behring ! Un tel passage terrestre expliquerait le peuplement des Amériques par des hommes du paléolithique venus à pied d'Asie. Mais ce pont a certainement disparu il y a trente mille ans au moins. On comprend mal comment une civilisation terrestre, connue ou inconnue, aurait pu en avoir connaissance.

En revanche, on voit très bien – et ce sera ma thèse dans ce chapitre – que des photographies de la Terre, prises d'un satellite ou d'un engin volant, traduites sous forme de cartes compréhensibles pour des primitifs, puis recopiées, donnent une explication plus plausible du mystère que l'hypothèse d'une très grande civilisation recouverte par les glaces de l'Antarctique, et dont on n'aurait pas retrouvé trace. Les deux hypothèses ne sont d'ailleurs nullement contradictoires.

Peut-être une inspection venue du Dehors, à l'époque de Nasca, ayant révélé l'existence de cette civilisation, contact fut-il pris avec elle. Peut-être même des membres de cette civilisation ont-ils été sauvés et amenés ailleurs ? Qui sait ?

En tout cas, le premier travail à faire, entrepris par l'équipe de Hapgood, est d'établir une corrélation entre le portulan de Piri Reis et d'autres portulans.

Le portulan Dulcert, de 1339, est le premier du genre, et les autres paraissent en être des copies. La précision de ce portulan, en ce qui concerne la Méditerranée, l'Europe, est tout à fait incompréhensible. De l'Irlande au Don, le portulan témoigne d'une information que personne ne pouvait posséder ni au XIV^e ni au XV^e ni au XVI^e siècle. Son exécution paraît avoir exigé des connaissances mathématiques tout à fait hors de proportions avec celles du temps. Toutes les preuves convergent pour indiquer qu'il a dû être recopié, et plus d'une fois, à partir d'un original remontant au plus lointain passé.

Une carte de la Renaissance, celle de Camerio, de 1502, confirme ce point de vue et se rapproche des portulans connus. Elle aussi semble formée sur une grille utilisant la trigonométrie sphérique et peut-être un ordinateur. Des vérifications quantitatives faites sur trente-sept points de la carte de Camerio confirment ce point de vue.

La carte vénitienne de 1484 utilise à la fois le système des portulans et le système de repérage médiéval par les douze vents. Elle aussi comporte des précisions tout à fait invraisemblables vu les connaissances de l'époque.

Les mêmes ressemblances ont été trouvées avec une carte d'origine inconnue, dont on sait seulement, mais avec certitude, qu'elle fut gravée sur la pierre par les

Chinois en l'an 1137 de notre ère. On y trouve la même grille que sur la carte de Piri Reis et les autres portulans. Elle paraît donc provenir, à l'origine, de la même civilisation inconnue.

L'étude mathématique de Hapgood comporte trop de formules pour être ici reproduite. Cependant, sa conclusion mérite d'être citée intégralement : « Il me semble que la preuve apportée par cette carte chinoise démontre l'existence, dans les temps anciens, d'une civilisation recouvrant le monde entier, d'une civilisation dont les cartographes ont tracé les cartes de la Terre entière avec un niveau général uniforme de la technique, des méthodes similaires, les mêmes connaissances en mathématiques, et probablement les mêmes instruments. Je considère cette carte chinoise comme la pierre essentielle de l'édifice que j'ai construit. Elle règle pour moi la question de savoir si la culture ancienne qui a pénétré dans l'Antarctique et qui est à l'origine de toutes les cartes occidentales était réellement une culture à échelle planétaire. »

Tout en étant tout à fait d'accord avec Hapgood, je voudrais cependant faire remarquer qu'un satellite de cartographie, dont chaque tour de la terre dure une centaine de minutes, peut en quelques tours en apprendre davantage qu'une civilisation recouvrant le monde entier. Ce qui a été amplement démontré par les divers satellites lancés depuis 1957.

L'hypothèse d'une intervention extra-terrestre ne me paraît pas contradictoire avec celle des grandes civilisations disparues. Je dirai presque que c'est la même hypothèse.

L'intervention des extra-terrestres dans l'histoire a très bien pu accélérer le développement de certaines

civilisations disparues ensuite par leur propre faute, ou par suite de cataclysmes naturels. Si la carte chinoise apporte une pierre à l'édifice de Hapgood, elle en apporte également une au mien : il y a dix mille ans, peut-être quinze mille, peut-être encore plus, des cartes de la Terre ont été faites par quelqu'un qui avait accès à toutes les régions du globe, qui possédait d'excellents moyens techniques, qui connaissait les mathématiques. Etant donné la précision de ces relevés topographiques, il ne me semble pas trop extrapoler en affirmant que ce « quelqu'un » connaissait la photographie et disposait de machines volantes ou de satellites.

Poursuivons l'exploration des vieilles cartes en suivant Hapgood et son équipe. La carte de Zeno, de 1830, se rapporte à un voyage des Vénitiens au Groenland. Vu la précision avec laquelle sont indiquées les côtes de Norvège, de Suède, du Danemark, d'Allemagne et d'Ecosse, l'exactitude des positions en latitude et en longitude d'un certain nombre d'îles, on a une fois de plus l'impression qu'il s'agit de la copie moderne d'une carte fort ancienne. On discute encore à ce sujet.

Mallery pense qu'on voit sur cette carte des îles qui n'existent plus aujourd'hui, soit parce qu'elles ont été submergées, soit parce qu'elles ont été recouvertes par la glace qui descend du Groenland. Hapgood pense plutôt que les Vénitiens, en recopiant l'ancienne carte, ont commis des erreurs. Il remarque que les Vénitiens ont pris Constantinople en 1204, lors de la quatrième croisade et pensent qu'ils se sont alors emparés de cartes analogues à celle de Piri Reis et qu'ils les ont plus ou moins bien recopiées.

On y trouve, une fois encore, une grille, mais déformée et probablement mal comprise. Les cartes de Ptolémée,

telles qu'elles ont été reconstituées au XV^e siècle, qui montrent un Groenland non entièrement recouvert par les glaces, font apparaître en Suède des glaciers. Or, ces glaciers n'existaient plus du temps de Ptolémée, encore moins au XV^e siècle ou de nos jours. Cependant, on a reconstitué la forme de ces glaciers tels qu'ils étaient il y a dix mille ans, et ce sont eux qu'on retrouve sur les cartes de Ptolémée telles que les a rétablies le XV^e siècle. Cette fois encore, il semble que des cartes d'une haute antiquité, dix ou quinze mille ans, ont été connues et recopiées.

Le portulan d'Andréa Benincasa, de 1508, est aussi très intéressant. On y retrouve des glaciers que la plupart de ceux qui avaient étudié ces portulans avant Hapgood prennent pour la mer Baltique. C'est un phénomène très étonnant.

On pourrait multiplier ces exemples. La première conclusion générale qu'on peut en tirer est la suivante : nos cartes actuelles sont recouvertes d'une grille faite de parallèles et de méridiens. On retrouve dans les portulans la grille de la carte très ancienne dont ils dérivent tous. On peut démontrer mathématiquement que, sur cette grille, le degré de latitude est plus long que le degré de longitude : ce qui implique un système de projection. Une fois en possession de ce système qui a été retrouvé, on note par exemple que la latitude et la longitude des îles dans l'archipel des Caraïbes sont déterminées avec une très grande précision, il est à peu près certain que ceux qui ont construit ces cartes disposaient de connaissances mathématiques, notamment en trigonométrie sphérique, comparables aux nôtres.

Il faut noter que, en même temps que la trigonométrie sphérique, on trouve employé dans ces cartes le système des douze vents, qui correspond aux douze signes du

zodiaque et à la division du cercle en trois cent soixante degrés. Cette division serait par conséquent antérieure à la civilisation babylonienne et Babylone en aurait hérité au moins quelques traces.

Que montrent ces documents ? Une Terre plus ancienne que la nôtre. Par exemple, une Terre où le delta du Guadalquivir n'existe pratiquement pas alors qu'actuellement il a cinquante kilomètres de large et soixante-quinze de long. Or, il faut au bas mot vingt mille ans pour que l'érosion de la rivière forme un delta de cette taille.

On trouve aussi des îles dans la Méditerranée beaucoup plus grandes que celles que nous connaissons. C'est-à-dire que la mer les a usées depuis l'époque, il y a vingt ou trente mille ans, où ces cartes ont été tracées.

Elles indiquent en Suède, en Allemagne, en Angleterre, en Irlande, des glaciers qui n'existent plus, mais dont on a pu reconstituer la forme : ces glaciers nous reportent à dix mille ans en arrière.

Et surtout, ces cartes montrent un Antarctique tempéré, où il n'y a pas de glaces. La plupart des géologues affirment que les glaces de l'Antarctique existent depuis des millions d'années, depuis le miocène ou le pliocène. Mais tous ne sont pas d'accord sur ce point et certains considèrent qu'il y a dix mille ans l'Antarctique bénéficiait d'un climat chaud, qui s'est prolongé dans certaines régions jusqu'il y a six mille ans. Hapgood lui-même est de cet avis et cela confirme sa théorie sur le glissement des continents terrestres.

Des mesures faites dans l'Antarctique paraissent confirmer l'existence, il y a six mille ans, d'une période tempérée. Quelques-unes de ces mesures montrent que cette période tempérée, qui, était sur sa fin, il y a six mille

ans, durerait au moins depuis vingt mille ans. Hapgood pense qu'une puissante civilisation a existé à cette époque, puis qu'elle a disparu.

Pour ma part, je pense qu'à cette époque, la Terre a été visitée, et que les portulans de Piri Reis sont une trace de cette visite. Je répète qu'à mon avis, les deux hypothèses ne sont pas contradictoires.

Cependant, poursuivant mon raisonnement, je crois que les figures de Nasca précèdent l'original des portulans de Piri Reis et proviennent de la même source. Je crois que le même zodiaque pourrait être trouvé dans les figures de Nasca et dans les portulans, et qu'il le sera lorsqu'une analyse aura été faite. Je crois qu'après l'époque de Nasca, une étude détaillée du globe a été faite et qu'une carte générale en a été dressée.

Les deux problèmes qui se posent sont : quand et par qui ?

En ce qui concerne le premier, nous avons vu qu'un minimum de dix mille ans est imposé par les données géologiques que fournissent les anciennes cartes. C'est un minimum, on pourrait aussi bien parler de vingt ou trente mille. Disons : de l'ordre de plusieurs dizaines de milliers d'années.

Par qui ? Hapgood et d'autres croient à une civilisation disparue, surtout maritime. D'où l'expression : les anciennes cartes des Rois de la mer. Il faut rapprocher cette hypothèse des suggestions de savants qui pensent que les Sumériens étaient un peuple maritime, dont la civilisation était fondée sur des cités flottantes et non terrestres. Elle est également à rapprocher de la théorie des archéologues soviétiques selon laquelle certains peuples mystérieux, (qui nous ont laissé des tombes où l'on ne trouve que deux choses : un ours enterré

verticalement et une bobine de mince fil d'or enroulé sur un support de céramique) auraient habité exclusivement sur la Volga. Leurs cités auraient été d'immenses radeaux. Ils ont laissé ces tombes mystérieuses pour des raisons que nous ignorons.

Cette hypothèse est évidemment intéressante et je n'y suis pas opposé à priori bien que je la complète par une autre hypothèse. Des légendes sur les Rois de la mer, plus anciens que les Vikings, persistent jusqu'à nos jours. On en trouve trace dans des œuvres de romanciers bien documentés comme Jean Ray ou John Buchan.

Une autre hypothèse, qu'on retrouve dans le *Matin des magiciens* et dans de nombreuses imitations : l'existence d'une ou plusieurs civilisations terrestres disparues. On me demande souvent pourquoi on ne retrouve pas des restes de ces civilisations. On peut faire à cette question une double réponse.

D'abord, cette civilisation a pu exister dans l'extrême nord (où les savants soviétiques pensent aujourd'hui avoir découvert les restes d'un continent jusqu'alors totalement ignoré, l'Arctide) ou dans l'extrême sud, c'est-à-dire l'Antarctique. Les ombres de H.P. Lovecraft et de Erle Cox, ainsi que mon ami, lui bien vivant, René Barjavel, se réjouiront lorsqu'on retrouvera les traces d'une civilisation avancée dans l'Antarctique. Ce sera l'un des innombrables cas de voyance du futur chez les écrivains inspirés.

D'ailleurs, on a bien retrouvé des traces de civilisations disparues. Voici en détail l'histoire de la machine d'Anticythère. L'Anticythère est une île de l'archipel grec au large de laquelle, vers le I^{er} siècle avant J.-C. coula une galère grecque. En 1901, des plongeurs visitèrent cette galère et y récupérèrent un objet indéfinissable, corrodé par l'eau de mer, qu'on transporta

au musée national d'Athènes où il y accumula la poussière. La Deuxième Guerre mondiale eut lieu, et à la fin de cette guerre, dans une Europe démunie de tout, on recueillit beaucoup de machines-outils et d'instruments aratoires complètement corrodés et rouillés, pour être restés plusieurs années à l'abandon. Des Américains astucieux inventèrent alors des méthodes de dérouillage électrolytique qui, par un procédé inverse de l'électrolyse, permettent de remplacer les oxydes métalliques par le métal originel, même s'il s'agit d'un mécanisme très délicat : on retrouve ainsi la forme exacte de l'objet corrodé. Vers 1960, un éminent savant de l'Université de Yale, le professeur Derek de Solla Price reconstitua par ce procédé l'objet d'Anticythère. Et il constata qu'il s'agissait d'une miniature de planétarium, d'une machine qui permettait de calculer la position des planètes.

Cette machine est aussi précise que ce qu'on peut faire aujourd'hui, elle représente ce qu'il y a de mieux en mécanique, et, pour obtenir des résultats meilleurs que ceux qu'elle fournit, il faudrait un ordinateur. Décrivant ses travaux dans le *Scientific American*, le professeur Derek de Solla Price conclut ainsi son article : « *c'est plutôt effrayant* ». En effet, car une telle machine nous oblige à admettre que les anciens Grecs étaient des techniciens avancés, ce qui est complètement contraire à leur mentalité abstraite, philosophique, et à leur mépris des machines ; ou à reconnaître qu'avant les anciens Grecs existait une technologie aujourd'hui perdue, mais qui valait la nôtre, notamment dans le domaine de la fabrication des bronzes spéciaux et du calcul des engrenages.

Les civilisations disparues, qu'elles aient été maritimes ou terrestres, je prétends qu'elles ont été surveillées, peut-

être aidées par des extra-terrestres. Sans me prononcer pour le moment sur la question de savoir s'il s'agissait des mêmes Intelligences qui allumèrent, puis éteignirent l'étoile qui tua les dinosaures, ou d'intermédiaires entre elles et nous, de races plus avancées que nous, qui servaient les Intelligences. Je prétends que ces races et ces Intelligences ont continué à surveiller et surveillent encore notre planète.

Je prétends qu'un des signes de ces Intelligences est l'emploi des mathématiques, qu'elles ont tendance à enseigner lorsque c'est possible.

Rien qu'en Amérique du Sud, j'attribue à ces Intelligences le calendrier fantastiquement précis des Mayas : l'année maya durait 365,2420 jours, alors que le chiffre exact, déterminé avec les moyens les plus modernes est de 365,2423. Les Mayas sont précis à un dix-millième de jour près. Ils déterminent également la durée de la lunaison à quatre millièmes de jour près, et une précision aussi poussée exige des mathématiques très avancées.

J'attribue aux Intelligences les figures de Nasca, ainsi que les forteresses mégalithiques et les édifices cyclopéens du Pérou. Je pense qu'on trouvera leurs traces dans les bas-reliefs de Marcahuasi lorsqu'ils auront été complètement analysés.

En Amérique centrale, je leur attribue la pyramide de Cuicuilco au Mexique. Cette pyramide recouverte de lave, datée par des méthodes géologiques infailibles, a au moins sept mille ans. Elle ne ressemble à aucune autre architecture de la région, et elle a été l'objet d'un culte depuis les âges les plus anciens du Mexique. L'étude de cette pyramide, entreprise par l'Américain Byron S. Cummings, et deux Mexicains, le Dr Manuel Gamio et José Ortiz, a entraîné des fouilles grâce auxquelles on a

trouvé divers objets indiquant une civilisation nettement plus avancée que toutes les civilisations mexicaines. Depuis (ces travaux datent de 1920 environ) des méthodes utilisant la radioactivité ont amené à la conclusion que l'éruption volcanique qui recouvrit de lave cette pyramide, et entraîna son abandon en temps que lieu sacré, date de 200 avant J.-C. Des recherches se poursuivent actuellement, et l'on espère en particulier découvrir des cryptes sous la pyramide. Peut-être y trouvera-t-on les momies de ceux qui, il y a sept mille ans, la construisirent et s'en servirent comme observatoire astronomique perfectionné. On a retrouvé la chaussée bétonnée qui conduisait à la pyramide ; elle dénote un niveau technique élevé. Peut-être était-elle parcourue par des véhicules : si les Incas, non plus que les Aztèques, ne connaissaient la roue, il n'est pas certain qu'il en allait de même pour leurs prédécesseurs.

Il est possible que les Olmèques descendent des bâtisseurs de cette pyramide. Les découvertes sur ce peuple se succèdent maintenant à un rythme accéléré et peut-être serons-nous fixés avant dix ans.

Le problème des pyramides, une fois décapé du délire auquel il a donné lieu, est d'ailleurs un problème intéressant. Un humoriste disait : « La forme même des pyramides est là pour nous prouver que dans l'ancienne Egypte aussi les ouvriers travaillaient de moins en moins. » Plus sérieusement, et ceci concerne le propos de notre livre, de nombreux chercheurs soviétiques pensent que les pyramides sont une représentation de la lumière zodiacale. Cette lumière est un nuage de poussière qui suit la Terre dans son mouvement, comme la queue d'une comète, et a en effet la forme d'une pyramide. Elle est difficilement visible à l'œil nu, mais on peut la repérer à

l'aide d'instruments.

Ceux qui ont tracé les cartes de Piri Reis possédaient de tels instruments, et il est tout à fait possible que la vue de cette lumière zodiacale, pyramide lumineuse géante dans le ciel, ait donné naissance à un culte et à la construction de diverses pyramides, celles d'Egypte comme celle de Cuicuilco, qui semble avoir été la plus ancienne.

Il n'est pas exclu que diverses structures géométriques, les pyramides, Nasca, et beaucoup d'autres, soient des représentations d'objets existant mais visibles seulement à l'aide d'instruments ou détectables uniquement par satellite, comme la lumière zodiacale ou les ceintures de radiations qui entourent le globe.

Si les cartes des anciens Rois de la mer représentent la Terre, peut-être d'autres inscriptions, d'autres monuments, représentent-ils la géométrie visible et invisible du système solaire.

De ce point de vue, il est intéressant d'examiner à quoi correspond cette division en douze du cercle, que l'on rencontre un peu partout, notamment dans les cartes de Piri Reis, et qu'on rattache traditionnellement au zodiaque. Le zodiaque est visiblement une mythologie qui ne correspond à rien : en effet l'axe de la Terre a basculé depuis la civilisation babylonienne et les signes du zodiaque ne correspondent plus à la réalité physique.

Mais il n'est pas interdit de chercher une explication plus simple. La planète Pluton ne correspond pas aux déductions théoriques qui laissaient prévoir une dixième planète au-delà de Neptune. Cette dixième planète existe peut-être, et deux autres plus loin qu'elle. Si le système solaire possède réellement douze planètes, ce qui serait assez facile à constater pour des êtres qui l'observent du

dehors depuis longtemps, il semble assez naturel que cette révélation ait conduit les terriens à diviser le ciel, puis le cercle en général, en douze.

La division en 360 degrés s'est imposée par la suite, pour des raisons de facilité de calcul, ainsi que le montrent les recherches sur les mathématiques babyloniennes.

Il serait intéressant de réexaminer le problème des cartes à la lumière de nos connaissances, toutes récentes d'ailleurs, sur le système solaire. Il serait fort important, à mon avis, de tracer une carte du système solaire avec les trois lunes de la terre – j'ai bien dit trois : les deux autres sont des nuages de poussière, d'abord théoriquement prévues, puis observées et photographiées – les ceintures de radiations, les divers satellites des planètes, le vent solaire, et de voir ensuite si l'on ne trouverait pas de correspondance entre une telle carte et les diverses cartes que nous connaissons du système solaire. Il est certain que si une corrélation solide peut être établie entre la structure invisible, mais maintenant connue, du système solaire, et une carte ancienne, la preuve sera faite d'un contact extérieur ou de l'existence d'une ancienne civilisation avancée.

Piri Reis lui-même se désigne dans les notes qui accompagnent son œuvre comme un « pauvre copiste », qui reproduit des cartes déjà anciennes au temps d'Alexandre le Grand. Il est évident qu'il ne faut pas lui demander de connaissances en astrophysique, alors qu'il ignore même que la Terre est ronde. Mais cela ne veut pas dire que ceux qui, à l'origine, ont établi ces cartes n'avaient pas ces connaissances. D'après des études récentes de Strachan au MIT, il paraît certain qu'ils étaient familiers en tout cas avec la conversion des coordonnées rectangulaires en coordonnées polaires.

Notons que les cartes originales de Piri Reis comportent des constellations. C'est ainsi qu'à l'endroit de la carte, dans l'Antarctique, où est représentée la région de Queen Maud, se trouve indiquée la constellation du serpent, visible dans l'hémisphère sud seulement dans la latitude 70/72°, c'est-à-dire exactement la latitude du Queen Maud Land. Près de la côte de l'Argentine est indiquée sur la carte la constellation Argo. Au centre du Brésil, la constellation du Taureau ; et dans le sud un loup, dont on se demande si il représente une constellation ou autre chose.

L'étude du rapport entre le ciel et la carte de Piri Reis devrait être poursuivie, mais malheureusement le savant qui s'en occupait principalement, Archibald T. Robertson, de Boston, est mort récemment. Il serait aussi intéressant d'examiner, pour y rechercher des messages codés, les nombreux poèmes de Piri Reis.

De manière générale, l'histoire de Piri Reis ne fait que commencer et de nombreuses autres coïncidences devront être examinées. Par exemple, je ne pense pas que seul le hasard ait voulu que le principal historien de Piri Reis, au XIX^e siècle, ait été von Hammer, qui fut également l'historien de l'Ordre des assassins. Car l'Ordre des assassins avait toujours prétendu posséder des informations précises sur la structure exacte de la Terre, et sur des terres inconnues.

Piri Reis peut avoir été l'héritier d'une tradition différente de celles dont font état les livres d'histoire. Une corrélation entre les livres de von Hammer et ce qu'on sait au XX^e siècle sur l'histoire invisible devrait être établie.

De toute manière, il faudrait vérifier comment se transmet l'information au-delà d'une certaine durée dans le temps, dans l'histoire classique. La destruction des

bibliothèques et du matériel imprimé fut beaucoup plus considérable qu'on ne le pense généralement. En 146 avant J.-C, les Romains, en détruisant Carthage, ont incendié une bibliothèque de cinq cent mille volumes. Des destructions successives ont anéanti la bibliothèque d'Alexandrie, la dernière, définitive, ayant été faite par les Arabes après leur conquête de l'Egypte au VII^e siècle après J.-C. En Russie, l'énorme bibliothèque du tsar Yvan le Terrible a disparu sans laisser aucune trace. Je laisse au professeur Agrest la responsabilité de l'hypothèse selon laquelle des extraterrestres auraient enlevé cette bibliothèque pour se documenter sur les événements de la Terre ! Tout est évidemment possible, mais même des écrivains soviétiques favorables à Agrest, comme Igor Mochenko, dans son livre *Vingt-sept miracles de plus*, trouve qu'il y va un peu fort.

En tout cas, on peut estimer que moins de cinq pour cent des documents, traités, etc... de plus de trois mille ans ont survécu. Par survivre, je veux dire « être à la disposition de tout le monde ». Je suis tout à fait prêt à traiter avec respect les gens qui vont consulter des documents dans des monastères tibétains inaccessibles, même si l'on ne retrouve pas ces monastères sur la carte très détaillée que les Chinois ont établi du Tibet. Cependant, ce genre d'information ne sert généralement à rien.

Certains documents n'ont pas encore été retrouvés : l'histoire des manuscrits de la mer Morte nous le prouve. Cependant, dans son ensemble, la tradition ancienne est perdue. C'est pour ça qu'il est intéressant d'analyser à fond les documents dans lesquels nous pouvons avoir confiance et les monuments qui existent. Il est bien préférable d'ailleurs de se limiter à ce genre d'informations, car il est

très facile d'être dupé par des commentateurs peu sérieux, voire délirants, ou simplement par des gens qui confondent science-fiction et vulgarisation scientifique.

Une bonne moitié des commentateurs de la science soviétique, par exemple, confondent les nouvelles de science-fiction et les articles de vulgarisation qui, en URSS, paraissent dans les mêmes périodiques ; ils présentent ensuite comme une grande découverte scientifique les fantaisies d'une nouvelle de fiction.

Des incidents de ce genre sont même arrivés aux Etats-Unis, où pourtant les revues de vulgarisation scientifique ne publient jamais d'œuvres de science-fiction. Ce qui n'empêche pas certains de ces auteurs de citer une nouvelle de SF comme « provenant de la rubrique régulière d'une revue scientifique ».

En revanche, lorsqu'on possède un ensemble aussi riche d'informations que les portulans ou les figures de Nasca, il me semble qu'une analyse en profondeur, comme celle qu'on envisage pour des signaux venant de l'espace, s'impose.

LA TERRASSE DE BAALBECK

Les mystérieux blocs de Baalbeck au Liban, sont d'énormes morceaux de roc grossièrement travaillés. Ils atteignent quelquefois vingt mètres de long et pèsent jusqu'à mille tonnes. Ils ont été soulevés à une hauteur de sept mètres. Reste au fond de la carrière un bloc séparé, qui n'a pas été encore dégagé complètement du rocher : il a vingt et un mètres de long, quatre mètres huit de haut et quatre mètres deux de large.

Pour le déplacer jusqu'à l'endroit où se trouvent les autres blocs, il aurait fallu les efforts combinés de quarante mille hommes.

Ces faits sont bien établis et l'étaient dès 1896. Mais l'inconscient collectif de l'humanité a des caves aussi inexplorées que le Smithsonian Museum, et personne ne s'est beaucoup préoccupé du problème. Tout au plus quelques « initiés », sirotant leur absinthe dans des cafés, à Paris, à la fin du XIX^e siècle, affirmaient-ils d'un ton grave que les « Maîtres » avaient mis ces blocs en place par le seul effort de leur pensée.

L'affaire de Baalbeck s'est soudain réveillée lorsque j'ai traduit en français et publié les travaux du professeur russe M. Agrest. Celui-ci affirme que la terrasse de Baalbeck était le point de décollage de navires interplanétaires ou interstellaires propulsés par l'énergie nucléaire. Les blocs auraient servi de boucliers biologiques pour protéger une population civile contre le rayonnement émis au moment du décollage. Ces astronefs partaient

d'une base extraterrestre, exploraient le système solaire puis revenaient rejoindre un engin plus important tournant aux extrémités du système. La sensation fut vive dans le monde entier et le demeure encore. La dernière fois, en 1968, que j'ai été en correspondance avec Agrest, celui-ci m'a informé qu'il partait « en mission spéciale » et qu'il y aurait du nouveau. Nous verrons bien. En attendant, il est certain que l'hypothèse d'Agrest mérite d'être examinée.

Il est certain aussi que les blocs portent des traces de scie. On a cru pouvoir se servir de ces traces pour opposer une objection définitive à l'hypothèse d'Agrest. Ce n'est pas aussi simple : des blocs abandonnés après avoir été découpés au laser peuvent très bien avoir été retravaillés avec des méthodes primitives à l'époque romaine. On peut d'ailleurs penser que c'est justement parce qu'une aura de terreur sacrée leur était attachée que ces blocs auraient été réemployés dans la construction de temples.

Après la chute de l'empire romain, après le départ des chrétiens, les Arabes ont attribué la construction de Baalbeck aux djinns évoqués par le roi Salomon. Cette légende, certainement postérieure à la construction et à la reconstruction du temple, est inutilisable.

Quelles sont les autres certitudes ? Tout d'abord le nom de Baalbeck, ou Baalbek, qui signifie la ville de Baal. Mais le temple originel, qui est peut-être antérieur aux blocs, n'était pas un temple de Baal. Il était consacré à Haddad, dieu araméen de la foudre, du tonnerre et des tremblements de terre. Les archéologues sérieux disent que les Romains ont taillé ces plaques pour construire de façon particulièrement solide, la région étant sujette aux tremblements de terre. D'autres, moins sérieux, disent que cette tradition des tremblements de terre dans la région

est fondée sur le souvenir d'autres explosions, peut-être atomiques.

On trouve donc trois dalles recouvrant des souterrains sous un temple. Les Romains étaient assez bons ingénieurs pour ne pas affaiblir une construction en creusant dessous d'énormes souterrains, ce qui aurait été la meilleure façon de provoquer une catastrophe en cas de tremblement de terre. C'est pourquoi il est difficile d'entériner l'explication par la solidité nécessaire des fondations du temple.

En ce qui concerne la quatrième dalle, on ne voit pas du tout pour quelle raison elle aurait été abandonnée. La version officielle dit que les Romains se seraient aperçus au dernier moment qu'ils ne parviendraient pas à la transporter. C'est proprement se moquer du monde. Pourquoi auraient-ils attendu vingt ans, temps minimum à la taille de cette dalle, pour s'apercevoir qu'ils n'arriveraient pas à la déplacer ?

D'autant que, pour le temple de Jupiter, à Baalbeck même, que les Romains appelaient Héliopolis, ils ont amené d'Assouan cinquante-quatre colonnes en granit. Ces colonnes ont descendu le Nil en radeau et, pour leur faire passer les montagnes du Liban, les Romains les ont logées dans des berceaux cylindriques de bois qu'ils faisaient rouler. C'est dire qu'ils étaient parfaitement au fait de ce qu'ils pouvaient ou ne pouvaient pas transporter.

L'hypothèse d'Agrest qui explique la présence de cette dalle par l'abandon brusque du travail des extra-terrestres, contraints de repartir pour certaines raisons, astronomiques ou autres, semble tout de même plus plausible.

Un certain nombre des colonnes romaines de Baalbeck furent pillées par les chrétiens et installées dans

l'église Sainte-Sophie de Constantinople. Ils n'arrivèrent bien sûr pas à s'emparer des dalles qu'ils n'auraient pu transporter.

A propos de la liaison Baalbeck-Constantinople, signalons qu'en 673 de notre ère, l'architecte Kallinikos, fuyant Baalbeck, arriva à Constantinople amenant avec lui la formule secrète d'une arme terrible : le feu grégeois. Il communiqua cette formule à l'empereur Constantin IV. Cette arme, un produit visqueux qui brûlait au contact de l'eau, n'a jamais pu être reproduite, même par les spécialistes modernes du napalm. Les Grecs s'en servirent pour battre les Arabes en 674 et en 716, puis les Russes en 941 et en 1043. L'arme était terriblement dévastatrice : lors de la bataille de 716, huit cents navires de guerre arabes furent totalement détruits. Les Grecs répandirent la légende que les secrets de cette arme avaient été révélés au premier empereur Constantin par un ange. Ce n'est qu'à notre époque qu'a été connue l'histoire du voyage de Kallinikos. Il n'était pas alchimiste, c'était un architecte qui *faisait des fouilles*. Apparemment, le secret des dalles est loin d'être le seul secret de Baalbeck.

N'oublions pas non plus que, pas très loin de Baalbeck, à Bagdad, on a retrouvé des piles électriques datant du II^e siècle de l'ère chrétienne. Il y a décidément eu dans cette région une infiltration technique étonnante.

Le temple construit sur les dalles de Baalbeck fut considéré pendant des siècles comme un temple de l'avenir. Les empereurs romains venaient y recevoir des prédictions souvent néfastes, mais qui se réalisaient. Puis Baalbeck changea son nom en Héliopolis, nom qui comporte de nombreuses corrélations ésotériques.

C'est l'empereur Antonin le Pieux (138-161 après J.-C.) qui ordonna le remplacement de l'ancien temple de

Jupiter par un nouveau temple comprenant les trois dalles géantes que les spécialistes de l'architecture baptisèrent Trilithons. Aucun document de cette époque n'indique avec certitude si les dalles ont été taillées du temps d'Antonin le Pieux, si elles faisaient partie de l'ancien temple, ou si elles datent d'une antiquité plus reculée. A ma connaissance, aucune méthode moderne de datation : thermoluminescence ou paléomagnétisme, n'a été employée pour ces dalles.

Mon éminent ami, le professeur François Bordes, que les lecteurs de science-fiction connaissent bien sous le nom de Francis Carsac, m'assure que les méthodes modernes d'investigation permettent de retrouver des trous de piquets de tente datant de vingt mille ans³. Je m'incline bien bas devant la précision de telles méthodes et j'aimerais qu'on les utilise pour dater les dalles de Baalbeck. Tant que cela n'aura pas été fait, j'estime que l'hypothèse des extra-terrestres avancée par Agrest doit être retenue.

On aimerait en savoir davantage sur le trésor de Baalbeck, composé surtout, disent les livres d'époque, d'un certain nombre de pierres noires sacrées. Ces pierres noires sont généralement des météorites comme la fameuse pierre de Kaaba à La Mecque. Mahomet, qui détruisit un grand nombre d'idoles, épargna la pierre noire qu'on vénérât depuis un temps immémorial. Une autre pierre noire entourée des vêtements cérémoniaux d'une momie fut découverte au Mexique. Une autre est vénérée de nos jours aux Indes et couverte de fleurs.

³ Il m'a même envoyé un de ses travaux à ce sujet : « *Emplacement de tente périgordien supérieur au château de Cordiac, près de Bergerac, Dordogne* », (La revue des musées de Bordeaux, 1968).

Personnellement, je rapproche ces pierres noires des enregistreurs. Et je suis très curieux de savoir si on en trouvera sur la lune.

En fin de compte, contrairement à ce qui a été si souvent décrit, rien ne prouve que les dalles de Baalbeck aient été découpées par les Romains ou par aucune race connue. Il est évidemment possible que l'explication d'Agrest soit naïve, car il est toujours imprudent d'attribuer à des extra-terrestres ou à des êtres très anciens des conduites ou des motifs fondés sur la technologie telle que nous la connaissons au XX^e siècle. Rien ne prouve que des Intelligences, ou des races qui les servent, utilisent des astronefs ou l'énergie nucléaire. Ils ont peut-être des techniques moins primitives. Et la construction comme l'utilisation des dalles de Baalbeck correspondent peut-être à des concepts qui nous échappent totalement.

En tout état de cause, il est certain que les Romains ne possédaient pas d'appareils de levage permettant de manipuler des dalles de mille tonnes sur de grandes distances. Ils ont sans doute trouvé ces dalles dans le voisinage immédiat de l'endroit où ils ont construit le temple. Quant à savoir qui, à l'origine, a fabriqué ces dalles, les ajustements à la scie datant des Romains, c'est une tout autre histoire.

Il est à souhaiter que des fouilles dans la région soient effectuées. Car la préservation des secrets pendant une très longue durée est une spécialité du Proche-Orient. On connaît l'histoire des manuscrits de la mer Morte. L'exemple des piles électriques est encore plus frappant.

Les premières de ces piles furent découvertes en 1936 à Khujut Rabu, près de Bagdad. Dix autres piles furent découvertes plus tard à Ctesiphon. La mention de ces piles

dans le *Matin des magiciens* provoqua une énorme curiosité et l'on entreprit une enquête. L'enquête nous apprit que si les piles découvertes dataient bien du II^e siècle de notre ère, des orfèvres de Bagdad utilisaient un procédé analogue au début du XX^e siècle. Le secret avait été bien gardé.

Ces orfèvres continuent d'ailleurs à pratiquer la dorure électrolytique, en utilisant le courant du secteur et un redresseur.

Aussi est-il intéressant d'examiner à nouveau les autres phénomènes étranges signalés dans la région. Nous ne parlerons pas de la Bible, qui a fait l'objet d'un livre dans la présente collection⁴. Nous dirons simplement que les roues d'Ezéchiel méritent l'examen détaillé qui en est fait actuellement. Leur description fait en effet considérablement penser à un engin volant piloté.

En revanche, il est intéressant de reparler un peu de la version slave du livre d'Enoch. Le livre d'Enoch est un livre apocryphe qui n'est pas considéré comme faisant partie de l'Ancien Testament. Il apparaît en Occident au XVIII^e siècle, mais on le trouve antérieurement dans les pays slaves à diverses dates, la plus ancienne aux environs du X^e siècle de notre ère. Dans ce livre, Enoch raconte : « J'ai reçu la visite de « deux hommes de très haute taille, comme je n'en avais jamais vu sur la Terre. Et leurs visages brillaient comme le soleil, et leurs yeux étaient comme des lampes brûlantes. Et le feu jaillissait de leurs lèvres. Leurs vêtements ressemblaient à des plumes. Leurs pieds étaient pourpres, leurs yeux brillaient plus que la neige. Ils m'appelèrent par mon nom. » Enoch visite ainsi sept mondes différents du nôtre. Il y voit des créatures

⁴ *La lune, clé de la Bible* par Jean Sendy, même collection, A 208.

volantes avec des têtes de crocodile et les pieds et la queue des lions. Dans le septième monde, il rencontre en personne le créateur des mondes qui lui explique la formation de la Terre et du système solaire. Des savants soviétiques sérieux pensent qu'il peut s'agir là d'une version déformée d'une visite extra-terrestre sur terre, et du retour d'un homme qui a voyagé avec eux. Ils insistent sur le fait qu'Enoch affirme que, pour lui, le voyage a duré peu de jours, mais qu'à son retour sur Terre, des siècles s'étaient écoulés. C'est ce que la relativité annonce pour un voyage interstellaire effectué à une vitesse voisine de celle de la lumière. Et le livre d'Enoch, même si on ne le date que du Xe siècle, même s'il n'est pas contemporain de la Bible, a été publié bien avant la découverte de la relativité.

Des calculs effectués par l'astrophysicien américain Carl Sagan montrent qu'en principe les visites interstellaires pourraient être d'une fréquence voisine de mille ans. Pour ma part, ces calculs me laissent assez sceptiques parce qu'ils sont fondés sur la vitesse limite de la lumière et je ne pense pas que cette limite soit une loi naturelle invariable ni qu'elle s'applique à coup sûr à une civilisation supérieure à la nôtre.

Il n'est pas exclu en tout cas que le livre d'Enoch ne contienne la description des visiteurs de Nasca, de ceux qui ont fait les cartes de Piri Reis, de ceux qui ont découpé les dalles de Baalbeck. Lorsqu'on connaîtra réellement les manuscrits de la mer Morte, dont aucune version non censurée n'a jusqu'à ce jour été publiée, on en saura probablement davantage sur la guerre interplanétaire entre les forces de Lumière et les forces de Ténèbres, dont parle le Maître de Justice.

Les manuscrits paraissent dire qu'il s'agit d'un combat livré dans le ciel, au-delà de l'orbite de la lune. Mais dans

l'état actuel des choses, nous manquons d'éléments qui nous permettent de nous faire une opinion fondée.

Il n'est pas exclu non plus que des manuscrits laissés par des extra-terrestres, et des objets, ne nous attendent dans des caves de la région. Le savant américain Frank Drake pense que de telles caves sont marquées par des isotopes radioactifs, de sorte qu'elles ne puissent être découvertes que par une civilisation avancée. Raison de plus pour espérer que la bombe atomique, qui contaminerait sur le plan radioactif toute la région, ne sera jamais utilisée dans le conflit du Proche-Orient.

Dans l'état actuel de l'archéologie, il est difficile de connaître les liaisons qui ont pu se produire entre Baalbeck et les cités perdues de l'Arabie, qui sont à peu près contemporaines du premier temple (environ moins 4000 par rapport à nous). Pour le moment, le désert du Rub el Khali est presque totalement inexploré.

D'après Silaki Ali Hassan, un érudit arabe contemporain, il existerait dans le désert une cité inconnue, El Yafri, bâtie d'énormes blocs cyclopéens comme ceux de Baalbeck. Aucun infidèle n'en aurait jamais approché. Ne la confondons pas avec la cité maudite d'Irem de Lovecraft, celui-ci était mort depuis quatre ans lorsque les premières révélations de Silaki Ali Hassan ont été publiées aux Etats-Unis.

Philby, le père du traître du même nom, prétend être passé dans son voyage à travers le désert du Rub el Khali, à moins de cinq cents kilomètres d'El Yafri, et avoir parlé à des Arabes qui avaient vu la ville. Le survol de la région est interdit, mais peut-être les satellites prendront-ils une photo de la ville perdue. Des gratte-ciels appartenant à une civilisation perdue ont bien été retrouvés dans le désert de Hadhramaut, dont le nom signifie la « mort

verte ».

Plusieurs civilisations disparues ont existé dans cette région du Wadi Hadhramaut. Sur l'une d'elles au moins, celle de l'Arabia Félix, qui s'est développée entre le II^e siècle avant J.-C. et les premiers siècles de l'ère chrétienne, on a, depuis 1969, quelques certitudes. On a retrouvé un temple appelé Mahram Bilqis, assez comparable à Baalbeck, une ville du nom de Timna, et beaucoup d'autres centres. Des sites préhistoriques dont certains ont soixante-quinze mille ans, ont été repérés dans Hadhramaut, et malgré la difficulté des recherches dans un pays en pleine guerre civile, on en a relevé plus de cent. Des civilisations en sont nées, qui ont disparu sans laisser de traces identifiables, tout au moins d'après les renseignements que nous avons aujourd'hui.

Vers 1500 avant J.-C, on voit brusquement apparaître dans la région une civilisation sémite, qui vivait surtout de l'exportation de l'encens dont l'ancien monde faisait une consommation fantastique. Lors des funérailles de Poppée, épouse de Néron, on brûla avec sa dépouille la production d'encens de toute une année de l'Arabie heureuse. La production étant inférieure à la demande, les prix étaient élevés, et le Christ enfant recevait des présents d'encens en même temps que d'or. Les flottes du roi Salomon, partant de Eziongeber avec des équipages phéniciens, transportaient l'encens dans le monde entier.

Vers le premier millénaire avant J.-C. les fouilles le montrent. l'Arabie heureuse comprenait cinq royaumes : Saba, Quataban, Hadhramaut, Ma'in, Hausan. Ces royaumes étaient gouvernés par des prêtres magiciens, les Mukkarib. L'existence de ces royaumes et de leurs maîtres est un fait établi, ce qui est rare dans cette région. Ils avaient une langue écrite avec un alphabet sémite,

connaissaient la céramique et la métallurgie, avaient installé d'énormes canaux et d'importants barrages, notamment celui de Marib. Leurs inscriptions comportent des légendes relatives au Rub el Khali, à ses cités cyclopéennes perdues et à ses civilisations disparues. Mais les habitants de l'Arabia Félix ne semblent pas avoir osé explorer la région. Leur civilisation paraît avoir eu peu de contacts avec le Proche-Orient classique. Il y eut successivement dans cette région un royaume juif, une occupation éthiopienne, puis une occupation perse, et finalement l'écroulement dont on ignore la cause.

Les fouilles continuent et détermineront peut-être les raisons exactes de la disparition de la civilisation de l'Arabia Félix. Certains spécialistes de cette région, comme Gus W. Van Beck, considèrent que cet écroulement est dû à une maladie. D'autres chercheurs reconnaissent leur ignorance.

L'Islam a ensuite submergé cette région, mais n'a pas fait de recherche archéologique. En tout cas, les cinq royaumes de l'Arabia Félix ont vécu en paix entre eux, et leurs cités n'étaient pas fortifiées. La cause de l'effondrement n'est donc pas la guerre.

Plusieurs milliers d'inscriptions ont été retrouvées et sont en cours de traduction. La plupart des temples sont dédiés au soleil ou aux planètes et, détail curieux, les croyants qui venaient au temple devaient, pour y pénétrer, traverser d'abord une piscine pleine d'eau. De manière générale, l'eau n'a pas manqué dans la région jusqu'à la destruction du barrage de Marib, au VI^e siècle de notre ère. C'était déjà la pleine période du déclin, dû évidemment à des causes économiques : le christianisme consommait beaucoup moins d'encens que les anciennes religions. Les historiens marxistes de l'Arabia Félix

insistent évidemment sur cet aspect, qui nous paraît insuffisant à tout expliquer. En tout cas, l'effondrement précéda l'arrivée de l'Islam, au VII^e siècle, et celui-ci ne peut en être rendu responsable.

Les cartes de la région montrent que les cinq royaumes se sont tenus assez près des côtes de la mer Rouge et du golfe d'Aden. Aujourd'hui, seuls quelques nomades pénètrent dans le Rub el Khali, et l'on ne croit guère ce qu'ils racontent. Les diverses guerres civiles de la région en empêche pratiquement le survol. Si, d'après les récits de nomades, on peut penser qu'il y a dans le Rub el Khali de grandes cités cyclopéennes, faites de blocs semblables à ceux de Baalbeck, on n'en a pas encore la preuve. Lorsque les inscriptions retrouvées auront été traduites et publiées, elles nous la fourniront peut-être. Dans l'état actuel des choses, la civilisation de l'Arabia Félix, disparue, est très peu connue et, selon les experts, la moins connue de tout le Proche-Orient.

Les gratte-ciel qui existent encore dans les cités de l'Hadhramaut nous donnent une idée de ce que pouvaient être les villes des cinq royaumes. Ils sont hauts de neuf étages, les trois premiers étant fortifiés et n'ayant pas de fenêtres, mais des meurtrières. C'est dans ces premiers étages qu'étaient entassés les vivres et les armes. Les étages d'habitation commencent au quatrième, et comportent des fenêtres. Les rues sont très étroites. Lorsqu'un des gratte-ciel s'écroule, on le reconstruit identique. Au XX^e siècle, les habitants émigrent beaucoup, en Inde ou à Singapour.

Ces gratte-ciel, disent les textes arabes, sont des imitations modèle réduit de ceux des cités perdues du Rub el Khali. Peut-être. En attendant, séparés de la mer par deux cents kilomètres d'un des plus terribles déserts du

monde, ils montent vers le ciel, semblables à des HLM modernes, roses ou blancs. On a dit d'eux qu'ils sont le plus étonnant mirage du monde : un mirage qui existe. Des caravanes attaquées par des brigands, des révolutionnaires ou des armées gouvernementales y parviennent cependant.

Si on ne croit pas aux cités perdues du Rub el Khali, on peut imaginer que ce sont les gratte-ciel de l'Hadhramaut qui ont donné aux Arabes, toujours enclins aux légendes, l'idée des cités perdues. Mais ces légendes sont trop persistantes pour admettre une telle explication. Tant que, du ciel, on n'aura pas photographié le Rub el Khali, kilomètre carré par kilomètre carré, on ne pourra pas nier à priori l'existence d'un second Baalbeck.

Celui-ci, comme le premier, aurait été construit par le royaume qui a précédé le royaume de Saba, qui possédait des moyens technologiques permettant de manipuler d'énormes pierres, ou qui étaient en rapport avec des êtres possédant ces moyens. Le barrage de Marib serait une survivance de ces techniques.

Le royaume de Saba, même en suivant les chronologies les plus aventureuses, ne remonte pas au-delà de 2000 avant J.-C. L'empire ou l'organisation sociale qui l'a précédé, doit remonter à quelques 5000 ans avant J.-C. Peut-être les cités perdues, maintenant légendaires, étaient-elles le centre de cet empire. Quoi qu'il en soit, on ne trouve qu'à Baalbeck et au barrage de Marib des exemples de manipulations de ces énormes blocs.

Ces techniques sont totalement perdues et aujourd'hui l'Arabie est le pays de la soif. Les historiens islamiques n'ont jamais parlé des énormes barrages et des fantastiques canaux de l'Arabia Félix. Les Romains eux-mêmes paraissent les avoir ignorés. Il s'agit bel et bien

d'une civilisation perdue, d'une civilisation d'avant le chameau, d'avant la culture de la datte et, bien entendu, d'avant l'Islam. Une civilisation qui avait trouvé le moyen d'avoir dans le désert autant d'eau qu'il lui en fallait et usait d'une technologie que les conquérants successifs, éthiopiens, persans, arabes, ne furent jamais capables d'imiter. Ces conquérants se trouvèrent dans la position des Martiens de nombreux romans de science-fiction, héritant un système de canaux qu'ils sont incapables de faire marcher parce que ces canaux furent construits par une puissante civilisation disparue. L'histoire ressemble plus souvent qu'on ne le croit à la science-fiction.

L'isolement de cette civilisation à l'égard des autres civilisations contemporaines n'a rien de surprenant : l'Ethiopie seule était organisée pour entretenir des relations maritimes avec cette région. Aussi son effacement n'a-t-il pas attiré l'attention, et depuis 1961 seulement on peut parler de fouilles systématiques ; il reste beaucoup à faire.

Ne serait-ce que pour déterminer l'endroit précis du contact avec une civilisation et une technologie supérieures. Ce contact peut parfaitement avoir eu lieu à Baalbeck, mais Baalbeck peut aussi n'être qu'un lieu de contact secondaire, dépendant d'un lieu primordial qui se trouverait dans le Rub el Khali. Un certain nombre de textes arabes sont d'accord pour parler, au I^{er} siècle après J.-C, d'un super-gratte-ciel élevé par un roi à Ghumdân, dans le Yémen. Ce gratte-ciel ne semble pas avoir été retrouvé. Tout un peuple, disent les chroniques, poursuivi par les nomades, pouvait s'y réfugier. Cet imposant édifice avait vingt étages et il était construit en granit, porphyre et marbre. En plein désert arabe, au I^{er} siècle de notre ère, une telle architecture surprend, et rappelle singulièrement

la technologie de Baalbeck. Si on retrouve ce gratte-ciel, il sera intéressant de voir s'il y a des inscriptions, d'identifier le granit intervenant dans sa construction pour vérifier s'il provient de la région de Baalbeck ou des carrières d'Assouan ; de savoir s'il y avait un observatoire au sommet du gratte-ciel.

Cela permettrait de dire si ceux qui ont construit cet édifice s'intéressaient aussi au ciel. L'un des intérêts des civilisations de l'Arabia Félix est que, tout en n'encourageant pas les visiteurs étrangers, elles ont envoyé des missions commerciales très loin, peut-être jusqu'en Chine. On importait de la céramique, des objets manufacturés en bronze et des tasses de la Russie du Sud. Il est regrettable qu'elles n'aient pas exporté de documents concernant leur histoire. Peut-être l'ont-elles fait et ces documents ont-ils brûlé avec la bibliothèque d'Alexandrie.

Plusieurs centaines de milliers de livres de cette bibliothèque ont été emmenés par Jules César en 48 avant J.-C. Après quoi, la bibliothèque fut détruite successivement en 272, en 295 et en 391 de notre ère. Il restait encore beaucoup de livres, peut-être un million, sous forme de rouleaux. Les musulmans y mirent le feu en 646. Les chrétiens se vengèrent en brûlant au moins cent mille rouleaux arabes lors de la prise de Tripoli en 1109. Il est tout à fait possible que des rouleaux écrits en alphabet sémite, semblables aux milliers d'inscriptions qui nous restent de l'Arabia Félix, et que nous savons déchiffrer, aient disparu dans les flammes. On appelle ce langage le sémitique sud. Il est écrit en très beaux caractères et toutes les inscriptions ont un aspect artistique.

Peut-être quelques-uns des rouleaux se trouvent-ils encore à Baalbeck, et les retrouvera-t-on un jour, avec le secret du découpage des dalles géantes, le secret du feu

grégeois et bien d'autres.

Les secrets de l'utilisation des ressources locales en eau ont été presque intégralement retrouvés. Il s'agissait de la récupération intégrale des pluies rares, mais torrentielles, de la région. Des canaux, faits en argile cuite pour empêcher la fuite de l'eau dans le sol, distribuaient ces pluies torrentielles dans des dérivations primaires, puis secondaires, puis tertiaires, etc. Les barrages concouraient à cette distribution lorsqu'elle avait lieu, mais ne conservaient pas l'eau. Celui de Marib irriguait environ quatre mille acres. De plus un système de puits, connecté à l'ensemble des canaux, fournissait un supplément d'eau faible, mais non négligeable. Il est très difficile de croire qu'un système aussi complexe ait pu être élaboré sans connaissances mathématiques. Des connaissances de cet ordre étaient également nécessaires pour la navigation.

Et pourtant, aucune trace des mathématiques de l'Arabia Félix ne nous est parvenue, alors que nous connaissons assez bien les mathématiques babyloniennes. Ce qui prouve une fois de plus que tout l'ensemble des sciences et des techniques d'une civilisation peut disparaître. De nos jours encore, le système de l'irrigation de l'Arabia Félix n'a pas été rétabli. Il le sera si l'on installe sur la mer Rouge ou dans le golfe d'Aden une usine produisant de l'eau douce à partir d'eau de mer. Une telle usine pourrait alors distribuer l'eau douce à travers l'ancien royaume de Saba et dans toute la région, qui pourrait redevenir un pays fertile et prospère, à relativement peu de frais.

Un jour viendra où les guerres locales s'arrêteront et où l'exploration méthodique de la région, par satellite, avions et hélicoptères d'abord, puis par véhicules volant

sur coussins d'air, engins parfaits pour le désert, pourra se faire. Ce jour-là, le mystère des dalles géantes de Baalbeck cessera sans doute d'en être un, et la preuve d'une liaison entre Baalbeck et les civilisations de l'Arabia Félix sera un premier pas vers la solution des mystères de cette région.

Un second pas pourrait être fait avec l'exploration du Rub el Khali, où l'on peut espérer trouver une grande ville qui n'ait pas été complètement pillée. Baalbeck l'a été, et Babylone encore plus. Elle l'a été tellement, aussi bien par les habitants pour construire leurs maisons, que par les archéologues enlevant les trésors pour les transporter dans les musées européens et américains, qu'il ne reste pratiquement plus rien. Depuis, les indigènes ont compris la valeur des anciens documents, comme le montre bien l'aventure des manuscrits de la mer Morte. Toute nouvelle source d'objets anciens est immédiatement pillée dès sa découverte.

S'il était possible de trouver une ville inaccessible qui n'ait pas encore été pillée, et dont les fouilles soient confiées à une commission scientifique internationale, on aurait peut-être des surprises auprès desquelles celles des tombes égyptiennes ne seraient que très peu de chose.

On trouverait peut-être des inscriptions comme celle de Behistoun, qui a le bon goût d'être en trois langues, le vieux perse, le babylonien et l'élamite. Ce qui a permis en 1802 de déchiffrer d'abord cette inscription, puis d'autres inscriptions similaires. En 1948, on parvint même à fixer des crochets dans l'inscription et à en prendre non seulement des photos, mais des moulages. Quelques inscriptions de ce genre nous permettraient peut-être de résoudre les multiples secrets de Baalbeck.

Car il ne s'agit pas, c'est ce que j'ai voulu montrer dans ce chapitre, uniquement de Baalbeck. Il s'agit d'un

ensemble de technologies supérieures qui se mêlent, comme il arrive souvent, à un ensemble de légendes. Quand il s'agit de Baalbeck et de l'ensemble hydrologique de l'Arabia Felix, on considère des manipulations de la pierre et de l'argile cuite sur une grande échelle, sans aucun but artistique, mais avec des moyens techniques comparables, et quelquefois supérieurs aux nôtres.

Incidentement, je serais très heureux de voir une photo aérienne du système hydraulique de l'Arabia Felix. Bien sûr, une telle photographie n'existe pas et ne peut exister. Mais j'aurais tout de même bien voulu savoir si, joignant l'utile à l'agréable, ceux qui ont construit ce système des canaux n'ont pas en même temps envoyé vers le ciel un signal analogue à celui de Nasca. Peut-être une carte détaillée de ce système pourra un jour être tracé – pour le moment, elle n'a été faite que pour le système autour du barrage de Marib, par Richard Le Baron Bowen et Frank P Albright, mais il est probable qu'elle sera faite pour l'ensemble. Il y aura alors un vif intérêt à la comparer aux figures de Nasca.

A propos de H. P. Lovecraft

Ce livre est un exposé de faits aussi établis qu'il est possible. Cependant, parmi ses lecteurs se trouveront certainement des passionnés de science-fiction qui voudront savoir quel est le rapport entre les mystères que nous venons d'évoquer et les mythes créés par Lovecraft, liés à la même région.

Lovecraft se réfère plus d'une fois à la cité perdue du Rub el Khali qu'il appelle Irem. Elle est composée, dans sa description, de blocs cyclopéens, et comporte notamment

une arche sur laquelle on a sculpté une main géante. Cette main, selon Lovecraft, cherche à saisir la fameuse clé d'argent qui ouvre la porte des autres univers.

C'est également en Arabie que, selon Lovecraft, vécut l'Arabe dément Abdul al Ahzred, qui aurait fait une encyclopédie de tout ce qui est mauvais, encyclopédie appelée *Necronomicon*.

Tout cela correspond tellement aux mystères que nous venons d'évoquer qu'il se trouve encore aujourd'hui des chercheurs pour demander le *Necronomicon* à la Bibliothèque Nationale ou au British Muséum !

Tentons de séparer le vrai de l'imaginaire. Lovecraft lui-même m'a écrit en 1935, et a confirmé à beaucoup d'autres correspondants, qu'il avait inventé de toutes pièces le *Necronomicon*. En ce qui concerne la cité perdue, les choses sont plus compliquées. Le collaborateur de Lovecraft pour *A travers les portes de la clé d'argent*, E. Hoffmann Price, est un des grands orientalistes, qui connaît mieux que quiconque l'Islam et lit toutes les variantes de l'arabe. Il a certainement fourni à Lovecraft une documentation très solide, de sorte qu'il n'est pas exclu que la cité d'Irem existe et l'arche cyclopéenne et la main géante gravée sur la voûte.

Il n'est donc pas impossible qu'une partie au moins du mythe de Lovecraft soit vérifiée lorsque le Rub el Khali aura été ouvert à l'exploration.

LES VISITEURS DU MOYEN AGE

Le 13 août 1491, Facius Cardan, père du mathématicien Jérôme Cardan, notait cette aventure : « Lorsque j'eus complété les rites habituels, à environ la vingtième heure du jour, sept hommes m'apparurent, portant des vêtements de soie ressemblant à des toges grecques, et des chaussures étincelantes. Ils arboraient également des armures et sous ces armures l'on voyait des sous-vêtements pourpres d'une gloire et d'une beauté extraordinaires. Deux d'entre eux paraissaient être d'un rang plus noble que les autres. Celui qui avait l'air de commander avait un visage de couleur rouge sombre. Ils déclarèrent qu'ils avaient quarante ans, mais aucun d'eux ne paraissait en avoir plus de trente. J'ai demandé qui ils étaient, et ils répondirent qu'ils étaient des hommes en quelque sorte composés d'air, et sujets comme nous à la naissance et à la mort. Leur vie était plus longue que la nôtre et pouvait atteindre jusqu'à trois siècles. Interrogés sur l'immortalité de l'âme, ils répondirent que rien ne survit. Interrogés pour savoir pourquoi ils ne révélaient pas aux hommes les trésors de leur savoir, ils répondirent qu'une loi particulière leur imposait les plus graves pénalités au cas où ils révéleraient leur savoir aux hommes. Ils demeurèrent avec mon père pendant trois heures. Celui qui paraissait être leur chef nia que Dieu ait fait le monde de toute éternité. Au contraire, ajouta-t-il, le monde était créé à chaque instant, de sorte que si Dieu se décourageait, le monde périrait immédiatement. »

Les visiteurs de Facius Cardan semblent avoir été les derniers d'une série qui apparaît pendant tout le Moyen Age. Ils ont ceci de particulier que l'on peut communiquer avec eux, qu'ils ne prétendent d'aucune manière être des anges, qu'ils n'apportent aucune révélation ; au contraire, leur attitude participe plutôt de notre rationalisme moderne. Les visiteurs de Facius Cardan nient même l'existence d'une âme immortelle, et soutiennent une sorte de théorie de la création continue de l'univers.

Les alchimistes et les mystiques du Moyen Age ont bien évidemment cherché à relier ces visiteurs aux divers esprits dont parlent la Bible et la Kabbale, mais il s'agit visiblement d'une élaboration mythologique. En fait, il y eut apparemment des contacts avec des êtres « fabriqués », « faits à partir de l'air », disent les visiteurs de Cardan. Ces visiteurs insistent sur les châtiments qu'ils encouraient s'ils dévoilaient certains secrets.

Toute cette tradition durera jusqu'au XVIII^e siècle, date à laquelle, nous le verrons, certains secrets seront dévoilés.

Dans d'autres régions, ces êtres sont signalés plus tardivement qu'en Europe : à la fin du XVIII^e siècle pour le Japon et les Indiens d'Amérique du Nord. A cette époque, les Indiens de Californie décrivent des êtres humanoïdes, lumineux, qui paralysent les gens à l'aide d'un petit tube. La légende indienne précise que les gens qui ont été paralysés ont eu l'impression d'avoir été bombardés avec des aiguilles de cactus. En Ecosse, en Irlande, de telles apparitions sont mentionnées depuis un temps immémorial, et jusqu'au XIX^e siècle, quelquefois au XX^e. Au XIX^e siècle, on trouve la trace d'un personnage étrange appelé Springheel Jack, lumineux dans la nuit, capable de sauter ou de voler, et qui essaie d'entrer en

communication avec les hommes. La première apparition date de novembre 1837 – celle dont les témoins sont les plus sûrs et les plus précis – et du 20 février 1838, la dernière a lieu en 1877. Cette fois-là, l'étrange visiteur a l'imprudence d'apparaître près du champ de manœuvres d'Aldershot. Deux sentinelles tirent, le visiteur riposte par une projection de flammes bleues qui répandent une odeur d'ozone. Les deux sentinelles s'évanouissent. On ne reverra plus l'apparition.

Il s'agit peut-être de survivances. En effet, la densité du phénomène est très inférieure à celle du Moyen Age où l'on constate pratiquement chaque année des apparitions d'étrangers lumineux. Dans tous les récits, ces étrangers sont inséparables de l'idée de feu : la notion d'énergie n'est pas encore inventée. Cependant, lorsqu'on les interroge, ils répondent invariablement qu'ils ne sont ni des salamandres ni des créatures du feu, mais des humains d'une autre espèce.

Il est assez tentant de leur attribuer l'étrange série d'incendies qui, durant la grande peste de Londres, détruisit soudain toutes les maisons qui avaient été contaminées et ces maisons-là seulement, empêchant ainsi l'épidémie de se propager et de détruire toute la population d'Angleterre. Ce serait un cas intéressant d'intervention bienveillante.

Il est également frappant que ces visiteurs soient associés non seulement avec le feu, mais également avec des pouvoirs plus ou moins liés au feu, en particulier le pouvoir de transmutation des métaux.

Tout le Moyen Age est parcouru de légendes, et même de solides croyances, sur la possibilité de signer des pactes avec ces visiteurs. Malheureusement, il nous est très difficile de comprendre la mentalité médiévale.

L'idée rationaliste, chère à M. Homais, du Moyen Age, période de ténèbres, est une caricature dont il faut se débarrasser. Le Moyen Age fut une période de progrès rapides, plus rapides peut-être que les nôtres, mais qui allaient dans d'autres directions. Nous en avons perdu la notion, mais elle serait nécessaire pour se replacer dans l'esprit d'un homme de l'an 1000 ou de l'an 1200 et comprendre son attitude envers les visiteurs qu'il considérerait comme faisant normalement partie du monde où il vivait. Il faut bien remarquer que ces hommes du Moyen Age, qui croyaient à ces visiteurs, étaient des esprits essentiellement rationalistes, sans liens avec la sorcellerie ou l'Inquisition, qui sont de tous autres phénomènes. Il n'est pas exclu que des contacts aient eu lieu, et de l'information échangée, entre ces visiteurs et des hommes comme Roger Bacon, Jérôme Cardan ou Léonard de Vinci. En tout cas, le Moyen Age admet pratiquement sans discussion qu'il est possible de prendre contact avec des créatures revêtues d'armures lumineuses qu'on appelle démons. Le terme de démon ne comporte pas les connotations péjoratives de mal, de diabolique qu'il a dans notre langage. Il rappelle plutôt le sens des démons de Socrate, qui discutaient avec lui et lui suggéraient des idées.

Jérôme Cardan, qui semble avoir beaucoup réfléchi à l'existence des démons et affirme même en avoir rencontré, écrit à leur sujet : « De même que l'Intelligence d'un homme est supérieure à celle d'un chien, de même celle d'un démon est supérieure à celle d'un homme. » John Dee décrira en détail leur langage et leur alphabet. Pour étudier cet alphabet, il achète, en 1562, un manuscrit du traité de cryptographie de Trithème, qui n'avait pas encore été publié officiellement. Et il met dix jours à

recopier ce manuscrit de sa propre main.

Les démons tels qu'ils sont décrits au Moyen Age ne proposent pas de pactes de puissance et n'ont rien à voir avec Dieu ou avec le diable. Ils paraissent surtout s'intéresser aux progrès que font les hommes en philosophie naturelle, et encouragent l'idée qu'il est possible par l'expérimentation de connaître les secrets de l'univers. Ils ne se manifestent qu'à des hommes extrêmement bien informés et plus ou moins protégés contre les accusations de magie noire. Le phénomène de ces visites paraît donc n'avoir aucun rapport avec la sorcellerie, encore moins avec la magie diabolique.

Le Moyen Age ne se pose guère de questions sur le lieu d'origine de ces démons. Certains les font venir de quelque pays inconnu de la terre. D'autres avancent des idées très voisines de ce que nous appelons maintenant, selon les termes de la science-fiction, des « univers parallèles », c'est-à-dire des univers inconnus qui coexistent avec le nôtre. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, on trouve cette hypothèse dans des textes du Moyen Age, bien avant que les mathématiciens n'aient parlé d'une quatrième dimension. Enfin, à plusieurs reprises, on rencontre l'hypothèse de visiteurs interplanétaires.

C. S. Lewis, dans les notes de sa trilogie, donne diverses références de textes du Moyen Age à propos d'êtres lumineux et de rapports de ces êtres avec les planètes. Un réexamen du Moyen Age sous l'aspect des visites extra-terrestres n'a pas été envisagé jusqu'à maintenant. On trouve cependant, semble-t-il, un assez grand nombre de documents qui peuvent être interprétés dans ce sens, mais ce travail n'a pas encore été fait. Remarquons qu'en pleine Renaissance, Kepler considère comme tout à fait naturel de se faire transporter dans la

lune par un démon bienveillant qui veut l'aider dans ses recherches. C'est le sujet de son roman de science-fiction, *Le Somnium*, qu'il regardait comme son œuvre fondamentale.

Nous avons remarqué l'intérêt que portent ces démons lumineux à la philosophie naturelle et pour l'expérimentation qui est au Moyen Age une notion tout à fait neuve. A propos de cette notion d'expérimentation, citons le portrait que fait Roger Bacon de son maître parisien, Pierre de Mariscourt, qui prétendait avoir rencontré les démons :

« C'est un solitaire qui redoute la foule et les discussions et se dérobe à la gloire ; il a horreur des querelles de mots et a une grande aversion pour la métaphysique ; pendant que l'on discute brillamment sur l'universel, il passe sa vie dans son laboratoire à fondre les métaux, à manipuler les corps, à inventer des instruments utiles à la guerre, l'agriculture, aux métiers artisanaux. Il n'est pourtant pas ignorant, il possède des ouvrages grecs, arabes, hébreux, chaldéens ; il cultive l'alchimie, la médecine : il apprend à se servir de ses mains autant que de son intelligence. »

C'est cette nouvelle mentalité que les « démons » cherchent à étudier. C'est avec des gens de cette sorte, et uniquement avec eux qu'ils cherchent à établir un contact. Il ne s'agit pas de pacte, mais visiblement de mission d'étude. On ne parlera jamais de ces visites dans les procès de sorcellerie.

Depuis quand ces démons poursuivent-ils leur enquête ? Depuis très longtemps, certainement bien avant Jésus-Christ. Chez les gnostiques comme Irénée, comme chez les Kabbalistes, les messagers de Dieu ont trois attributs :

- la double face,
- le vêlement de lumière,
- la couronne du roi de gloire.

Ce dernier attribut est un phénomène lié à ce qu'on appelle dans l'Ancien Testament la Gloire du Seigneur, rayonnement qui nimbait l'arche de l'Alliance et que les non-initiés n'avaient pas le droit de voir. Ce rayonnement, comme l'auréole lumineuse qui entoure le Messager, est lié dans l'esprit des initiés à une source de rayonnement et d'énergie d'origine extra-terrestre, que Claros, au III^e siècle, décrit ainsi : « Il existe, résidant bien au-dessus de l'enveloppe supra céleste, un feu illimité, toujours en mouvement, éternité sans bornes. Les bienheureux ne peuvent le connaître, à moins que Lui, Souverain Père, quand il en aura jugé ainsi dans son Conseil, ne le donne lui-même à voir. »

Il n'est pas interdit d'interpréter ce rayonnement et les vêtements de lumière des démons selon les termes de notre mythologie du XX^e siècle. D'imaginer que la « double face » est un scaphandre spatial, que le « vêlement de lumière » est une barrière de forces produisant une radiation lumineuse par fluorescence ou excitation. Mais il ne faut pas oublier que nous remplaçons ici une mythologie par une autre. Il est peut-être plus prudent de se contenter de dire qu'il s'agit d'un phénomène nouveau.

Après avoir fait des apparitions au début de l'ère chrétienne, les démons lumineux surgissent avec les premières manifestations de la franc-maçonnerie, dès le XIII^e et le XIV^e siècles. C'est à cause d'eux que les francs-maçons se font appeler « Fils de Lumière » et qu'ils

compteront ensuite les années non pas à partir de la naissance du Christ, mais d'une année de lumière que l'on obtient en ajoutant 4000 à l'année chrétienne.

Commencent à s'attacher à eux des aspects plus ou moins interplanétaires. En 1823, le Dr George Oliver, historien de la franc-maçonnerie, écrira : « L'ancienne tradition maçonnique – et j'ai de bonnes raisons pour être de cette opinion – dit que notre science secrète existait avant la création de ce globe terrestre et qu'elle était largement répandue à travers d'autres systèmes solaires. »⁵

C'est donc au Moyen Age qu'auront lieu les apparitions les plus massives des créatures aux vêtements de lumière. Ces messagers vont rencontrer des rabbins, avec qui ils discutent longtemps de la Kabbale, des pouvoirs de Dieu, de la connaissance et de l'exploration du temps, etc. Ils affirment connaître les gardiens du ciel, mais n'en pas faire partie eux-mêmes. On les voit apparaître également auprès des moines et des saints de l'Islam. Ils sont décrits toujours de la même façon, leur attitude intellectuelle est toujours rationaliste, ils parlent de géométrie, et d'une sagesse rationnelle à laquelle Dieu lui-même est soumis.

On en saurait davantage sur eux si les archives des Templiers et des Ismaéliens nous étaient parvenues. Ce qui n'est malheureusement pas le cas. On est néanmoins certain que, comme les Templiers, les Ismaéliens avaient pour mission de garder l'entrée d'une Terre sainte qui

⁵ C'est probablement cette remarque du Dr Oliver qui inspira Léo Taxil qui, à son tour, inspira Lovecraft. À propos de ce rapport Léo Taxil-Lovecraft, voir l'intéressant numéro spécial de la revue *L'Herne* sur Lovecraft.

n'est en aucune façon la Palestine. Une Terre sainte qui n'est pas localisable dans notre temps et dans notre espace, qui relève d'une géographie sacrée différente de la nôtre, qu'ont étudiée notamment deux Français, Guénon et Henri Corbin. Là aussi, on peut tenter de substituer à la mythologie ancienne une mythologie moderne, parler non plus de Terre sainte, mais d'une porte s'ouvrant sur d'autres dimensions que les trois dimensions connues, d'une structure de la Terre plus complexe que la boule ronde que l'on voit à partir d'un satellite et à laquelle notre civilisation croit de manière aussi peu critique que d'autres civilisations croyaient à la Terre plate.

Ce n'est pas défendu, mais c'est encore remplacer une mythologie traditionnelle par une mythologie issue de la science-fiction et des bandes dessinées. Et il n'est pas sûr qu'on ait finalement à y gagner. De manière générale, il faut se méfier du symbolisme.

René Alleau écrit : « On peut rapprocher ce symbole des deux serpents figurés sur le caducée d'Hermès, symboles de la puissance qui détruit et qui édifie, c'est-à-dire du double pouvoir des clés d'un même feu sacré. » C'est bien beau. Mais ne peut-on pas dire aussi, ainsi que je l'ai fait ailleurs, que le caducée d'Hermès symbolise la double hélice de l'ADN. C'est au moins aussi probable. Plutôt que de se contenter de symboles, il vaut mieux, me semble-t-il, admettre qu'il y a dans ce monde des phénomènes qui ne sont pas uniquement dus à l'activité aveugle de la nature ou à l'activité volontaire de l'homme. Puis étudier ces phénomènes, certes, avec une idée préconçue, mais sans prétendre que l'on tient cette idée de la révélation de maîtres inconnus, ou de manuscrits provenant d'un monastère tibétain qui n'existe pas sur les cartes, et de présenter cette idée préconçue comme une

vérité de foi. Je ne prétends pas me prononcer avec une autorité absolue sur l'origine et la constitution de ces démons lumineux. Je dirai simplement que, à mon avis, il s'agit d'enquêteurs envoyés par des êtres capables d'allumer et d'éteindre les étoiles à volonté, et peut-être créés par ces êtres. Je crois que leur origine immédiate peut être sur la Terre elle-même, mais dans une région difficilement localisable sur une mappemonde ou sur une carte.

Toujours est-il qu'après s'être manifestés fréquemment au Moyen Age, ils poursuivent leurs activités pendant la Renaissance. Ils visitent Cardan. Ainsi que son presque contemporain J.B. Porta (1537-1615), qui écrira à lui tout seul une encyclopédie, *Magia naturalis*, dont la première édition date de 1584 où, selon l'auteur lui-même, il cherche à réunir aux recherches expérimentales un savoir reçu d'une source surnaturelle. D'où le titre de « Magie naturelle ». Porta sera le premier à étudier scientifiquement les lentilles, à décrire un télescope, à prédire la photographie. Il a donc sa place à juste titre dans l'histoire des sciences. Mais il a moins été étudié dans le domaine qui nous intéresse.

Le cardinal d'Este, qui se passionnait pour ses travaux, fonde en 1700 une organisation, qui se réunit chez lui, et qui s'appelle très significativement l'Académie des secrets. Beaucoup y voient la première académie des sciences. Pour ma part, j'y verrais plutôt un organisme intermédiaire entre des groupements inconnus du Moyen Age et du début de la Renaissance, et le Collège Invisible dont nous avons beaucoup parlé. Observons en passant que sur les Rose-Croix, dont les écrits mentionnent constamment les démons ainsi que les lampes perpétuelles que les démons leur ont laissées, Fulcanelli écrit, avec

raison selon moi : « Les adeptes porteurs du titre sont seulement *frères par la connaissance* et par le succès de leurs travaux. Aucun serment ne les engage, aucun statut ne les lie entre eux, aucune règle autre que la discipline hermétique librement acceptée, volontairement observée, n'influence leur libre arbitre... Ils furent et sont encore des isolés, travailleurs dispersés dans le monde, chercheurs « cosmopolites » selon la plus étroite acception du terme. Comme les adeptes ne reconnaissent aucun degré hiérarchique, il s'ensuit que la Rose-Croix n'est pas un grade, mais la seule consécration de leurs travaux secrets, celle de l'*expérience*, lumière positive dont une foi vive leur avait révélé l'existence... Il n'y eut jamais entre les possesseurs du titre d'autre lien que celui de la vérité scientifique confirmée par l'acquisition de la pierre. Si les Rose-Croix sont frères par la découverte, le travail et la science, frères par les actes et les œuvres, c'est à la manière du concept philosophique, lequel considère tous les individus comme membres de la même famille humaine. »

C'est dire que je ne crois absolument pas à une organisation structurée des Rose-Croix, avec des loges ou des cellules. Je crois à des rencontres entre des chercheurs libres, certains d'entre eux ayant été visités par les démons. Beaucoup ont par la suite des connaissances étonnantes, et l'on peut se demander d'où Cyrano de Bergerac tenait la description d'une fusée à étages ou d'un poste récepteur de TSF.

Car si les démons ne diffusent pas le savoir, ils le transportent peut-être d'un chercheur à l'autre. Peut-être même maintiennent-ils, hors de la portée de toute Inquisition, un centre du savoir où seraient conservés les manuscrits. On rencontre des conceptions de cet ordre dans l'ésotérisme juif du Moyen Age.

Ces créatures de lumière, très actives de l'an 1000 à l'an 1500, disparaissent totalement au XVII^e siècle, on n'en rencontre guère, pas du tout au XVIII^e. Rien non plus ensuite sinon une curieuse vision de Goethe, vision qui a d'ailleurs eu lieu à une époque où il était fort malade.

Les démons ont laissé derrière eux d'étranges objets. Par exemple cette sphère métallique dont parlent les Templiers dans leurs aveux. Elle aurait non seulement émis de la lumière, mais des radiations jusqu'à maintenant inconnues. A Chypre, elle aurait détruit plusieurs cités et plusieurs châteaux. Lorsqu'on la jeta à la mer, une tempête aussitôt s'éleva, et dans cette région il n'y eut plus de poissons.

Il y a aussi les lampes perpétuelles que l'on trouve aussi bien dans la tradition juive du Moyen Age que dans celle de l'Islam, ou des Rose-Croix : des lampes auraient fonctionné indéfiniment, sans huile, sans produit qui brûle ni se consume. Il était défendu d'y toucher sous peine de provoquer une explosion pouvant détruire une ville entière. Là aussi, on rencontre l'utilisation de forces, d'énergie, qui paraissent physiques, et qui ne correspondent pas du tout aux connaissances de l'époque. Plusieurs textes juifs disent que ces lampes proviennent des veilleurs du ciel.

Malheureusement, aucun des récits qui datent de la Renaissance ou d'après et qui font allusion à des lampes de ce genre trouvées dans des tombes en Allemagne ou en Angleterre, ne peut être confirmé. Des lampes très étranges et très belles ont été trouvées à Lascaux, mais on ignore comment elles fonctionnaient.

Une tradition persistante affirme que la découverte d'une tombe secrète contenant une lampe perpétuelle aurait été à l'origine de la création de la maçonnerie

anglaise. Cette découverte serait de peu d'années antérieure à l'initiation d'Elias Ashmole à Warrington, en 1646. Rien ne le confirme. De manière générale, toutes les tentatives pour relier la franc-maçonnerie à des traditions antérieures à 1600 ont jusqu'à présent échoué.

On a prétendu en particulier que l'ordre du Temple n'aurait pas été persécuté en Angleterre aussi systématiquement que dans le reste de l'Europe, et que des survivants de l'Ordre auraient fondé la maçonnerie anglaise, transportant directement des traditions de l'Ordre dans cette fondation vers 1600. Beaucoup de maçons sincères croient à cette tradition, mais je n'ai jamais rien trouvé qui la confirme vraiment. Nous avons des documents certains qui prouvent que des loges maçonniques fonctionnaient en Ecosse en 1599. Rien avant cela. Qu'il y ait des rapports entre la maçonnerie et des « créatures de lumière » venues pour enseigner, cela paraît certain. Mais il n'est pas soutenable qu'on puisse en déduire que la maçonnerie prolonge la tradition des « gardiens du ciel ».

Cette tradition correspond à des apparitions précises, incontrôlables humainement, et qui déterminent une phase précise de la série d'interventions hypothétiques étudiées dans ce livre. Pour un homme du Moyen Age, qu'il ait été chrétien, musulman ou juif, il était aussi naturel de discuter avec une créature de lumière que de recevoir la visite d'un voyageur venu d'un pays lointain. Si ces créatures inspirent de la curiosité et parfois la convoitise des connaissances qu'elles détiennent, elles n'inspirent jamais la peur ou l'horreur. A partir d'un certain niveau de culture, il semble qu'un chrétien, un musulman ou un juif, ait tout naturellement cru à l'existence d'un Centre où le haut savoir était conservé et

d'où des visiteurs parvenaient jusqu'à eux. C'est pourquoi par exemple la visite d'ambassadeurs venant du royaume du Prêtre Jean a provoqué de la curiosité, mais pas de surprise.

De nos jours, certains érudits de l'Islam croient encore à l'existence de ces Centres, mais à peu près plus personne en Europe, ou en Amérique. En revanche, au Moyen Age, l'existence de ce Centre et d'un Roi du monde gouvernant à partir du Centre était généralement admise, et il était tout naturel que ce roi envoyât des messagers⁶. Tout comme il est naturel pour des primitifs, aujourd'hui, de voir se poser, en provenance des Etats-Unis ou du Japon, des avions, dans des régions de Nouvelle-Guinée ou d'Amérique du Sud, où n'existe pas de contact avec la civilisation avancée. Les habitants de ces régions savent qu'un ou plusieurs centres de civilisation plus évoluée que la leur existent. Mais ils s'en font des idées extrêmement vagues, bien qu'ils fondent sur ces visites des religions que l'on appelle « les cultes du cargo ».

Du temps des démons lumineux nous reste un manuscrit qui pourrait peut-être nous en révéler les secrets si l'on savait le déchiffrer. C'est le fameux manuscrit Voynich.

Quelques mots avant d'entrer dans le mystère de ce manuscrit. La cryptographie, art de fabriquer des messages secrets, se développa parallèlement à l'alchimie et à l'ésotérisme. Pour ne prendre que deux exemples, Trithème et Blaise de Vigenère sont à la fois deux grands alchimistes, deux grands magiciens et des pionniers de la cryptographie. Si, grâce à eux, la cryptographie a progressé

⁶ Voir : *Bêtes, hommes et dieux*, de F. Ossendowski, même collection, A 202.

jusqu'à devenir une science exacte, l'art du décryptage, c'est-à-dire l'art de trouver le sens d'un message sans connaître le code ou les chiffres, est beaucoup moins avancé. Les grands ordinateurs, certes, facilitent le travail, mais ne le font pas eux-mêmes. Un grand décrypteur fonctionne grâce à une sorte de perception extrasensorielle, qui lui fait apparaître l'information à travers un chaos de lettres et de chiffres.

Comme en témoigne cette anecdote que j'ai vécue. Un des grands décrypteurs français dont il ne m'est pas possible de citer le nom, était poursuivi par un curé qui prétendait avoir découvert une méthode de chiffrage résistant à toute tentative de décryptage. Finalement, le décrypteur consent à le recevoir. J'assistais à l'entrevue. Le curé s'assied et tend à mon ami une feuille de papier recouverte de groupes de cinq lettres. Le décrypteur y jette un simple coup d'œil, cinq secondes au plus et dit :

— Monsieur l'Abbé, le texte en clair de votre message est : *Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre*, de La Fontaine.

Le curé se signe et part terrorisé. Je demande au décrypteur :

— Comment avez-vous pu ? Et il me répondit :

— Je ne sais pas moi-même. Quelque chose dans la structure de ce message m'a rappelé : *Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre*.

Si cette étincelle de génie ne jaillit pas, le décryptage n'est pas possible. Une idée très simple peut le bloquer totalement, parce que le décrypteur n'y pense pas. C'est ainsi que la Gestapo n'a jamais pu déchiffrer, en y travaillant pourtant deux ans avec les meilleurs spécialistes, un ensemble de mes messages où j'avais employé tout simplement une phrase clé en deux langues :

And if we can fix old Hitler's graft, das wird ja wirklich fabelhaft ». Ce qui veut dire en français, pour la phrase anglaise : *Et si on peut avoir la peau du vieil Hitler*, et pour la phrase allemande : *Ce serait réellement merveilleux*.

Nous sommes maintenant prêts à affronter les mystères du manuscrit Voynich. Ce manuscrit peut être à vous si vous voulez y consacrer un million cent mille francs lourds. Il comporte deux cent quatre pages, vingt-huit autres ont été perdues. On ne peut pas en déchiffrer un seul mot. Alors pourquoi son prix astronomique, pourquoi y attache-t-on tant d'intérêt ?

C'est que, lorsque ce manuscrit fut découvert en 1912 par le spécialiste des livres rares Wilfrid Voynich, il avait acheté à l'école de jésuites de Mondragone à Frascati, en Italie, des documents authentiques de la Compagnie. Des documents sensationnels. Une lettre du 19 août 1666, signée de Johannes Mardis Marci, le recteur de l'Université de Prague, recommandait le manuscrit à l'attention du Père Athanase Kircher, le plus célèbre cryptographe de son temps. Le recteur Marci affirmait que le manuscrit était de Roger Bacon. Le manuscrit avait été offert vers 1585 à l'empereur Rodolphe II par l'alchimiste et magicien John Dee, qui n'avait pas réussi à le déchiffrer, mais qui était persuadé qu'il recelait les plus formidables secrets. Voynich ramena le manuscrit aux Etats-Unis, où les plus grands décrypteurs, y compris ceux de l'armée américaine, s'attaquèrent à lui, sans succès aucun.

En 1919, Voynich soumet des photocopies du manuscrit au professeur William Romaine Newbold, qui était un grand décrypteur et avait rendu de considérables services au gouvernement américain. Le professeur de philosophie Newbold, âgé alors de cinquante-quatre ans,

était un homme d'une prodigieuse culture. On prétendait à l'époque qu'il était le seul au monde à savoir où se trouvait exactement le Graal.

En avril 1921, Newbold annonce ses premiers résultats. Fantastiques. D'après les textes, Roger Bacon avait identifié la grande nébuleuse d'Andromède comme étant une galaxie, connaissait les chromosomes et leur rôle, avait construit un microscope, un télescope et d'autres instruments. Cela fit sensation dans le monde entier, mais beaucoup d'autres décrypteurs n'étaient pas d'accord avec la solution de Newbold. Celle-ci, de toute manière, n'était que partielle et couvrait au plus le quart du manuscrit. Il semble bien qu'à un moment donné la méthode même de chiffrement du manuscrit change, comme cela se produit dans l'exemple que j'ai donné quand on passe de la partie anglaise à la partie allemande de la phrase.

Il fallait trouver l'ensemble de la solution. Newbold n'eut pas le temps de le faire avant sa mort en 1926. Son travail fut poursuivi par l'un de ses collègues, Rolland Grubb Kent, qui publia en 1928 des résultats bien reçus par certains historiens, moins bien par d'autres. La grande objection faite au déchiffrement de Newbold est que Roger Bacon ne pouvait à son époque connaître ni les nébuleuses spirales, ni la constitution du noyau cellulaire. Je ne suis pas du tout d'accord avec cette objection : si Bacon avait des contacts avec le dehors, il a très bien pu avoir des informations qui paraissent provenir de son futur et même de notre futur.

En 1944, le colonel William F. Friedman, qui, pendant la Seconde Guerre mondiale avait déchiffré le code japonais, organisa un groupe multidisciplinaire comprenant des mathématiciens, des historiens, des

astronomes et des spécialistes de la cryptographie. Ce groupe utilisa des machines très perfectionnées mais n'arriva pas à déchiffrer le manuscrit. Cependant, il trouva la raison de cet échec : le manuscrit n'est pas écrit en anglais ou en latin, mais dans une langue artificielle, inventée on ne sait trop par qui (les premières langues artificielles datent du XVII^e siècle et sont donc très postérieures à Bacon) et ne correspondent à aucune langue humaine connue. Dans ces conditions, comment Newbold a-t-il pu déchiffrer au moins une partie du manuscrit ? Par une intuition géniale, qui l'a conduit au sens à travers le langage artificiel, mais qui ne s'applique qu'à cette partie du manuscrit. Les recherches continuent. Tout le monde s'accorde sur le fait que ce manuscrit a un sens et qu'il n'est ni une plaisanterie ni une mystification.

Voynich mourut en 1930, sa femme en 1960, et ses héritiers ont vendu le manuscrit à un libraire de New York, Hans P. Kraus, qui en demande actuellement un million cent mille francs. Et Kraus déclarait récemment que ce n'était pas assez et que, déchiffré, ce manuscrit vaudrait des millions de dollars.

On a bien entendu proposé des méthodes de décryptage fondées sur le « langage des démons lumineux », que John Dee décrit avec une certaine précision. Ces tentatives ont échoué. Un des buts de l'INFO (International fortéenne) qui poursuit l'œuvre de Charles Fort, est de déchiffrer ce manuscrit Voynich. Jusqu'à présent, il n'y est pas parvenu. Le secret des démons et peut-être d'autres plus extraordinaires encore se trouvent dans ces pages recouvertes d'une écriture médiévale.

Terminons par cette note pour les amateurs de fantastique : l'écrivain anglais Colin Wilson, que l'on a

appelé « le Camus anglais » s'intéresse beaucoup aux questions qui font l'objet de ce livre et à propos desquelles il a écrit des essais comme *La force de rêver*, et des romans comme *La pierre philosophale* et *La cage de verre*. Colin Wilson vient d'écrire une nouvelle, *Le retour des Lloigor*, où il propose un décryptement imaginaire du manuscrit Voynich. Le titre du manuscrit ainsi déchiffré est : *Necronomicon*.

MASQUE DE SIR HENRY CAVENDISH

S'il y a parmi nous des étrangers, des êtres non humains qui essaient tant bien que mal de se faire prendre pour des humains, ils doivent certainement se comporter comme l'homme qui se faisait appeler sir Henry Cavendish. Il se prétendait descendant d'une grande famille anglo-normande, et était né dans des circonstances bizarres à Nice, le 10 octobre 1731. On ne sait pour quelle raison on chercha à étouffer cette naissance à Nice. On a parlé de substitution d'enfant, de choses plus étranges encore. Les grands contemporains de Cavendish, par exemple Cuvier, ont pensé qu'on voulait étouffer le fait qu'un aussi grand savant anglais ait pu naître hors du territoire national. Explication étonnante, pour ne pas dire totalement invraisemblable.

Né donc à Nice en 1731, il meurt à Clapham le 24 février 1810. Alors qu'il eut une jeunesse pauvre, il laisse, après une vie remplie d'actes généreux, un milliard et demi de nos francs lourds. Personne ne connaît l'origine de cette fortune : il y eut des on-dit contradictoires, puis démentis, sur des héritages qu'il aurait faits. Ce qui est certain en revanche – nous possédons des documents écrits à ce sujet – c'est que ce n'est pas grâce à sa banque que cette fortune a fructifié. Cette banque avait en effet écrit à Cavendish en lui conseillant de placer les sommes énormes dont il disposait. On n'aime pas, quand on est banquier, l'argent qui dort. Cavendish répondit – nous possédons cette réponse – en priant le banquier de se

mêler de ce qui le regardait et de ne plus jamais le déranger. Il ajoutait que si cela gênait la banque de détenir tant d'argent, il était prêt à le retirer et il termine : « Dernier avertissement : si vous me dérangez encore une fois, je retire tout mon argent ».

Il trouvait d'ailleurs d'excellentes façons de le dépenser, sinon de le faire fructifier : chaque fois qu'on lui apportait une liste de souscriptions charitables, il établissait un chèque d'un montant équivalent à celui de la somme la plus élevée qui y figurait. Un étudiant, qu'il avait employé pour ranger sa bibliothèque, avait des problèmes financiers : il lui envoie aussitôt un chèque de dix mille livres sterling, soit environ deux cent mille nouveaux francs. Il continua ainsi toute sa vie et laissa pourtant à sa mort un milliard et demi, un canal qu'il avait acheté, des bâtiments, etc. C'est réellement la bourse sans fond des contes de fées. Qu'il ait été alchimiste n'est évidemment qu'une simple coïncidence.

Venu en Angleterre peu après sa naissance, il poursuivit ses études à Cambridge jusqu'au 23 février 1753. Détail étonnant pour celui qui fut l'un des plus grands savants de tous les temps, il n'obtint aucun diplôme. Sans qu'on en sache la raison. On a pensé que c'était parce que, à cette époque, pour obtenir un diplôme à Cambridge, le candidat devait proclamer qu'il était croyant, chrétien et membre pratiquant de l'Eglise d'Angleterre. Or, Cavendish a plus tard déclaré à plusieurs reprises qu'il n'était jamais arrivé à comprendre en quoi consistait la religion. Cette explication, comme toutes celles qui le concernent, est bien faible.

Il y a beaucoup plus étonnant : cet homme sans diplômes, et qui à l'époque n'avait publié aucun travail scientifique, est admis à l'Académie Royale des sciences

dès 1760 ! C'est parfaitement incroyable, mais irréfutablement établi. A ma connaissance, il n'y a dans l'histoire des sciences aucun autre fait semblable dans aucun pays.

Quelle raison en donner : la réputation qu'il s'était faite à Cambridge de posséder un savoir prodigieux ? C'est possible, mais quand on connaît, comme moi, le grenouillage effarant des académies scientifiques, l'élection d'un personnage sans diplômes, qui n'a rien publié, simplement parce qu'il est prodigieusement intelligent, tient du miracle hautement improbable.

L'histoire ne fait que commencer. Vers 1773, vingt ans après son départ de Cambridge, Cavendish est prodigieusement riche. De source inconnue, il achète plusieurs maisons, et s'installe finalement dans les faubourgs de Clapham Common où la rue qu'il habitait porte aujourd'hui son nom. Alors cet homme de quarante-deux ans commence à manifester à l'égard de l'espèce humaine une indifférence pour le moins surprenante. Il déteste qu'on lui adresse la parole. Si jamais quelqu'un qu'il ne connaît pas, le plus souvent un étranger, ose le faire, il s'incline sans répondre, tourne les talons, commande sa voiture et rentre chez lui. Manifestement, il est incapable de soutenir la conversation la plus normale.

Il considère les femmes comme une autre espèce, une espèce qu'il ne tient pas à voir. Il faut construire derrière sa maison un escalier, et c'est par cet escalier seul que doit passer le personnel féminin. S'il rencontre une domestique, elle est immédiatement renvoyée. Entre mille anecdotes, on raconte celle-ci sur lui : « Lors de l'un des dîners du Royal Society Club, un soir, nous remarquâmes une fort jolie fille qui, d'une fenêtre située à l'étage supérieur de la maison d'en face, contemplait les

philosophes en train, de dîner. Ce manège attira notre attention et l'un après l'autre nous nous levâmes et nous rassemblâmes auprès de la fenêtre pour observer cette belle enfant. Cavendish, croyant que nous regardions la lune, se leva à son tour pour se joindre à nous et lorsqu'il aperçut l'objet de notre étude, il tourna les talons avec indignation et s'écarta en poussant une exclamation d'intense dégoût. »

Il arrivait cependant à Cavendish de surmonter sa terreur des femmes lorsqu'il s'agissait d'en protéger une. Un jour, à Clapham, il voit une malheureuse pourchassée dans un pré par un taureau furieux. Il s'interpose entre la femme et le taureau qu'il regarde et à qui il fait prendre la fuite. Après quoi, il tourne le dos à la femme et rentre chez lui.

Il ne sait pas combien de pieds a un mouton. Il adresse à sa gouvernante, avec qui il ne communique que par lettres, le billet suivant : « Je désire qu'on serve à chacun des gentlemen que j'invite un pied de mouton. Je ne sais pas exactement combien un mouton a de pieds, débrouillez-vous. »

Il n'est guère possible de lui parler, il tourne le dos. Il a quelques amis dont on ne connaît rien, alors qu'il serait intéressant de savoir s'ils lui ressemblaient. Il les reçoit dans un pub, *Le chat et la cornemuse*, actuellement détruit, sur lequel on n'a aucune information. Pendant trente ans, il poursuit une vie secrète dont on ignore tout. Il porte un vêtement violet complètement déteint et une perruque à marteau comme au XVII^e siècle. Il essaie autant que possible de cacher son visage, fait des courses mystérieuses à la campagne, dans une voiture équipée d'un compteur de son invention, qui fait penser au taximètre moderne.

Un soir, il agite une sonnette et un serviteur se présente. « Ecoutez bien ce que j'ai à vous dire, lui dit Cavendish. Je vais mourir. Quand je serai mort, mais pas avant, allez prévenir lord George Cavendish. » Une demi-heure plus tard, il sonne de nouveau le serviteur pour lui dire : « Je ne suis pas sûr que vous ayez bien compris. Répétez ce que je vous ai dit, il y a une demi-heure. » Le serviteur répète et marmonne quelque chose au sujet des sacrements de la religion. « Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répond Cavendish. Apportez-moi de l'eau de lavande et revenez quand je serai mort. » Ce que fit le serviteur.

Ses héritiers, qui ne l'avaient pas vu depuis longtemps, font examiner ses papiers et découvrent alors qu'il avait été le principal actionnaire de la Banque d'Angleterre. Pour quelqu'un qui ne gagnait pas un sou et distribuait généreusement l'argent autour de lui, ce n'est pas mal. On trouve aussi un testament laissant sa fortune à sa famille. Le testament exige qu'on mure immédiatement le caveau où il sera enterré et qu'aucune inscription ne vienne signaler sa tombe. C'est ce qui est fait le 12 mars 1810 dans la cathédrale de Derby.

Jamais ni examen du cadavre ni autopsie ne seront faits. On n'a pas un seul portrait de lui. On ne sait pas exactement à quels travaux il se livrait dans ses divers laboratoires. L'essentiel de ses publications ne sera imprimé qu'en 1921, plus de cent ans après sa mort. En 1970, il reste encore plusieurs malles pleines de papiers de sa main et d'instruments dont on n'imagine pas l'utilisation.

Ce qu'on sait avec certitude est déjà extraordinaire. Celui qui se faisait appeler Henry Cavendish employait constamment les symboles de l'alchimie pour désigner les

métaux aussi bien que les planètes, mais il a accompli des travaux de plusieurs siècles en avance sur son temps. C'est ainsi que deux siècles avant Einstein il calcule la déviation des rayons lumineux par la masse du soleil et trouve un résultat numériquement très voisin de celui d'Einstein. Il détermine avec précision la masse de la Terre. Il isole les gaz rares de l'air.

Il ne se préoccupe guère de publier ni d'avoir une quelconque priorité. Il fait des expériences d'une originalité étonnante pour l'époque. Ainsi, le 27 mai 1775, ce reclus invite sept savants illustres à assister à une expérience : il a reproduit artificiellement un poisson-torpille et donne à ses visiteurs des chocs électriques tout à fait semblables à ceux que donne normalement le poisson. Il dit à ses visiteurs, avant Galvani, avant Volta, que cette nouvelle force changera le monde. Comment peut-il le savoir ? Il trouve à la même époque un moyen de mesurer le voltage électrique par l'intensité du choc qu'il ressent en touchant un circuit. Ce qui dénote une constitution physiologique assez surprenante. Il considère l'électricité comme un fluide unique à une époque où on ignore l'électron. Il chiffre la densité moyenne de la terre à 5,48, alors que le chiffre moderne est de 5,52. Pour quelqu'un qui ne dispose que d'un laboratoire qui nous paraît très rudimentaire, le résultat est plutôt étonnant. Il s'intéresse aux anciennes sciences hindoues, et notamment au calendrier hindou. Il s'en procure un certain nombre qu'il étudie numériquement, et fait des rapprochements avec la science chinoise. C'est singulièrement moderne.

Tout cela me paraît n'être que la surface de recherches extrêmement profondes qu'il ne révèle pas. Il est établi qu'il connaissait la conservation de l'énergie et qu'il en énonce le principe pour la première fois, bien avant tout le

monde. Il est même possible qu'il soit allé jusqu'à l'équivalence matière-énergie que devait bien plus tard énoncer Einstein.

Et cela dans le langage des alchimistes, et souvent en utilisant leurs symboles. Il y a chez Cavendish une rencontre fort étrange du passé et du futur. Cependant, le présent et les affaires des hommes le laissent aussi indifférent que la mode vestimentaire. Pendant quarante ans, son tailleur lui refera le même complet. Il ne semble pas qu'il ait jamais manifesté le moindre intérêt pour la Révolution française et pour Napoléon. Il s'occupe de ses recherches scientifiques, et de choses qui nous sont tout à fait inconnues.

En ce qui concerne la précision étonnante de ses recherches, citons ce passage du travail original de Lord Rayleigh et de William Ramsey sur la découverte de l'argon (31 janvier 1895), où l'on rend ainsi hommage à Cavendish : « L'identification de « l'air contenant du flogistique » avec le constituant de l'acide nitrique est dû à Cavendish, dont la méthode consistait à faire jaillir une étincelle électrique sur une mince colonne de gaz confiné avec de la potasse sur du mercure, à l'extrémité supérieure d'un tube en U renversé.

« Les tentatives pour répéter cette expérience à la manière de Cavendish n'ont fait qu'augmenter l'admiration que nous portons à cette recherche merveilleuse. Travaillant sur des quantités de matière presque microscopiques, et par des opérations qui s'étendaient sur des jours et des semaines, il a établi ainsi un des faits les plus importants de la chimie. Et, ce qui se rapporte encore plus au sujet, il a soulevé avec la même clarté que nous les questions essentielles que pose cette expérience. »

Ainsi, de l'avis des plus grands savants, Cavendish se révèle un expérimentateur extraordinaire. Il est en même temps un anticipateur étonnant et ses recherches plongent dans les racines de l'alchimie.

Si on ajoute à cela son extraordinaire indifférence à l'égard de la nature humaine, son immense fortune dont l'origine reste inexpliquée, son attitude générale, on se trouve devant un personnage que la seule excentricité ne suffit pas à expliquer. Il semble d'ailleurs excessif de taxer de misanthropie un homme dont la charité n'est jamais en défaut et de misogynie un homme prêt à risquer sa vie pour une femme.

Les choses ne sont pas simples. On est tenté de citer Lovecraft : « Ou bien il était né dans une ombre étrange, ou bien il avait trouvé le moyen de passer la porte interdite. » Ou encore : « Ce visage est un masque. Et ce qu'il recouvre n'est pas humain. »

Il serait facile de faire de Cavendish un cas unique, s'il avait été le seul au XVIII^e siècle à bénéficier sans explication d'une aide matérielle considérable et de connaissances secrètes. Mais nous connaissons d'autres exemples du même phénomène. Ainsi, le jésuite Roger Boscovitch qui, dès 1756, publie un traité où se trouvent indiqués non seulement un aperçu de la relativité et de la théorie des quantas, mais encore des sciences que nous ne connaissons pas aujourd'hui, comme le voyage dans le temps, l'antigravitation, la bilocation.

Saint-Germain, l'immortel⁷, en est un autre exemple. Certains n'ont pas la même qualité. On serait ainsi tenté

⁷ Voir *Saint-Germain, le Rose-Croix immortel*, de Moura et Louvet, même collection, A 204.

d'écrire l'histoire du XVIII^e siècle ainsi :

1 – Première introduction, au milieu du XVIII^e siècle, d'une source X d'informations. L'événement a lieu vers 1730. *Quelqu'un* (un ou plusieurs) ne se borne plus à se renseigner et à enquêter, mais apporte des informations importantes, notamment en ce qui concerne la physique et la chimie, en Europe.

2 – Première diffusion de ces informations. Elle est faite soit par des messagers – et il est tentant de penser que Cavendish est un de ces messagers – soit par des hommes de la plus haute valeur morale, qui ne cherchent à tirer aucun profit matériel du savoir qu'ils diffusent. Parmi eux Boscovitch, Saint-Germain, Benjamin Franklin, Priestley, le comte de Rumford.

3 – Diffusion d'informations par des hommes de moindre valeur, parasitant les détenteurs de cette information : l'exemple le plus significatif est Messmer.

4 – Dernière phase : apparition de charlatans complets, exploitant uniquement à leur profit des fragments incohérents de savoir, sans doute volés. Cagliostro est le type même des protagonistes de cette dernière phase, qui durera jusqu'au début du XIX^e siècle.

En 1810, il semble que tous les détenteurs authentiques du savoir sont morts ou ont disparu. De même qu'une telle apparition soudaine d'informations importantes ne se rencontre pas en Europe avant le XVIII^e siècle, de même elle ne se rencontre plus jamais après.

Dans le cas de Cagliostro, il est très nettement visible

que des indiscretions puisant à des sources d'informations secrètes ont été cyniquement exploitées par un charlatan. Il répète comme un perroquet, et sans les comprendre, certains secrets inconnus de la matière. Il exhibe des manuscrits contenant la doctrine secrète, mais on a établi que ces manuscrits, c'est lui-même qui les a achetés chez des libraires d'occasion à Londres ! Il imite l'hypnotisme de Messmer et fait des démonstrations à l'aide de machines électrostatiques imitées de celles de Cavendish.

Arrêté à Rome par l'Inquisition et menacé de la torture, il fait les aveux les plus complets. Il meurt on ne sait quand, peut-être en 1795. Quand les Français, en 1797, prennent la forteresse de San Léo, où il était emprisonné, et le recherchent, on ne le trouve plus.

Il suffit de le comparer avec Cavendish qui obtient de l'argent en quantités illimitées, sans jamais en demander à personne, et qui tâche de paraître aussi obscur qu'il se peut, pour voir quelle différence il y a entre la réalité et l'imitation, entre l'initié et son singe. Le grand historien anglais Carlyle fait très justement remarquer que « le monde est plein de demi-Cagliostro aussi nombreux que les grains de sable de la mer. Ce sont des hybrides imparfaits, des imposteurs ratés dont Cagliostro est l'idéal inaccessible et l'exemple type ».

Ainsi Cagliostro représente la dernière phase. Après lui, l'information qui provient de cette source X se disperse à tel point qu'elle devient totalement inutilisable. Mais à l'origine, chez le seul Cavendish, elle expose la relativité, l'électricité dynamique et l'énergie atomique ; chez Boscovitch la relativité, les quantas, l'ubiquité ou bilocation, le voyage dans le temps, les univers parallèles ; chez le comte de Saint-Germain l'aluminium, pour lequel il dépose un brevet, et un projecteur d'ultra-sons

paralysant que l'immortel Rose-Croix appelle « le pistolet philosophique ». Cette connaissance apparaît au même moment. Elle est confirmée deux siècles après par notre science la plus évoluée et nos techniques les plus avancées.

Cette connaissance se rattache à l'alchimie, mais la dépasse, et pour la désigner je proposerai volontiers, par analogie, le terme d'alphysique. Les premiers porteurs de cette connaissance vivent à l'écart du commun des mortels, peut-être pour cacher certaines différences physiologiques. La seconde série de ces diffuseurs de l'information : Franklin, Lavoisier, est composée de gens plus près de nous, plus humains. Ainsi, Franklin est l'un des écrivains les plus féconds d'ouvrages pornographiques de son temps. Ce qui nous change de la pureté et de la chasteté des trois premiers.

Pourtant, il possède le savoir secret. En 1780, il écrit à Joseph Priestley : « Il est impossible d'imaginer la hauteur où seront portés, d'ici mille ans, les pouvoirs de l'homme sur la matière. Nous apprendrons à priver de leur gravitation de grandes masses de matière, et à leur donner une absolue légèreté pour qu'elle soit plus facile à transporter. L'agriculture diminuera son labeur, et doublera sa production. Toutes les maladies, y compris la vieillesse, seront évitées ou guéries. Nos vies seront prolongées à volonté, au-delà même du temps qu'elles duraient avant le déluge. Et j'espère que la science morale se perfectionnera aussi, que l'homme cessera d'être un loup pour l'homme et que les êtres humains apprendront enfin à pratiquer ce qu'ils appellent maintenant à tort l'humanité. »

Ceci est écrit en 1780. Mais écrit par un homme qui a connu Cavendish, qui a correspondu avec Boscovitch. A travers lui, c'est un savoir plus qu'humain qui parle, une

prédiction évidemment fondée sur des connaissances que nous n'avons pas encore, mais que nous posséderons un jour.

Un savoir qui vient d'où ? Plus ou moins directement de ces Intelligences qui peuvent allumer et éteindre les étoiles à volonté. Un savoir essentiellement rationnel, offert sans contrepartie et qui n'exige l'adhésion à aucune religion. Un savoir qui a dû filtrer jusqu'à Swift pour lui faire prédire les lunes de Mars, et jusqu'à Voltaire qui décrit dans *Micromégas* l'infrarouge et l'ultraviolet, et qui écrit à La Condamine : « La matière a peut-être mille autres propriétés que nous ne connaissons pas. »

Il est impossible pour le moment d'établir la liste complète des gens sérieux qui ont bénéficié d'informations en provenance de la source X : ils sont trop nombreux. Des études sur ce sujet sont en cours, notamment celle de l'écrivain américain Murray Leinster, qui collectionne toutes les inventions qui apparaissent prématurément entre 1750 et 1800. J'ai moi-même établi une liste qui ne coïncide pas tout à fait avec la sienne.

On peut dès maintenant citer quelques cas étonnants. Ainsi, il est parfaitement établi que le mathématicien anglais Cayley invente dès 1800 l'avion. On a retrouvé ses diverses publications, en particulier ses communications à la Société Royale des Sciences, dont le résumé a été fait par Gibbs Smith dans son histoire de l'aviation. Cayley était certain, nous aimerions bien savoir pourquoi et comment, qu'un moteur suffisamment puissant pour propulser un appareil plus lourd que l'air, serait inventé un jour. Partant de ce principe, il a fait des études mathématiques et dès 1800, il décrivait l'avion moderne. Gibbs Smith peut écrire : « Si l'avion de Cayley avait été construit en 1850, où en serions-nous maintenant ? »

Il serait intéressant de savoir où Cayley avait acquis sa certitude. Comme Cavendish, et peut-être par Cavendish, il était en rapport avec James Watt, l'inventeur du condensateur pour machines à vapeur. Mais Watt n'a jamais prétendu qu'une machine à vapeur assez légère pour actionner un appareil volant pouvait être construite. Cayley est-il simplement parti d'une affirmation de Cavendish ? C'est possible, mais nous ne savons pas grand-chose. Son œuvre, trop en avance sur son temps, avait été oubliée ; cependant nous possédons toutes ses publications. Était-il au courant des travaux effectués de son temps en Europe sur le moteur à air chaud, qui auraient pu, s'ils avaient été suffisamment poussés, amener à la construction d'une machine volante ? Personne aujourd'hui ne peut le dire.

Le Bon, inventeur du gaz d'éclairage, était probablement un de ses disciples. Son travail est directement issu de la synthèse de l'eau réalisée par Cavendish, ainsi que de son idée qu'il était possible de produire de la chaleur et de la lumière à partir des gaz inflammables.

Cayley connaissait-il les travaux effectués au siècle précédent par Huygens et Denis Papin sur un moteur à piston utilisant la poudre à canon ? Ces travaux, accomplis à Marbourg, en Allemagne, avaient été assez largement diffusés. Cavendish, qui avait tout lu et qui possédait dans sa bibliothèque, qu'il classait constamment, toutes les publications possibles et imaginables, les connaissait certainement. S'il savait, à partir des informations de la source X, qu'il était possible de construire un moteur léger pour machine volante, et d'éclairer les villes par le gaz, il aurait pu encourager Cayley aussi bien que Le Bon.

Pour élever un peu le débat, demandons-nous

pourquoi, au lieu de garder par-devers soi des secrets qui se sont révélés plus tard extrêmement dangereux, la source X et ses disciples ont-ils cherché à les divulguer ? On peut fournir de nombreuses réponses à cette question. Je pense que la décision de libérer certains secrets a été prise, au XVII^e siècle, en Angleterre, par une organisation dont nous commençons seulement maintenant à saisir l'importance, le « Collège Invisible », qui comprenait parmi ses membres des savants aussi éminents que John Wilkins (1614-1672), sir Christopher Wren (1632-1723), Thomas Sydenham (1624-1689) et Robert Boyle.

Le Collège Invisible était également en rapport avec Isaac Newton et Elias Ashmole (1617-1692), qui a détenu et préservé la plupart des secrets de l'alchimie, et fait publier une collection de livres alchimiques sous le titre de *Theatrum chemicum britannicum*. Le Collège Invisible a décidé, vers 1660, de « révéler au monde un certain nombre de secrets » par l'intermédiaire d'une organisation qu'il a créée et qui a reçu sa charte du roi Charles II d'Angleterre en 1662 : la Société Royale des Sciences. L'importance de cette société fut reconnue immédiatement et, dès 1666, Colbert fondait à Paris l'Académie des Sciences.

L'importance du Collège Invisible commence seulement à nous apparaître. Ses membres ont établi une discrimination entre les secrets trop dangereux pour être révélés et ceux qu'il paraissait utile de publier. Pour cela, la Société Royale des Sciences adopta la devise : *Nullius in verba*, c'est-à-dire : « Ne croire personne sur parole. » Cette Société Royale des Sciences a vérifié un certain nombre de faits qu'un de ses historiens, le Hollandais R. J. Forbes, a déclaré incroyables et indignes de vérifications expérimentales pour un savant du XX^e siècle.

A mon avis, dès l'année 1662, la boîte de Pandore était ouverte : à partir de ce moment, toute communication de secrets à diffuser et à répandre devait se faire par l'intermédiaire de sociétés savantes : la Société Royale des Sciences, l'Académie des Sciences et, depuis sa fondation à la fin du XVIII^e siècle, l'Académie des Sciences de New York. Celle-ci, dont j'ai l'honneur de faire partie, conserve un esprit très ouvert, et on peut y faire des communications sur des sujets que d'autres académies n'accepteraient que très difficilement : par exemple, la présence de la vie dans les météorites. Si jamais je parviens, à force de recherches, à découvrir des preuves réellement sans réplique de la trace d'interventions d'extra-terrestres, je pourrai sans doute les présenter à l'Académie des Sciences de New York, alors qu'il serait hors de question de le faire ailleurs. Tout au moins de notre côté du rideau de fer. Car, comme je l'ai déjà souligné, les Soviétiques considèrent comme un argument de propagande antireligieuse l'intervention des extra-terrestres et sont prêts à en accepter toutes les preuves possibles. Par malheur, ils les acceptent un peu facilement et elles ne sont pas toujours très convaincantes.

Parmi les nombreuses idées qui proviennent de la source X et qui sont nettement en avance sur leur époque, il faut citer l'exploitation du caoutchouc. Personne à cette époque ne pouvait savoir que le caoutchouc deviendrait indispensable pour la fabrication des pneus de véhicules. Cependant, Boscovitch comme Cavendish, encouragent l'exploitation, en Amazonie, d'une matière dont en Europe on ne dispose que de quantités infimes. Il fallait, pour encourager ces exploitations, un don peu commun de prévoir l'avenir ou des connaissances venant d'une source supérieure.

De même, semble ultra-moderne l'idée, avancée aussi bien par Boscovitch que par Cavendish, d'une année géophysique internationale, qui n'a été réalisée qu'en 1956.

Une autre idée date de la même époque, mais on peut déjà en trouver l'origine dans Newton : celle d'un satellite artificiel de la Terre. A la fin du XVIII^e siècle, sans doute grâce à l'influence conjuguée des idées de Newton et de celles de la source X, le projet d'un satellite artificiel de la Terre projeté dans l'espace par un canon, prend rapidement corps. On le voit apparaître notamment chez Choderlos de Laclos, qui n'est pas seulement l'auteur des *Liaisons dangereuses*, mais aussi un spécialiste de balistique. Au XIX^e siècle, cette question sera discutée dans les annales de l'Ecole polytechnique, et cette discussion sera connue de Jules Verne, qui l'exploitera dans *De la Terre à la lune* et *Autour de la lune*.

Cavendish avait, semble-t-il, déjà très bien entrevu les possibilités d'un satellite pour une exploration scientifique de l'espace. Mais il s'intéressa aussi à l'étude de l'atmosphère à l'aide de ballons. Le 30 novembre 1884, il fit exécuter par l'aéronaute français Blanchard, accompagné de Jeffris, médecin anglais originaire des colonies américaines, la première ascension en ballon à but scientifique. Blanchard et Jeffris emportent avec eux des bouteilles pleines d'eau, qu'ils vident à des altitudes bien définies et qui se remplissent d'air. Cavendish analyse cet air : c'est la première étude de la composition de l'atmosphère en fonction de l'altitude.

Dans l'air que ramènent les aéronautes, comme dans l'air étudié à la surface de la Terre, restent toujours des « bulles inexplicables » que Cavendish recueille soigneusement. Ces bulles ne sont composées ni d'oxygène

ni d'azote ni d'aucun constituant de l'air. Lorsqu'elles seront isolées, en 1895, on commettra une erreur considérable en postulant à priori que les gaz qui les composent : l'hélium, le néon, le krypton, le xénon, le radon, ne sont pas aptes à entrer dans des combinaisons chimiques. On les appelle pour cela « les gaz nobles ».

Nous savons maintenant que c'est faux et que ces gaz sont capables de constituer des combinaisons chimiques, notamment avec le fluor et l'oxygène.

Pendant plus de soixante ans, on décourage systématiquement les chercheurs des composés chimiques des gaz rares, en leur expliquant que, pour des raisons théoriques extrêmement solides, de telles combinaisons sont impossibles. Malheureusement, les gaz rares ignorent la théorie et peuvent bel et bien se combiner. On peut se demander si Cavendish, qui en savait davantage que nous, ne savait pas également que ces combinaisons étaient possibles.

Ce qui expliquerait qu'il ait pu les isoler. Ce qui expliquerait aussi pourquoi on a retrouvé, en 1921, dans des malles, dans le laboratoire de Cavendish, des tubes remplis de gaz rares qu'il étudiait en les faisant traverser par une décharge électrique. Il semble bien que l'étude des gaz « nobles » n'ait pas encore dit son dernier mot et que, aujourd'hui que les recherches sur leurs composés chimiques ne sont plus interdites, des découvertes assez étonnantes nous attendent. Ainsi, on a déjà établi que certains composés des gaz rares fournissent des explosifs beaucoup plus puissants que tous les explosifs chimiques que l'on connaît. Il est assez compréhensible que Cavendish ait reçu des instructions pour ne pas rendre public cet aspect particulier de ses travaux.

Notons aussi que c'est un gaz « noble », l'argon, qui

est à la base du « rayon de la mort » ou laser chimique. Cet appareil, qui permet actuellement de percer, à une distance de douze kilomètres, une plaque blindée de 4 mm d'épaisseur, est tellement simple que des techniciens de l'époque de Cavendish auraient pu le construire s'ils avaient eu les connaissances nécessaires. Il paraît de plus en plus probable que Cavendish a maîtrisé ces connaissances, mais qu'il ne les a pas révélées.

Nous nous apercevons chaque jour que la nature détient des secrets scientifiques très simples, et parfois très dangereux. En 1970, six malles de Cavendish restent à explorer, quatre pleines de documents, et deux pleines d'appareils. Il est à souhaiter qu'un examen sérieux, qui n'a pas été fait jusqu'à présent, le soit.

Notons, et c'est un point sur lequel il faut insister, que ce XVIII^e siècle « superscientifique » qui s'organise en cercles concentriques autour de la source X n'a rien de commun avec le XVIII^e siècle occultiste. De même que les démons à vêtements lumineux ne figurent pas dans les procès de sorcellerie, de même aucune information de source X ne se rencontre dans Swedenborg, Martinez de Pasqually ou Louis-Claude de Saint-Martin. Nous avons affaire à deux XVIII^e siècles très différents, qui ne se mélangent pratiquement pas. Par exemple, alors que les informations provenant de la source X sur l'existence d'Intelligences extra-terrestres sont très prudentes, le XVIII^e siècle occultiste en fourmille, non seulement Swedenborg, mais des gens en apparence plus sérieux, comme Emmanuel Kant, abondent en informations sur les habitants d'autres planètes. Kant, particulièrement, affirme que ces habitants sont d'autant plus riches en vie spirituelle qu'on s'éloigne du soleil. Ainsi, selon lui, les habitants de Mercure et de Vénus ont si peu de sens moral

qu'on ne peut les rendre responsables de leurs actes. En revanche, les habitants de Jupiter sont, toujours d'après Kant, dans un état de perfection morale qui leur assure un bonheur parfait. Ce qui est évidemment fort intéressant, mais le serait encore plus si cela avait quelque rapport avec ce que l'astrophysique nous enseigne ou avec ce que l'on peut observer effectivement dans les planètes grâce aux fusées-sondes. Il serait d'autre part intéressant de savoir où Kant puisait ses informations, mais il ne nous l'a jamais dit.

Il est assez compréhensible, si l'hypothèse générale de ce livre vaut d'être retenue, que la source X ait conservé un secret absolu sur son origine. Pour ne pas être, cependant, trop dur avec Kant, remarquons que l'idée qu'il se faisait en 1775 de l'origine du système solaire reste assez solide. Plusieurs doctrines modernes, tout en faisant davantage appel aux mathématiques, ont repris la même idée générale.

Il faut enfin se poser la question des rapports qui peuvent exister entre la source X et les sociétés secrètes, apparues en si grand nombre à la fin du XVIII^e siècle. Il me paraît que les rumeurs concernant l'existence d'une source extrêmement riche, tant en matière de savoir théorique que d'inventions pratiques, commence à se répandre dès la deuxième moitié du XVIII^e siècle, comme le bruit des grandes ruées vers l'or au XIX^e. Le grand maître de la première loge franc-maçonne de Londres, Jean Théophile Desaguliers, Français d'origine et inventeur d'un canon tirant vingt-trois coups à la minute, mathématicien et savant, paraît annoncer l'apparition de la source X. Son livre, paru en 1723, sur l'histoire et les doctrines de la franc-maçonnerie, insiste sur l'importance des mathématiques et prédit le prochain avènement d'un

savoir universel apporté de l'extérieur du monde. Il est assez compréhensible qu'une société fondée par Desaguliers, dont le cours de physique, professé à Oxford, est plein d'idées tout à fait modernes, se soit intéressé à ce savoir qui provenait de la source X. Mais, à côté de la franc-maçonnerie, existèrent d'autres sociétés bien moins sérieuses, voire délirantes. L'histoire des sociétés secrètes au XVIII^e devrait être établie selon les quatre niveaux que nous avons distingués en ce qui concerne la distribution de l'information qui provenait de la source X. Ce travail n'a, à ma connaissance, pas encore été fait.

Note : le père Boscovitch

Il n'est pas inutile de citer ce que dit de lui René Alleau, dans son livre *Les sociétés secrètes* : « A la fin du XVIII^e siècle, le génie universel du Père Boscovitch étonnait l'Europe. On ressent devant son œuvre une impression analogue à celle que peut provoquer, chez le touriste, l'alignement cyclopéen des menhirs. Sans parler des mémoires et des communications scientifiques, Boscovitch a écrit quatorze ouvrages de mathématiques pures, quinze d'astronomie, vingt et un ouvrages de physique, sept d'optique, cinq d'archéologie et sept livres de poésie latine. Il a émis des idées qui n'ont été redécouvertes que récemment, et certains considèrent cet homme, sinon comme un mutant, du moins comme un esprit du XXI^e siècle égaré au XVIII^e. »

KASPAR HAUSER

« Kaspar Hauser n'était pas de ce monde. Il avait été amené chez nous, mais il provenait d'une autre planète, peut-être d'un autre univers. » Celui qui parle ainsi n'est pas un auteur contemporain de science-fiction, mais quelqu'un qui a suivi de très près l'étonnante aventure : Feuerbach. Le même Feuerbach qui fut si énergiquement combattu par Marx et Engels, et qui était un adversaire à leur taille.

Que s'était-il passé de si extraordinaire pour que cet homme, qui vivait avant Jules Verne et ne connaissait pas Edgar Poe, encore bien moins les soucoupes volantes et la science-fiction, ait avancé une si étonnante explication ? Rappelons les faits.

Un jour de mai 1828, à Nuremberg, un agent de police voit un attroupement que nous dirions aujourd'hui de jeunes délinquants. Au centre, un jeune homme d'environ seize ans, mal habillé, qui essayait vainement de parler. Le policier s'adresse à lui, le garçon imite maladroitement ses paroles, comme l'aurait fait un perroquet, sans comprendre. Visiblement, il ignorait qu'on se sert du langage pour communiquer. On amène l'étrange garçon à la police et on le fouille. On trouve dans ses vêtements deux lettres contradictoires. L'une dit : « Occupez-vous de mon enfant. Il a été baptisé. Son père est un soldat du 6^e régiment de cavalerie. » Un examen montre que l'encre de cette lettre n'est pas vieille comme elle l'aurait dû si elle avait datée, de seize ans. De plus, le 6^e régiment de

cavalerie venait d'arriver à Nuremberg et n'y avait pas séjourné à l'époque présumée de la naissance du garçon. La lettre était évidemment fausse.

La seconde l'était tout autant. Ecrite d'une main malhabile, elle disait que l'auteur, un ouvrier, s'était occupé de Kaspar Hauser depuis le 7 octobre 1812. Elle était aussi suspecte que la première, et notamment les fautes d'orthographe qu'elle comportait semblaient du type de celles qu'aurait faites un homme instruit pour chercher à dissimuler sa culture.

La police décida d'inculper le jeune garçon de vagabondage, pour qu'on puisse l'examiner à loisir. L'examen montra qu'il savait à peine marcher, que si on plaçait un obstacle, comme une chaise, devant lui, il butait dans l'obstacle et tombait. Sa vision était parfaite, sa peau blanche et, selon toute apparence, il n'avait jamais travaillé. La plante de ses pieds était douce comme celle d'un bébé. Lorsqu'on l'avait trouvé, il portait des chaussures de femme à hauts talons qui ne lui convenaient évidemment pas.

Il apprit assez vite à parler, et raconta qu'il avait été emprisonné sous terre, qu'on le nourrissait, qu'on lui donnait des jouets d'enfant et qu'il avait été enfin extrait de l'endroit où il se trouvait et placé dans un fiacre qui l'avait déposé au cœur de Nuremberg.

On enquêta. Les policiers retrouvèrent un pêcheur qui avait, en 1826, découvert une bouteille à l'intérieur de laquelle était placé un message appelant au secours, provenant d'un prisonnier enfermé dans une cellule sur les bords du Rhin. Le message était signé Hares Sprauka. Un des policiers identifia ce nom comme un anagramme de Kaspar Hauser. On rechercha le prisonnier, sans résultat.

C'est alors qu'une première tentative d'assassinat eut

lieu contre Kaspar Hauser. Un inconnu pénétra dans sa cellule et le frappa d'un coup de poignard vers le sein gauche. Le garçon en réchappa. On commença à y prendre sérieux intérêt. Un noble Anglais, le comte de Stanhope, engagea un savant, le professeur Daumer, pour étudier le cas. Il y eut une quantité de conjectures romantiques, selon lesquelles Kaspar Hauser aurait été l'enfant d'une noble famille. Aucune ne fut confirmée. Le 14 décembre 1833, Kaspar Hauser fut assassiné dans un parc à Anspach, probablement par un inconnu qui lui avait fixé rendez-vous sous prétexte de lui révéler son secret.

Toutes les hypothèses romantiques, qui allaient si bien avec l'atmosphère générale de l'époque, lorsque les bâtards de nobles familles faisaient partie du folklore populaire comme James Bond aujourd'hui, se sont effondrées l'une après l'autre. Mais le mystère demeure.

Kaspar Hauser ne savait pas ce que c'était que le lait. Le professeur Daumer a témoigné que, la première fois qu'il est venu chez lui, il a essayé d'attraper la flamme d'une chandelle avec sa main. Il n'avait pas de perception de la troisième dimension, il a fallu la lui inculquer. On n'a jamais pu retrouver l'endroit où il avait été séquestré. On n'est jamais parvenu à analyser la matière sur laquelle avaient été écrites les deux fausses lettres. Il ne s'agissait ni de papier ni de parchemin, mais sans doute, selon les descriptions, d'une sorte de cuir ultra-mince. Il aurait été intéressant d'effectuer une datation au radiocarbone, mais cette technique n'existait malheureusement pas encore.

On avait fait faire, par des peintres, des portraits de Kaspar Hauser qui furent répandus dans toute l'Europe. Sans résultat. Aucune identification n'est valable. Certaines sont romantiques, comme celle de Kaspar Hauser avec le prince héritier de Baden disparu en 1812 du

palais de Karlsruhe, emporté par un fantôme. Le vent soufflait à travers les cheminées et les fenêtres du vieux château. Les domestiques jurèrent que l'apparition, portant l'enfant, avait traversé un mur. C'est une belle histoire fantastique comme on en pourrait trouver dans Dumas ou Féval, mais qui n'a rien à voir avec Kaspar Hauser. La grande-duchesse Stéphanie, mère de l'enfant disparu, avertie par le professeur Daumer, chercha à rencontrer Kaspar Hauser, mais celui-ci fut assassiné entre-temps.

Il faudrait un volume pour reproduire la bibliographie complète des œuvres consacrées à Kaspar Hauser. Et deux chapitres comme celui-ci pour faire la liste des œuvres d'imagination fondées sur son aventure, les plus intéressantes étant *Kaspar Hauser*, de Jacob Wassermann, et *Je suis d'ailleurs*, de H. P. Lovecraft.

Il est peut-être possible de proposer une explication extra-terrestre. A mon avis, après la période de simple contrôle et d'enregistrement de ce qui s'est passé sur la Terre, vint la période, commencée depuis quelques siècles, où les Intelligences décidèrent d'effectuer des expériences. Ces expériences consistent à introduire dans notre milieu des êtres susceptibles de provoquer les réactions les plus diverses, et à étudier ensuite la façon dont nous nous comportons, comme on étudie le comportement des rats dans les labyrinthes artificiels.

On me demandera comment j'explique que l'expérience Kaspar Hauser est unique. Mais précisément elle ne l'est pas. On trouve périodiquement rapporté le cas de gens qui viennent de nulle part. Au XVIII^e siècle a existé en Angleterre une jeune femme prétendant être la princesse Carabo, princesse d'un pays qui n'existe sur

aucune carte. Au bout d'un certain temps, elle fit une confession qui se révéla fausse. Puis disparut sans qu'on en entende plus jamais parler.

Il y eut ensuite l'amnésique qu'on trouva à Paris au début du XX^e siècle, qui avait dans ses poches une carte d'une Terre qui n'était pas la nôtre !

Et plus récemment l'histoire du Tuared, tellement belle que je ne me lasse pas de la raconter. En 1954, des émeutes eurent lieu au Japon, si violentes que le représentant personnel du président des Etats-Unis ne put débarquer, le gouvernement japonais s'avouant incapable d'assurer sa sécurité. Désireux de prouver que ces émeutes étaient le fait d'agitateurs étrangers, il fit vérifier les passeports de tous les étrangers résidant au Japon. On trouva dans un hôtel un personnage qui possédait un passeport apparemment irréprochable : ni grattage ni surcharge. La photographie était exacte, ainsi que les empreintes digitales. Une seule difficulté, mais de taille : le passeport avait été délivré par le pays de Tuared, qui n'existait pas à la surface du globe.

On interrogea cet individu. Selon lui, le Tuared allait, sur notre carte, de la Mauritanie au Soudan, en les comprenant ainsi qu'une bonne partie de l'Algérie. C'est au Tuared que s'organisait la vraie Légion arabe, destinée à libérer de l'oppression tous les peuples arabes. Il était venu au Japon pour acheter des armes.

Indigné qu'on mette en doute l'existence de son pays, il donna une conférence de presse, après laquelle tous les journalistes se précipitèrent sur les atlas puis sur les télétypes. On télégraphia aux Nations unies, à la Ligue arabe, à l'UNESCO, partout : personne n'avait jamais entendu parler du Tuared. Il n'était pas plus absurde que n'importe quel autre Etat africain, mais il n'existait pas.

En tout cas, pas sur cette planète. Avant d'être enfermé dans un asile psychiatrique japonais, l'émissaire du Tuared donna des interviews, en particulier à la presse hebdomadaire anglaise. Il ne comprenait absolument pas pourquoi personne ne le croyait. Le passeport, à l'examen, se révéla tout à fait normal, il était rédigé en langue arabe. Le seul problème est que le pays qui l'avait délivré n'existait pas !

Ce personnage, périodiquement interrogé par la presse, persistait à dire la même chose. On peut évidemment trouver à cela des explications rationnelles comme d'ailleurs à n'importe quoi. On a expliqué autrefois que les météorites étaient des pierres tout à fait normales qui avaient été frappées par la foudre. On a expliqué que la foudre en boule était le fait de chouettes qui, ayant séjourné au creux d'un arbre pourri, s'étaient enduites d'une matière phosphorescente. On ne comprenait pas bien comment ces chouettes pouvaient pénétrer à l'intérieur de la cabine d'un avion volant à huit cents kilomètre-heure, puis exploser, ce que la foudre en boule fait couramment, mais l'explication par la chouette a semblé satisfaisante pour les milieux scientifiques jusqu'en 1965, soit pendant deux siècles.

C'est pourquoi je suis un peu sceptique envers une explication uniquement psychologique de l'histoire de Kaspar Hauser ou de l'histoire du Tuared. A propos d'explication psychologique, permettez-moi de citer une anecdote.

Il y a une quinzaine d'années se tenait à Chicago un congrès d'ingénieurs en aéronautique. Des techniciens de la maison Sperry avaient amené dans une valise un gyroscope, lequel, appareil de démonstration, pouvait être lancé rien qu'en le branchant sur une prise de courant

ordinaire. Quelques farceurs, après un bon whisky, avaient lancé le gyroscope, complètement silencieux, après quoi ils avaient rentré la prise et refermé la valise, puis demandé à un porteur de sortir la valise de la chambre d'hôtel. Le porteur n'avait aucune difficulté à soulever la valise, mais il lui était parfaitement impossible de se tourner pour franchir la porte. Ceci simplement parce que le gyroscope, une fois lancé, maintient son plan de rotation dans l'espace et résiste à toute tentative de modifier ce plan. Ce qui permet de l'utiliser pour stabiliser les navires, les avions et les fusées.

Le malheureux porteur se trouvait donc aux prises avec une valise apparemment ensorcelée, qui refusait de tourner pour passer la porte ouverte. Après quelques tentatives, il laissa tomber la valise, se tourna vers les ingénieurs et leur dit d'un ton scandalisé : « Gentlemen, vous êtes soûls. » Ce qui me semble le type même de l'explication psychologique appliquée à un fait physique.

Si des personnages comme Kaspar Hauser sont introduits dans notre civilisation pour susciter des phénomènes psychologiques observables, quelle est leur origine ? Il me paraît simple de répondre à cette question : selon les statistiques des diverses polices, deux millions de personnes disparaissent chaque année sans laisser aucune trace.

Et certaines de ces disparitions sont si étonnantes qu'elles font tout de suite penser à une explication paranormale. Le cas suivant s'est produit en Grande-Bretagne, au Pays de Galles. Un jeune garçon de onze ans, du nom de Oliver Thomas, se trouvait dans la ferme de sa famille. Outre ses parents, il y avait des invités : un pasteur et sa femme, le vétérinaire du pays, un commissaire-priseur. Des personnages sérieux, qui n'avaient pas bu

plus que de raison, une soirée familiale entre gens de bonne compagnie. Toutes ces personnes devaient fournir plus tard de solides témoignages. La scène se passait en 1909, époque où l'eau courante n'était pas encore installée dans la région. A 11 heures du soir, on envoie le jeune Oliver chercher de l'eau fraîche au puits. Il sort avec son seau. Dix secondes plus tard, on l'entend qui appelle au secours, et tout le monde se précipite. Le pasteur a la présence d'esprit d'apporter avec lui une lanterne à paraffine qui éclaire fortement la cour de la ferme : personne. Mais on entend des cris *venant d'en haut*, et la voix du jeune Oliver qui hurle : « Au secours, on m'emmène. » Puis, plus rien. Dans la neige, la trace des pas d'Oliver qui vont de la porte jusqu'à la moitié du chemin vers le puits, et qui s'arrête brusquement.

La ville la plus proche s'appelle Rhayader. On va y chercher la police. Celle-ci fait sonder le puits, fait fouiller toutes les maisons de la région, distribue partout la photo du jeune garçon. Soixante ans plus tard, on ne trouve toujours à cette disparition aucune solution rationnelle.

Un condor géant peut enlever un jeune garçon, comme dans *Les enfants du capitaine Grant*, de Jules Verne. Mais aucun oiseau de ce genre n'a jamais été vu en Angleterre. En 1909, il n'y a pas d'hélicoptère. Pensant que l'enfant aurait pu être enlevé avec une corde pendant d'un ballon, on a recensé tous les ballons : aucun ne survolait la région, ni même l'Angleterre, cette nuit-là. Je signale aux amateurs de soucoupes qu'aucune soucoupe volante, flottante, qu'aucun engin non identifié ne fut observé en Angleterre ni cette année-là, ni l'année précédente, ni l'année suivante.

Des cas de ce genre sont plus fréquents qu'on ne le croit, mais on a tendance à les étouffer. Néanmoins, on les

retrouve périodiquement, embellis de péripéties qui disparaissent lorsqu'on en revient aux documents originaux. Dans le cas d'Oliver Thomas, un seul détail supplémentaire, mais pathétique : pendant plusieurs années, dans la petite église locale où prêchait le pasteur qui avait assisté à la disparition de l'enfant, on pria « pour la délivrance d'Oliver Thomas, retenu prisonnier par des hommes ou des choses inconnus ». Espérons que le jeune Thomas n'a pas été trop malheureux, n'est pas trop malheureux s'il vit encore.

Rappelons en passant que c'est la crainte de disparaître sans laisser de traces, crainte qui forme l'un des thèmes permanents du folklore, qui détermine et facilite la propagation de rumeurs comme celle d'Amiens, où l'on accuse de ces disparitions des minorités religieuses ou raciales.

Remarquons aussi que, proportionnellement, ces disparitions sont plus fréquentes en mer : des navires entiers sont subtilisés, ou des équipages, et dans les airs : des avions entiers, en l'air ou sur la terre. Aussi que certaines régions de la mer, notamment un triangle au large des Bermudes, sont le théâtre des plus nombreuses disparitions : leur fréquence atteint vingt ou trente fois la fréquence normale.

On n'a de ce phénomène aucune explication, tout au plus peut-on imaginer que certains de ces disparus subissent quelque part un lavage de cerveau complet, et sont réintroduits parmi nous, à titre d'expérience, dans des circonstances destinées à nous déconcerter. Si l'on imagine, ce qui n'est pas difficile, des techniques de lavage de cerveau plus perfectionnées que les nôtres, on peut admettre la possibilité d'une transformation complète de la personnalité, et d'une insertion de faux souvenirs

destinés à nous déconcerter. Après quoi on nous jette un os : une explication rationnelle qui nous satisfasse tant bien que mal, plutôt mal que bien. D'ailleurs, il faut admettre que nous ne sommes pas curieux, bien moins que les rats dans leurs labyrinthes, qui repèrent les expérimentateurs et qui les mordent quand ils le peuvent.

Cependant, une théorie qui explique, à un niveau élevé de raisonnement, certains événements par des expériences qu'on ferait sur nous, se répand de plus en plus. Elle a été défendue par exemple par un mathématicien anglais très sérieux, Erving J. Good. Il n'est pas exclu que cette théorie ne finisse par attirer l'attention des scientifiques et nous verrons alors soutenir des thèses de doctorat sur les interventions des extra-terrestres dans l'histoire. On étudiera alors de près les disparitions, les apparitions, les concordances possibles entre elles ; finalement, le retour de certains disparus qui, ailleurs, ont passé des siècles mais pour qui quelques mois seulement se sont écoulés. L'histoire d'Enoch mériterait d'être réexaminée.

Traditionnellement, les gens enlevés par des fées reviennent des siècles plus tard alors que, pour eux, il ne s'est écoulé que quelques mois, voire quelques jours. Ces légendes existent depuis des millénaires, dans tous les pays et sur tous les continents. En ce qui concerne les temps modernes, un cas est particulièrement frappant : celui de la double disparition du soldat Jerry Irvin. Alors qu'il est en congé, on le trouve, le 2 mai 1959, inconscient. Il paraît avoir subi un traitement psychologique si particulier qu'on décide de révoquer l'autorisation qu'il avait de pénétrer dans certains bâtiments militaires réservés. Il quitte l'hôpital et on ne le retrouve que le 19 juin de la même année sans qu'il puisse dire ce qu'il a fait dans l'intervalle. On l'examine à nouveau et on l'interne

dans un hôpital militaire, section psychiatrie. Le 1^{er} août 1959, il disparaît de l'hôpital. Et on ne l'a jamais revu. Il fut rapidement marqué déserteur et recherché à ce titre, en vain.

Le Moyen Age est plein de cas de ce genre. L'archevêque de Lyon, Agobard (779-840), avait fait une enquête et découvert que ces disparus prétendaient avoir visité un pays qu'ils appelaient la Magonie. Etant archevêque rationaliste, il refusait d'y croire et avait même, en sa présence, fait lapider trois hommes et une femme qui prétendaient être allés en Magonie, en navire aérien. Qui de sensé pourrait croire à des navires aériens ?

Ces malheureux avaient prétendu qu'il s'était écoulé, pour eux, très peu de temps pendant le voyage, et qu'il s'en était écoulé beaucoup plus pour le monde extérieur. Ce qui est à noter : la contraction du temps pour un objet se déplaçant à grande vitesse est un phénomène de laboratoire parfaitement établi. Il n'y a aucune raison de manifester devant ce phénomène le scepticisme du « stupide XIX^e siècle. »

Bien entendu, il ne faut pas s'attendre à retrouver tous les disparus. Certains, pour des raisons qui nous sont incompréhensibles, peuvent être gardés ailleurs. Mon grand et regretté ami le biologiste anglais J.B.S. Haldane avait beaucoup réfléchi à cette possibilité d'enlèvement par des extra-terrestres et avait publié à ce sujet une remarque qui m'a toujours semblé fort inquiétante. Il avait fait observer que nous, Terriens, avons peut-être des capacités que nous-mêmes ne connaissons pas, qui ne se manifestent pas sur Terre, mais qui peuvent intéresser quelqu'un d'autre que nous. Il citait en exemple les phoques, qui possèdent la capacité de tenir en équilibre sur leur nez un ballon de football. Une capacité qu'ils n'ont

guère l'occasion de manifester dans leur milieu arctique ou antarctique naturel. Mais elle amuse beaucoup les hommes qui enlèvent les bébés phoques, leur apprennent à tenir des ballons en équilibre sur leur nez, et les exhibent dans des cirques. Sans que l'ensemble de cette opération puisse être expliquée aux phoques, dont le langage ne comporte sans doute aucun mot pour signifier cirque ou football !

Peut-être savons-nous, sans en être conscients, faire des choses parfaitement incompréhensibles et inexplicables, mais à cause desquelles nous méritons d'être enlevés. Telle conjecture est plutôt inquiétante, mais très difficile à rejeter, tant l'exemple des phoques est convaincant.

Nous sommes persuadés que certaines choses nous sont impossibles, mais d'autres peuvent en savoir sur nous plus que nous-mêmes. Citons à ce sujet l'histoire de l'Espagnol Gil Perez. Le 25 octobre 1593, il montait la garde devant le palais du gouverneur à Manille, dans les Philippines. Brusquement, il se trouva transporté à Mexico. Il se précipita vers les soldats qui gardaient le palais du gouvernement et demanda d'abord où il se trouvait. Il ne voulait pas croire qu'il était à Mexico. Il raconta son histoire, à laquelle personne ne voulait croire. Puis il donna cette preuve : « La nuit dernière, Son Excellence don Gomez Perez das Marinas, gouverneur des Philippines, a été assassiné à coups de hache. Lorsque la nouvelle vous arrivera, vous serez bien obligés de constater que je ne suis pas un menteur. »

On remit aussitôt Gil Perez aux autorités ecclésiastiques, puisqu'il s'agissait à l'évidence d'un cas de magie (bienheureux ceux qui savent faire le départ entre la magie et les lois naturelles). Au bout de deux mois, un

navire arriva des Philippines qui apportait les preuves de la mort du gouverneur. On relâcha Perez, mais on n'eut jamais, ni à l'époque ni plus tard, d'explication de cette aventure. Était-elle une expérience des extra-terrestres ? Ou bien une preuve de pouvoirs humains tout à fait inconnus et qui ne sont pas normalement exercés ?

Je ne prétends pas répondre à cette question ; mais je pense que l'étude des « faits maudits » sortira un jour du domaine de la simple collection pour entrer dans le domaine de la théorie. Alors un livre comme celui-là se révélera n'avoir pas été tout à fait inutile.

L'intérêt du cas de Kaspar Hauser provient de ce qu'il a été très bien étudié. Mais peut-être ne l'a-t-il pas été de la bonne manière. On a centré les études sur l'hypothèse purement romantique d'un enfant de bonne famille dérobé par complot contre une dynastie, ou d'un bâtard de noble origine que l'on désirait dissimuler. Il faudra sans doute rejeter une fois pour toutes ce genre d'hypothèse qui n'a jamais pu être prouvée, reprendre les faits qui se trouvent exposés dans de très nombreuses études et admettre la probabilité des hypothèses les plus fantastiques.

On a dit souvent que l'affaire Kaspar Hauser constituait l'une des grandes énigmes classiques, avec celle de la *Marie-Céleste*. En dépit des innombrables pages qui lui ont été consacrées, peut-être n'est-il pas tout à fait inutile de réexaminer cette dernière dans l'esprit du présent ouvrage.

Le 15 décembre 1862, dans l'Atlantique, le navire *Dei Gratia* découvre, complètement abandonné, le navire *Marie-Céleste*. L'équipage qui était parti de New York composé de sept hommes, le capitaine, sa femme et leur enfant en bas âge, avait disparu. Ceci à 38°20' latitude nord et 17°15' longitude ouest, dans la région des Açores.

Les disparus n'avaient rien emporté de ce qu'ils possédaient, pas même l'argent. On ne découvrit aucune trace de mutinerie.

Un bon millier de volumes proposait des explications rationnelles ou moins rationnelles : par exemple une pieuvre géante enlevant tout l'équipage. Les plus grands écrivains du mystère et de la science-fiction, Conan Doyle, Henry George Wells, ont publié des nouvelles qui avançaient des explications ingénieuses mais non concluantes. A notre époque, l'écrivain français Yves Danois, dans un roman intitulé *Le démon des bateaux sans vie*, propose comme explication un champignon rare qui se développerait dans le bois des navires et dont les spores empoisonneraient les équipages et les passagers qui alors se jetteraient à la mer. Dartois établit une liste d'autres navires, tous en bois, où une aventure semblable s'est produite. C'est indiscutablement une des plus intelligentes hypothèses, mais elle n'est pas démontrée.

De plus, des équipages entiers ont disparu sur des navires modernes, métalliques. Le dernier cas en date que je connaisse a eu lieu en 1962, dans le Pacifique. D'autres se sont sans doute produits depuis. Tant qu'on ne fournira pas d'explication absolument convaincante, preuves à l'appui, il me semble parfaitement légitime, après Charles Fort, Eric Frank Russell et d'autres penseurs originaux, d'admettre que l'équipage de la *Marie-Céleste* a été enlevé. Ce n'est évidemment pas la seule explication possible, mais c'en est une que l'on peut logiquement envisager.

Ce fut également le cas pour l'équipage d'un ballon utilisé par l'armée américaine au cours de la Seconde Guerre mondiale pour la lutte contre les sous-marins allemands. Ce ballon, resté constamment sous observation, fut cependant retrouvé vide : les trois

hommes qui étaient dans la nacelle avaient disparu. Ils avaient à leur disposition des radios et auraient pu lancer un signal d'alarme s'ils avaient été menacés. Ils n'en ont rien fait. La même observation s'applique à la récente disparition de trente-trois militaires américains dont l'avion s'est écrasé dans les Montagnes-Rocheuses. On a bien retrouvé les débris de l'avion, mais aucune trace de cadavres ni de rescapés. Ils sont certainement quelque part, mais allez donc savoir où !

Il est difficile d'inclure dans cette liste les avions disparus : leur disparition peut avoir une explication parfaitement normale. Assez fréquemment on trouve plus tard la vraie explication. Ainsi, ce n'est qu'il y a deux ou trois ans que l'on a su que l'aviatrice américaine Amelia Earhart, disparue dans le Pacifique peu avant la Seconde Guerre mondiale, était un agent des services secrets américains, et il y a toutes les raisons de croire qu'elle a été fusillée par les Japonais. En revanche, un cas très net peut être ajouté à notre collection : celui du petit village esquimau d'Angikuni, dont *tous* les habitants ont disparu en 1930. Cela s'est passé au nord du Canada. Non seulement ont totalement disparu les hommes, les femmes et les enfants, mais aussi sept chiens, attachés à un arbre, sont morts de faim. Or, jamais un Esquimau ne laisserait mourir de faim un chien.

Plus étonnant encore : les tombes avaient été ouvertes, et les cadavres des villageois morts avaient aussi disparu. L'analyse des baies trouvées dans les cuisines montra que, deux mois avant l'arrivée du trappeur Joe Labelle, qui découvrit le village abandonné, celui-ci était encore habité. Car ces baies ne mûrissent que pendant une courte période parfaitement déterminée. Les Esquimaux avaient laissé leurs fusils, ce qui est une preuve encore plus

convaincante qu'ils n'étaient pas partis volontairement, car ces fusils représentaient leur bien le plus précieux. Le nombre des disparus était de l'ordre de trente. Aucune explication n'a pu être trouvée. Le fameux dicton qui veut que la police montée canadienne ne rencontre jamais d'échec s'est révélé faux. Les autres Indiens du pays disent que les habitants de Angikuni ont été enlevés par le Wendigo, créature de la forêt canadienne qu'ils se refusent à décrire.

Ce n'est pas le record de disparitions massives : en 1872, sur une grande rivière américaine, le navire à vapeur, ultramoderne pour l'époque, *Iron-Mountain*, a totalement disparu. Il était long de soixante mètres, large de dix mètres et transportait cinquante-cinq passagers plus l'équipage. Il a totalement disparu *sur une rivière*, sans qu'on en retrouve jamais la moindre trace. Un autre cas, très frappant, date de 1928 : c'est celui du navire-école danois *Kobenhaven*. Très moderne, équipé de radios, il comportait, en plus d'un équipage très bien entraîné, cinquante élèves officiers de la marine de guerre danoise, tous très bien notés, tous bons marins. Le navire lui-même était en parfait état, et avait été soigneusement vérifié par des spécialistes. Le 14 décembre 1928, il quitta le port de Montevideo et depuis personne ne l'a jamais revu.

Nous avons moins de documents sur une disparition encore plus importante, qui se passa au cours de l'interminable guerre sino-japonaise, peu avant la Seconde Guerre mondiale. Le 10 novembre 1939, après la chute de Nankin, un régiment de trois mille hommes, commandé par le colonel Li Fu Sien, fut envoyé pour stopper l'avance des Japonais. Le régiment disparut totalement, et ses radios cessèrent d'émettre. On retrouva des armes et des traces des feux de camp. Les archives japonaises, qui sont

aujourd'hui disponibles, ne mentionnent aucune capture d'un régiment entier à ce moment-là. Et si le régiment avait déserté en totalité, les familles des soldats l'auraient su ou en auraient entendu parler.

C'est une fort belle histoire, mais on voudrait être sûr que ce régiment avait réellement existé car, avant Mao, la pagaille la plus effarante régnait dans l'armée. Si les faits se sont réellement produits ainsi, l'événement bat tous les records de disparition.

Peut-on en être sûr ? Pour ma part, je crois plus volontiers les histoires de disparition où les victimes sont moins nombreuses, mais où elles ont une raison de disparaître, raison qui touche de près l'objet de ce livre. Par exemple, celle du chercheur d'or américain J. C Brown. Celui-ci prétendit, en 1904, avoir découvert dans les Montagnes de la Cascade, en Californie, un tunnel artificiel. Il aurait suivi ce tunnel jusqu'à ce qu'il arrive dans une chambre souterraine dont les murs étaient recouverts de cuivre. Cette chambre contenait des squelettes humains, des boucliers d'or et sur les murs des hiéroglyphes que le chercheur d'or ne put déchiffrer.

Comme il ne tenait pas à se faire considérer comme fou, Brown attendit de faire fortune pour parler : cela lui prit trente ans. En 1934, il arriva à Stockton, en Californie, la ville la plus proche de son tunnel, et recruta une expédition. Il avait recruté quatre-vingts personnes lorsque, dans la nuit du 19 au 20 juin 1934, il disparut : personne depuis ne l'a jamais revu.

La police enquêta pour savoir si, par hasard, il n'avait pas emprunté des sommes remboursables sur le trésor qu'il allait rechercher. On le soupçonnait à tort : Brown ne devait d'argent à personne. Il n'avait aucune raison de disparaître, à moins que... A moins qu'il n'ait touché de

trop près à certains secrets et qu'on ait dû l'éliminer de peur que l'humanité ne prenne trop tôt connaissance de certains enregistrements.

Un autre mineur, appelé Tom Kenny, de Plateau Spring, lui, n'a pas disparu. Pourtant la découverte qu'il avait faite en 1936 est étrange. A quatre mètres de profondeur, il mit à jour une route, pavée de petites plaquettes carrées d'environ huit centimètres de côté, et dont on n'a d'autres exemples dans aucune civilisation connue. Plus tard, en 1960, à Blue Lick Springs, dans le Kentucky, une route semblable fut découverte, elle aussi pavée avec beaucoup de soin. Dans les deux cas, les fouilles n'ont pas été suffisamment avancées pour savoir si les dessins de ces routes sont semblables à ceux de Nasca ou d'autres routes disparues, voire même à ceux des terrains d'atterrissage ou de décollage.

Il court, dans les deux Amériques, quantité de légendes relatives à de vastes domaines souterrains. Selon eux, les Incas étaient au moins dix millions à l'arrivée des Espagnols. Quarante ans plus tard, en 1571, un recensement fait par les Espagnols donne un nombre d'Incas d'environ un million. Les Espagnols ont assurément massacré beaucoup d'Incas, ils en ont tué plus encore par le travail forcé dans les mines. Mais « neuf millions », le chiffre semble exorbitant. L'hypothèse d'un domaine souterrain où les Incas se seraient réfugiés n'est pas, à priori, complètement déraisonnable. En 1802, Alexander von Humboldt a rencontré des descendants des Incas qui y croyaient.

Même dans les époques historiques, des disparitions nombreuses et inexplicables constituent un fait suffisamment établi pour qu'on puisse admettre à titre d'hypothèse l'existence d'Intelligences ou

d'Expérimentateurs qui capturent puis relâchent, expérimentalement, certains êtres humains.

Nous verrons au prochain chapitre que dans certains cas ces Expérimentateurs mettent en liberté, dans le milieu humain, des êtres qui ne semblent pas humains, mais humanoïdes : enfants verts ou hommes-singes.

Cependant le phénomène Kaspar Hauser est suffisamment intéressant en lui-même. Charles Fort a recueilli un grand nombre d'exemples de disparitions mystérieuses, et l'on en trouve d'autres dans d'autres livres plus ou moins sérieux.

Il semble que des cas de ce genre aient toujours existé. Evidemment, par le passé, ils étaient moins reconnaissables qu'aujourd'hui. Dans le Paris ou le Londres du Moyen Age, un homme ou une femme sans tenants ni aboutissants attiraient moins l'attention. Aujourd'hui les passeports, les visas, les empreintes digitales, les impôts, autant de contrôles qui font repérer beaucoup plus rapidement les cas bizarres.

Je ne résiste pas au plaisir de vous raconter cette petite anecdote tout à fait authentique. Un de mes amis, qui habite Paris, y connaît un homme vénérable, un Hindou fort sage, si vieux que son âge ne peut être précisément déterminé. Mais il est certainement très âgé. Peut-être plus que centenaire. Il vit de petits travaux de traduction sans déranger personne.

Cependant, nécessité de l'ordre, ce sage est régulièrement convoqué à la Préfecture de police pour faire renouveler son permis de séjour. Dès sa sortie de la Préfecture, il déchire d'ailleurs le papier, refusant tout lien avec ce monde de l'ordre.

La dernière fois que cette petite cérémonie eut lieu, mon ami accompagnait l'Hindou. Tous deux, attendant

devant le bureau où ils devaient pénétrer, virent sur la porte du bureau voisin cet écriteau : « Eloignement. » Dans notre société policée, on dit « interpellation », mais pas arrestation, « éloignement » mais pas expulsion. Le sage se lève et brusquement ouvre la porte de ce bureau, se trouve en face d'un fonctionnaire stupéfait et lui demande : « Pardon, monsieur, éloignement d'où ? »

C'est la question qu'il faut se poser à la fin de ce chapitre : « D'où ont été éloignés Kaspar Hauser et les autres ? » Ils ont bien été expulsés de quelque part, mais où est ce quelque part ? Il est donc bien facile de se laisser aller à des rêveries de science-fiction sur les « grands galactiques »⁸.

⁸ L'anthropologue Bernard Villaret a décrit de manière amusante ce que pourrait être dans le futur un culte des grands galactiques : « Selon mon amie, le culte des grands galactiques pourrait compter en France cinq mille adeptes, cinq ou six millions dans le monde entier. En France, les croyants se réunissent périodiquement dans des « centres Bergier » du nom du prophète fondateur, dont ils ont dû, je pense, beaucoup modifier les idées. Ils croient que depuis longtemps des entités surhumaines, venues de planètes intra ou extra-galactiques, voyagent en permanence autour de la terre, prêtes à intervenir aussitôt que l'influx mental dégagé par les prières aura atteint une suffisante intensité. Cette théorie semble assez spiritualiste, mais le reste de la doctrine est purement matérialiste : inlassablement, les fidèles attendent que débarquent de gigantesques fusées pleines de biens de consommation et d'extraordinaires gadgets que les plus imaginatifs des AGG (« Arrivent les Grands Galactiques ») ont minutieusement décrits. » Si par la même occasion, les Grands Galactiques voulaient bien me révéler l'endroit où ils retiennent leurs cobayes expérimentaux, Je leur serais fort obligé !

LES ENFANTS VERTS

Un après-midi d'août 1887, près du village de Banjos, en Espagne, des paysans travaillent dans un champ lorsqu'ils voient sortir d'une cave deux enfants, un garçon et une fille, dont les vêtements sont faits d'un tissu qu'ils ne connaissent pas et dont la peau est du même vert que les feuilles des arbres. Ce serait un beau début d'aventure de science-fiction, mais l'événement s'est réellement produit. Les enfants s'expriment dans une langue tout à fait inconnue. Des spécialistes venus de Barcelone essaient en vain d'identifier cette langue et d'analyser le tissu des vêtements. Parmi eux, un prêtre, versé dans les langues étrangères, n'arrive pas non plus à identifier celle que parlent les enfants.

Ces enfants furent remis au juge de paix local Ricardo da Calno. Il essaya d'ôter la couleur verte, mais ce n'était pas un maquillage, c'était la vraie pigmentation de la peau. On nota que les visages des enfants avaient certains traits négroïdes, mais les yeux, de type plutôt asiatique, étaient en forme d'amande. Pendant cinq jours, on leur proposa les aliments les plus divers, qu'ils refusèrent sans exception. Finalement, on leur amena des haricots fraîchement cueillis qu'ils acceptèrent de manger. Le garçon, trop affaibli, mourut. Par contre, la fille survécut. La couleur verte de sa peau s'effaça peu à peu, lui donnant un teint normal pour un être de race blanche. Elle apprit un peu l'espagnol et travailla comme bonne dans la maison du juge.

Lorsqu'on l'interrogea, ses déclarations ne firent que compliquer le mystère. Elle décrivit le pays d'où elle venait : un pays sans soleil, où régnait un crépuscule permanent. Ce pays était séparé par une large rivière d'un pays lumineux qu'éclairait le soleil. Il y avait eu brusquement un tourbillon, accompagné d'un bruit terrible, qui avait enlevé les deux enfants et les avait déposés dans la cave. La jeune fille survécut cinq ans, puis mourut.

Le problème est resté sans solution. A la fin du XIX^e siècle, on a proposé des explications qui relevaient de la mythologie de l'époque : les enfants seraient venus de la planète Mars, qu'alors on croyait habitable, et c'est le faible éclairage solaire de cette planète qui leur aurait donné cette pigmentation verte. Mais nous savons maintenant que Mars, tout comme la lune, est pratiquement sans atmosphère et aucune vie, humaine ou autre, n'y est possible. On voit d'ailleurs mal une tempête ou un typhon naissant sur la planète Mars pour déposer des êtres sur Terre !

On connaît l'existence d'enfants bleus : il s'agit d'une maladie assez classique. Il semble qu'il existe aussi des enfants verts, dont la couleur est due à une autre maladie, plus rare que la maladie bleue et d'origine endocrinienne. Il serait rassurant de penser que quelqu'un, pour des raisons inconnues, et peut-être par superstition, avait abandonné les deux enfants verts dans la cave. La difficulté est qu'aucune trace de disparition n'a été relevée à l'époque dans les hôpitaux.

Il est inutile d'insister sur les hypothèses plus modernes qui font intervenir la quatrième dimension, ou l'existence de mondes parallèles. C'est la mythologie d'aujourd'hui, qui ne correspond peut-être pas davantage

à une réalité que la croyance, si répandue au XIX^e siècle, de l'habitabilité de Mars.

L'hypothèse d'un monde souterrain n'est pas a priori absurde, mais manque totalement de preuves. Rien ne permet de croire qu'il existe, à de considérables profondeurs, des cavernes habitées. Cette hypothèse est périodiquement remise à jour, mais elle semble infirmée par ce qu'on sait de la structure de la croûte terrestre.

Il est possible que dans ce domaine-là se révèlent des choses surprenantes et que les très nombreuses traditions et légendes relatives à des mondes souterrains (parmi lesquelles la tradition Scandinave du *hadding land*, ou terre cachée, est particulièrement détaillée) correspondent à une réalité. Mais dans l'état actuel des choses, cela paraît très improbable.

Il reste beaucoup d'autres hypothèses, dont une qui correspond aux différentes hypothèses de ce livre : la présence de ces enfants verts serait une expérience destinée à provoquer des réactions chez les humains. Si tel est le cas, elle n'en a pas provoqué beaucoup. Quand il s'agit de faits réellement déconcertants, les gens ne sont pas très curieux, et la relation de l'histoire des enfants verts ne se trouve que dans des recueils obscurs établis par des collectionneurs du bizarre.

Mais elle est intéressante à considérer, tout comme il est intéressant de considérer, dans le cadre d'une série d'expériences destinées à mesurer l'intelligence et la curiosité de nos civilisations, toutes sortes d'apparitions très curieuses. Parmi ces apparitions, celle de l'homme du Neandertal, découvert en Amérique l'année dernière par Bernard Heuvelmans et Yvan Sanderson, mérite une mention toute particulière. J'ajoute tout de suite que ni Heuvelmans ni Sanderson n'accepteraient mon

interprétation de leur aventure.

Au début de 1969, les deux plus grands spécialistes de « l'abominable homme des neiges » et des différents humanoïdes que l'on trouve ou que l'on croit trouver sur la planète, en voyage aux Etats-Unis, se rendent dans une foire et voient une baraque où l'on annonce : « *Le plus ancien homme de tous tes temps, enfermé dans un bloc de glace.* » Ils entrent un peu par désœuvrement et voient dans le bloc de glace le cadavre d'un homme du Neandertal portant dans la tête la trace d'une blessure par balle. Inutile de dire qu'à l'époque du Neandertal on ne connaissait guère les armes à feu ! Le propriétaire de la baraque, un dénommé Hansen, se montre assez coopératif : il laisse prendre des photos et explique qu'il a acheté l'être enfermé dans le bloc de glace en Chine. Sanderson et Heuvelmans lui offrent des sommes fabuleuses contre son attraction, il refuse d'abord et enfin accepte. Quand les deux anthropologues reviennent avec l'argent, fourni par le Smithsonian Institute, l'homme et son bloc de glace ont disparu. On se met à leur recherche, en vain. Or, il n'est pas très facile de disparaître totalement, surtout quand on est recherché sur tout le territoire par le FBI et qu'on se déplace avec un bloc de glace de douze mètres cubes contenant la dépouille d'un homme du Neandertal. Ce n'est pas le genre d'objet qui passe inaperçu.

A partir de ce moment, nous sommes en plein roman-feuilleton, et fin 1970 le feuilleton n'est pas encore terminé. L'examen des photos agrandies montre qu'il s'agit bien d'une espèce inconnue des ancêtres de l'homme, correspondant à peu près à ce que nous connaissons de l'homme du Neandertal. La blessure par balle est indéniable. L'être aurait été introduit aux Etats-

Unis par le même circuit clandestin qui y amène la drogue, et la mafia serait mêlée à l'affaire. Heuvelmans reçoit de nombreuses lettres de menace. Le bloc de glace et son contenu sont déclarés monument national américain, ce qui permet de mettre officiellement le FBI en piste. Certaines autorités, liant cette affaire à la propagation des épidémies, déclarent que c'est cet objet introduit illégalement aux Etats-Unis qui a amené en Occident le virus de la grippe de Hong-Kong. Des intermédiaires entre la police et le syndicat du crime laissent entendre que si le FBI ne pousse pas trop ses recherches dans certaines directions, le bloc de glace et son contenu pourraient être restitués au Smithsonian Institute pour étude. Les choses en sont là pour l'instant.

A mon avis, on ne retrouvera pas plus le Neandertal recherché que les rats, dans un labyrinthe expérimental, ne retrouvent le morceau de fromage que l'expérimentateur a retiré à l'aide d'un crochet dans la troisième dimension. Heuvelmans et Sanderson m'ont dit que leur animal aurait été trouvé flottant dans le détroit de Behring, mort d'un coup de fusil. Et selon eux, il existerait encore, d'un côté ou de l'autre du détroit, une tribu d'hommes du Neandertal encore vivants. Avec tout le respect que je porte aux deux anthropologues, il m'est impossible d'admettre cette hypothèse : les deux rives du détroit de Behring, Sibérie et Alaska, sont des territoires armés que Russes et Américains ne cessent de surveiller, il y a un radar au centimètre carré, et les gendarmes, militaires et autres agents de la sécurité, s'y bousculent. Il serait aussi vraisemblable qu'on trouve une tribu du Neandertal dans les couloirs du Pentagone ou dans les caves du Kremlin.

Si bien que, jusqu'à ce qu'un autre événement vienne

infirmier cette hypothèse, je m'en tiens à l'idée d'un lieu où se tiennent aussi bien les démons lumineux que les pseudo-humains du type Cavendish, les enfants verts et le Neandertal de Heuvelmans. On les retire pour les mettre en circulation lorsqu'on a décidé de faire, et sans doute d'enregistrer, une expérience sur notre psychologie et notre comportement, puis on les renvoie là où on les avait pris. Il me semble que la plupart des faits mystérieux, notamment ces apparitions inexplicables, constituent des expériences de ce type.

Je rangerais dans la même catégorie que les apparitions les ténèbres soudaines qui tombent en plein jour alors qu'il n'y a ni nuage ni éclipse. Le cas le plus classique est celui qui se produisit le 26 avril 1884 à Preston, en Angleterre : vers midi, le ciel devint tout noir, au point que les animaux se couchèrent et s'endormirent. Vingt minutes après, le soleil reparut. On connaît plusieurs centaines de cas de ce genre, sans en avoir aucune explication. On a parlé d'épais nuages de fumée dus à des incendies de forêt, mais généralement, on n'a pas trace d'incendie de forêt à l'époque de ces incidents, et quand il y en a, ces nuages ne sont jamais observés entre l'endroit où a lieu l'incendie et l'endroit où se passe le phénomène.

Le plus curieux de ces phénomènes d'obscurcissement se produisit à Londres le 19 août 1763. Le plus étonnant, en l'occurrence, c'est que les ténèbres semblent avoir été tout à fait impénétrables à la lumière des chandelles et des lanternes. S'il s'était agi d'une fumée assez dense pour que la lumière ne puisse l'éclairer, elle aurait laissé des traces sur les objets, mais il n'y en avait pas. Il s'agit de quelque chose de tout à fait déconcertant que l'on peut parfaitement ranger au nombre de ces expériences.

Il serait assez tentant de ranger dans la même collection des apparitions d'abominables hommes des neiges et d'abominables hommes des bois, s'ils existent vraiment. Des observateurs apparemment sérieux affirment avoir rencontré ces humanoïdes velus, en Union soviétique, aux Etats-Unis et au Tibet. Certains spécialistes, comme Porchnev, estiment qu'il s'agit de la même race d'humanoïdes. Heuvelmans et Sanderson prétendent qu'on a affaire à plusieurs races différentes dont l'une vivrait aux Etats-Unis, à dix kilomètres d'une station d'autobus... Pourquoi pas ? Mais cela semble quand même surprenant. Ces « gros pieds » comme les appellent les Américains, se manifesteraient dans des régions très peuplées. Ils doivent se reproduire et constituer sinon des tribus, du moins des familles ou de petits groupes. Que cela puisse se produire sans qu'on en n'ait jamais eu de preuve dans un pays aussi peuplé que les Etats-Unis, me semble invraisemblable.

Il est vrai que les Etats-Unis ont encore mieux à nous offrir avec le *Monstre de Flatwoods*. En septembre 1952, dans le petit village de Flatwoods, en Virginie, des enfants affirment avoir vu sortir un monstre d'une boule rouge vibrante. Une expédition d'enfants, commandée par un garçon de dix-sept ans, qui faisait partie de la gendarmerie comme engagé volontaire, s'enfonce dans la forêt. Le jeune gendarme est muni d'une puissante torche électrique et à la lumière de cette torche on voit une créature de quatre mètres de haut, dont le corps humanoïde est vêtu d'un habit de caoutchouc vert qui réfléchit la lumière, et coiffé d'un casque. Le visage est rouge, avec deux yeux énormes vert orangé. Il dégage une odeur désagréable. Il bouge mais sans déplacer les pieds et semble glisser sur le sol. Affolement général, y compris le chien du jeune gendarme,

qui prend la fuite le premier. On téléphone au shérif, qui ne trouva pas de monstre mais enregistra une odeur désagréable et des traces inexplicables comme si quelque chose avait glissé dans l'air.

Tous les enfants présents, de douze à dix-sept ans, furent interrogés séparément et minutieusement. Leurs récits ont été remarquablement convergents. Puisqu'on n'a pas retrouvé le monstre, il est impossible d'éliminer l'hypothèse d'une mystification. Mais depuis quinze ans que les choses se sont passées, aucun des enfants devenu grand n'a encore vendu à un journal le récit de cette mystification, ce qui n'aurait pas manqué de se produire si mystification il y avait eu. On est donc amené ainsi à supposer qu'ils ont peut-être réellement vu quelque chose.

On signale périodiquement, dans tous les coins des Etats-Unis, qui paraissent en avoir la spécialité, l'apparition de monstres de ce genre. Aucun ne ressemble à l'autre, ce qui ruine définitivement l'hypothèse d'une civilisation interplanétaire qui viendrait nous visiter. Par contre, s'il s'agit d'expériences, il est assez logique qu'elles soient différentes dans chaque cas.

On a essayé de grouper toutes ces apparitions, en classant ensemble les apparitions humanoïdes, et ensemble celles qui ne le sont pas. Cette tentative n'a pas donné grand résultat et je serais plutôt enclin à mettre ensemble les enfants verts, les Neandertal qui se promènent de nos jours, les abominables hommes des neiges et des bois et, à la limite du spectre, les divers monstres. L'hypothèse d'une série d'expériences a au moins le mérite de ne pas exiger pour chaque cas une explication qui cadre avec une hypothèse plus générale comme celle des races extra-terrestres ou des races souterraines. S'il s'agissait d'une race extra-terrestre ou

souterraine visitant notre monde, tous les visiteurs se ressembleraient plus ou moins. Mais il n'y a aucun rapport entre les enfants verts et le monstre de Flatwoods. Notons également qu'aucun de ces êtres n'éprouve le besoin de proférer des messages moraux ou religieux, et que le plus souvent ils ne se laissent pas capturer.

Il n'est donc pas question de croire à des visiteurs qui ressemblent tous plus ou moins à des aryens blancs et sont porteurs de messages moraux.

En ce qui concerne les abominables hommes des bois, on en a récemment signalé un qui s'était échappé de sa prison à Sumatra. Il était remarquable par sa pilosité, s'étendant sur tout le corps. On connaît des exemples fréquents d'êtres de cette sorte en Colombie britannique depuis 1884. On les voit, on les photographie, on les vend à des cirques, c'est tout juste si on ne les fait pas passer à la télévision. Les zoologues s'entêtent à répéter qu'il est tout à fait impossible qu'une créature de la taille d'un gorille survive dans notre monde humain surpeuplé, et il est certain qu'on accueillerait avec scepticisme la nouvelle de la présence de tels êtres en Seine-et-Oise. Cependant, des Américains, apparemment sérieux, rencontrent des humanoïdes aussi géants que chevelus. C'est ainsi que le 23 juillet 1963, dans l'Oregon, entre Satus Phass et Toppenish, à 1 heure du matin, trois personnes passaient en voiture lorsqu'un humanoïde de quatre mètres de haut, les cheveux gris, traversa la route. Ces témoins ne sont pas isolés. Un couple de Portland, toujours dans l'Oregon, péchait dans les environs sur la rivière Lewis et vit sur la rive un humanoïde de quatre mètres. Celui-là portait une cagoule style Ku Klux Klan. A moins qu'on ait pris pour une cagoule son abondante chevelure. En août 1963, un reporter du quotidien *Oregon Journal*, envoyé en enquête,

ramena d'excellentes photos d'empreintes de pieds, qui mesuraient quarante centimètres de long sur quinze de large. D'après elles, le poids de la créature qui les avait faites dépassait deux cents kilos. Elles ressemblaient beaucoup plus à des empreintes humaines géantes qu'à celles d'aucun animal connu. D'autres furent photographiées le même mois, au voisinage de la rivière Lewis, elles étaient encore plus grandes et la créature qui les avait laissées faisait des pas de deux mètres et pesait certainement plus de trois cent cinquante kilos. On a beau avoir l'esprit ouvert jusqu'aux limites les plus extrêmes de la crédulité, il est difficile de croire qu'il puisse exister dans un pays aussi habité que les Etats-Unis, une réserve d'humanoïdes de cette taille qui soient restés inconnus. Les forêts de la région sont constamment surveillées par les hélicoptères de la prévention contre les Incendies. Si des tribus de gorilles de quatre mètres s'y promenaient, elles auraient été repérées. Sans compter qu'au XIX^e siècle, des rois du cirque comme Barnum n'auraient pas reculé pour monter à n'importe quel prix des expéditions et capturer de tels animaux.

Jusqu'à plus ample informé, je persiste à croire que ces animaux sont élevés ou fabriqués ailleurs et déposés parmi nous à des fins expérimentales. J'aurais tendance à les ranger dans la catégorie générale des *homunculi*, terme employé au Moyen Age pour désigner les créatures humanoïdes fabriquées artificiellement. On pourrait aussi utiliser le mot juif de *golem*.

Je pense que ces apparitions remontent loin dans le temps. Les anciens Grecs insistaient sur le double aspect du monde où ils vivaient. Il y avait des créatures qui ressemblaient à des hommes mais ne possédaient pas de langage articulé. Il y avait aussi des créatures : centaures,

satyres, etc... qui avaient un corps ressemblant à la fois au corps humain et à celui des animaux. Les allusions à ces deux aspects du réel sont tellement fréquentes dans toute la littérature grecque qu'il est difficile de ne les rattacher qu'à la mythologie. Pour eux, ces créatures, mi-hommes mi-bêtes, n'étaient en aucune façon divines, mais au contraire parfaitement matérielles, elles ne s'évanouissaient pas en fumée, elles n'étaient pas transparentes, on pouvait les voir, les entendre et les toucher.

Je suis donc fondé à admettre que l'expérimentation qui a conduit aux enfants verts, à l'homme du Neandertal abattu à coups de fusil, et à ces singes de quatre mètres qui circulent dans l'Amérique du XX^e siècle, a commencé dès l'origine de l'humanité et s'est poursuivie jusqu'à notre époque. Aucune de ces créatures ne semble d'ailleurs capable de piloter des engins interstellaires ou de voyager dans le temps. Il s'agit d'animaux que l'on n'a jamais vus avec un outil ou un objet fabriqué autre qu'un casque. On les amène là où ils se manifestent et on les remmène ensuite comme l'expérimentateur récupère le morceau de fromage dans le labyrinthe du rat.

Jusqu'à présent, nous avons parlé des géants. On voit aussi se manifester des nains, mais on peut se demander s'il s'agit du même phénomène. Aucun témoin contemporain ne décrit de nains, nous n'avons pas d'empreintes de pas. En revanche, toutes les légendes, dans tous les pays, parlent des petits hommes qui vivent sous la terre. Ils ont même donné leur nom à un métal : cobalt dérive de kobold, l'un des noms qu'on leur donnait. Mais il ne semble pas qu'on ait vu des nains depuis 1138, lorsqu'on en captura un dans la cave d'un monastère allemand. Ce nain était tout noir et ne parlait aucune

langue. On l'avait finalement relâché pour voir ce qu'il allait faire : il est revenu dans la cave où on l'a trouvé, il a soulevé une pierre et s'est enfilé dans un tunnel où personne n'est parvenu à le suivre. On a scellé le tunnel avec une croix et les choses en sont restées là.

La légende des nains ne paraît pas avoir de rapport avec l'existence des Pygmées d'Afrique, que ni les Celtes ni les Indiens d'Amérique ne connaissaient. Et pourtant, quantité de traditions, aussi bien chez les Indiens des deux Amériques, que chez les Celtes et chez les Européens en général, parlent de ces nains qui vivent sous la terre. Margaret Murray, dans *Le dieu des sorcières*, avance même que des contacts avec le petit peuple ont persisté jusqu'à l'époque contemporaine et que la sorcellerie est leur ancienne religion. Les travaux de Margaret Murray, qui était une anthropologue fort distinguée, ont beaucoup influencé Lovecraft.

Il semble quand même que, si un pays de cavernes avait existé sous l'Angleterre, il aurait été détecté par les instruments modernes que nous possédons. A moins que ces cavernes ne soient protégées contre les sondages par ondes sismiques : de tels procédés existent paraît-il et sont utilisés pour des essais clandestins d'armes atomiques. Cela paraît quand même étonnant.

Il est plus facile de croire que des races naines ont survécu, par exemple jusqu'au Moyen Age. Mais il faudrait savoir alors pourquoi on ne trouve jamais de squelettes.

Quoi qu'il en soit, on trouve de nos jours des hommes verts, des géants et des monstres de toutes sortes, mais pas de nains. Et ne me dites pas que ce sont des nains qui pilotent les soucoupes volantes, parce que je ne crois pas aux soucoupes volantes !

L'un des points curieux des traditions concernant le

petit peuple est celui-ci : si l'on séjourne, affirment toutes les légendes, quelques jours dans le pays du petit peuple, on ne reparait sur Terre que plusieurs siècles plus tard. Ce qui rappelle une fois de plus la contraction du temps démontrée par les théoriciens de la relativité. Cependant, il ne me semble guère juste de classer les nains, les lutins et autres korrigans dans les manifestations extra-terrestres. Je n'ai pas plus envie d'y classer non plus les divers animaux bizarres signalés par Heuvelmans, Sanderson et Porchnev. Les jungles et les océans ne sont pas complètement explorés, et je veux bien pour ma part admettre qu'existent de façon tout à fait naturelle des plésiosaures dans l'Atlantique, des serpents de vingt mètres de long en Amérique du Sud ou des chiens avec deux nez. Ces deux dernières bêtes ayant été observées par Fawcett avant sa mystérieuse disparition. On peut tout à fait admettre la survivance naturelle de certaines de ces bêtes sans faire intervenir des expérimentateurs extra-terrestres.

En revanche, je serais assez enclin à considérer comme faisant partie de ces expérimentations d'origine non humaine les esprits frappeurs. Ce phénomène, qu'en langage technique on appelle *poltergeist*, existe indiscutablement : des coups sont frappés, des objets se mettent à se promener, le tout en présence des caméras de télévision, des journalistes et des spécialistes de parapsychologie. On a même vu un cas où une bouteille d'eau de Javel après s'être cassée verticalement en l'air, au-dessus de la tête d'un distingué spécialiste en parapsychologie, s'est ouverte, s'est renversée et l'a arrosé. Ce qui fait penser qu'il y a des expérimentateurs malicieux.

On a constaté que le phénomène se produit le plus souvent en présence d'un jeune garçon ou d'une jeune fille

à l'âge de la puberté. Sans qu'il y ait jamais, semble-t-il, responsabilité consciente de la part de ce sujet.

Les poltergeist ont fait l'objet d'un grand nombre de théories démentes, la plus étonnante étant celle d'un psychanalyste qui prétend qu'ils sont des fantômes, non pas d'une personnalité, mais d'un complexe. Selon lui, un complexe peut avoir une existence tellement forte dans la personnalité qu'il survit à la mort du corps physique. Pauvre Freud !

L'hypothèse d'un expérimentateur ou d'un groupe d'expérimentateurs qui produirait ces phénomènes pour enregistrer les réactions, me paraît considérablement plus plausible. Nous agissons nous-mêmes ainsi dans nos études expérimentales sur les animaux.

Autant l'existence des fantômes est indiscutable, autant celle des poltergeist est bien établie. Remarquons qu'ils sont toujours inoffensifs et n'ont absolument jamais fait de mal à personne. A une exception près cependant, en 1966, la télévision anglaise cherchait à transmettre des images de poltergeist dans une vieille maison à plusieurs étages et une caméra fut brusquement poussée par des mains invisibles – le fait fut enregistré et transmis par une autre caméra – et précipitée trois étages plus bas. Elle manqua de peu un des journalistes de la télévision qui aurait fort bien pu être tué. Le cas est unique, et s'il s'agissait d'un complexe, c'était un complexe anti-télévision fortement développé.

A ces détails près, les poltergeist ressemblent assez à ces expériences faites sur les animaux de laboratoire qui n'ont pas assez d'intelligence ou d'imagination pour détecter l'expérimentateur. C'est ce qui m'incline à les ranger dans la même catégorie que les hommes verts. A cette différence cependant, que s'il n'existe qu'un seul cas

bien établi d'enfant vert, les poltergeist se manifestent plus fréquemment, à tel point que l'on peut estimer à dix mille le nombre des cas parfaitement établis.

Ils mériteraient une étude sérieuse, faite avec des instruments de mesure sensibles à toutes sortes de champs ou de radiations. Peut-être arriverait-on ainsi à détecter les expérimentateurs. Et je pense que les techniques modernes sont très largement suffisantes, de même que la technique de Pasteur l'était pour repérer les microbes.

Mais je pense qu'il faudrait un chercheur possédant une mentalité assez spéciale, juste assez paranoïaque mais pas trop. Car l'idée que nous sommes observés par des êtres que nous ne voyons pas et que nous sommes manipulés par des forces inconnues est une idée typiquement paranoïaque. Poussée trop loin, elle pourrait conduire à l'asile. Mais par contre, si on ne la possède pas, il est impossible de faire des montages expérimentaux qui permettraient de détecter si nous sommes observés ou manipulés. C'est un équilibre délicat, sur le fil du rasoir.

Il n'est évidemment pas possible de provoquer l'existence d'un tel observateur, mais il faut remarquer que bien des scientifiques étaient des excentriques et un jour viendra bien où un excentrique s'obstinera à mettre en évidence l'existence des expérimentateurs. Peut-être est-ce déjà arrivé et s'agissait-il de gens assez prudents et assez soucieux d'éviter l'internement pour ne rien publier. L'opinion générale changera certainement à cet égard comme elle a changé à propos des microbes. Semmelweis a été persécuté, Pasteur combattu, mais les microbiologistes modernes reçoivent le Prix Nobel. Sans doute, le premier chercheur qui fournira les preuves visant à démontrer que nous sommes observés se fera enfermer.

Le second aura des ennuis, mais ses successeurs créeront peut-être une science nouvelle, qui paraîtra aux générations futures aussi naturelle que la microbiologie. Cette science étudierait dans une optique rationaliste les phénomènes dont il est question dans ce livre, et peut-être d'autres comme la possession démoniaque. Il est intéressant de se demander quelles pourraient être les conséquences d'une découverte de ce genre. Si nous sommes observés, il faut montrer aux observateurs que nous sommes des êtres intelligents.

Car il est probable qu'ils ne le savent pas et il faut bien se rendre compte que ce n'est pas notre conduite, nos migrations pendant les week-ends ou pendant l'été, nos guerres, nos camps de concentration, etc., qui peuvent le leur démontrer.

Un observateur extérieur – même si les observateurs qui font des expériences sur nous sont beaucoup plus intelligents que nous, il n'en reste pas moins vrai qu'ils sont extérieurs – peut très bien croire que nos activités sont uniquement dues à des réflexes conditionnés multiples comme celles des abeilles des termites et des fourmis. C'est ce que Maurois signalait déjà il y a près d'un demi-siècle dans *Fragments d'une histoire universelle*, 1992. Les remarques de Maurois restent parfaitement pertinentes en 1970. Des observateurs et des manipulateurs même beaucoup plus intelligents que nous risqueraient de ne rien comprendre à nos activités.

Comment donner l'impression que nous sommes intelligents ? Les fourmis ont des instruments et cultivent des jardins. Les abeilles connaissent la géométrie et pourtant, à tort ou à raison, la plupart des observateurs s'accordent sur le fait qu'elles ne sont pas intelligentes.

Pour des êtres qui allument et éteignent les étoiles,

nos instruments primitifs ne donnent peut-être pas l'idée d'êtres intelligents, surtout si nous nous en servons comme à Auschwitz ou à Hiroshima. Teilhard de Chardin envisageait des instruments capables, même à grande distance, de déceler l'intelligence. C'est une belle idée, mais des êtres qui n'ont pas de tels instruments à leur disposition et qui emploient l'observation et l'expérimentation n'ont sans doute pas eu jusqu'à présent la preuve de notre intelligence.

Note sur l'étouffement

Denis de Rougemont a écrit que la plus grande ruse du diable était de nous faire croire qu'il n'existait pas. Il en va de même pour ces êtres hypothétiques que j'appelle ici tantôt les Intelligences, tantôt les Expérimentateurs. Après chaque expérience, Ils doivent remettre le système à zéro pour pouvoir recommencer. Il en est ainsi d'ailleurs dans toute recherche scientifique, par exemple en physique et en chimie : il faut éliminer l'électricité statique et la magnétisation laissées par l'expérience précédente, laver la vaisselle utilisée pendant une expérience chimique, etc. Les Expérimentateurs doivent donc après chaque manipulation de notre milieu, nous donner une explication satisfaisante pour nous faire croire qu'il ne s'est rien produit. C'est ce que Charles Fort appelait « l'étouffement systématique ».

Nous venons d'en avoir un très bel exemple à propos de l'homme du Neandertal découvert par Bernard Heuvelmans. Aux avant-dernières nouvelles, un fabricant de mannequins pour vitrines de Saint Louis a déclaré que c'était lui qui avait fabriqué l'animal de Heuvelmans avec

une baudruche gonflable, sur laquelle il aurait collé des poils. Malheureusement, les photos prises par Heuvelmans – et je les ai vues moi-même – montrent à l'évidence qu'il s'agissait de poils poussant naturellement sur la peau. Le travail de remise à zéro n'a donc pas été parfaitement réussi.

On connaît bien d'autres exemples, et l'un des meilleurs en matière d'étouffement manqué est l'affaire qui se produisit en avril 1817 à Almondsbury (Grande-Bretagne). Ce jour-là, une jeune femme vêtue d'un sari, et qui ne parlait aucune langue connue, frappa à la porte de plusieurs maisons. Elle ne savait apparemment pas écrire, et, se désignant du doigt, elle disait : « Caraboo ». On réussit plus tard à lui faire écrire un alphabet et à indiquer les nombres jusqu'à quinze dans une langue parfaitement inconnue qu'elle appelait le javasu. Après quoi, un marin portugais qui passait par là, Manuel Eynesso, annonça qu'il comprenait le javasu et que la jeune femme était une princesse enlevée en Indonésie par des pirates et transportée jusqu'en Angleterre.

Au bout d'un certain temps, on établit que le marin portugais était un imposteur, et qu'il inventait toute l'histoire au fur et à mesure tout simplement parce qu'il voulait parler avec la fille. Après quoi, elle-même déclara que la plaisanterie avait assez duré, qu'elle était anglaise, qu'elle s'appelait Mary Wilcox et qu'elle avait tout inventé.

Mais l'histoire de Mary Wilcox était elle-même inventée et il n'y avait jamais eu de Mary Wilcox. Elle finit par se marier avec un Anglais, eut des enfants qu'elle éleva et mourut à Bristol âgée de soixante-dix ans, sans avoir donné d'explication satisfaisante de son aventure.

Comme le dit Charles Fort, il y a des moments où ceux qui étouffent ce genre de phénomène font mal leur travail.

Quant à se demander comment une Anglaise illettrée avait pu inventer un langage parlé, une langue complexe avec un alphabet écrit et un système de numérotation tout à fait original, personne avant Fort n'y avait pensé.

ET AUJOURD'HUI ?

Je ne crois pas du tout aux soucoupes volantes, ce qui me met en désaccord avec d'autres auteurs de cette collection *J'ai lu – L'Aventure mystérieuse*, mais c'est sans inconvénient, me semble-t-il, puisque cette série n'est pas une chapelle d'auteurs défendant une même révélation, mais la bibliothèque d'hommes à l'esprit libre qui cherchent à se documenter.

De plus, que je croie ou non aux soucoupes volantes, le problème a déjà été abondamment traité, notamment dans cette collection, et j'entends consacrer le chapitre final de ce livre à des manifestations plus ou moins contemporaines qui n'ont rien à voir avec l'esprit.

Tout d'abord, ce qui s'est passé en Sibérie le 30 juin 1908. Cette nuit-là, au-dessus de la rivière Ienisseï, se produisit une explosion d'une puissance supérieure à celle des bombes atomiques qu'on lança sur Hiroshima et Nagasaki, d'une puissance comparable à celles de nos plus lourdes bombes H. On observa dans le ciel les traînées lumineuses laissées par la trajectoire de masses non identifiées, et on chercha à identifier ces traînées avec le trajet d'un objet qui aurait provoqué l'explosion. Cette identification reste douteuse. Mais si ces traînées lumineuses correspondent bien à l'objet qui explosa en 1908, les plus récents calculs effectués à l'aide d'ordinateurs prouvent que cet objet a fait des manœuvres aussi bien en altitude qu'en direction. Ce résultat, qui n'a pas été publié en France à ma connaissance, a été révélé

par des revues soviétiques sérieuses. Après l'explosion, on a détecté un peu partout sur le globe des ondes de choc sismiques et des perturbations électrostatiques et électromagnétiques, comme on en détectera plus tard après les explosions atomiques et thermonucléaires. A partir de 1927, plusieurs expéditions soviétiques explorent le terrain de l'explosion. On ne retrouve aucun débris habituel de météorite, mais un lieu calciné, aux arbres renversés, et des traces de radioactivité indiscutables : en 1963, ce terrain avait encore une radioactivité supérieure à la radioactivité moyenne de la région. Les récits de témoins, recueillis avant la Première Guerre mondiale, font état d'un phénomène qui rappelle singulièrement le champignon observé lors des explosions atomiques. Certains de ces témoins sont morts quelques années après l'explosion d'une maladie dont les symptômes sont proches de ceux de la leucémie provoquée par les radiations atomiques. Tout le monde a tenté de donner une explication, et plus de quatre-vingts hypothèses ont été avancées. Voici la mienne, que je cite non pas parce qu'elle est fondée sur plus de preuves que les autres, mais parce qu'elle ne fait pas appel à des agents extra-terrestres. Ce qui prouve que je ne cherche pas systématiquement à les introduire pour expliquer les manifestations insolites. Je dois ajouter que cette hypothèse n'a jusqu'à présent rencontré, à part moi, aucun partisan.

Les exilés politiques en Sibérie, à cette époque, n'étaient pas enfermés dans des camps de concentration, mais jouissaient d'une liberté assez considérable. Certains d'entre eux ont fort bien pu fabriquer des explosifs. J'imagine qu'un groupe de ces déportés, au cours de recherches scientifiques sur la radioactivité, a découvert une manière beaucoup plus simple que la nôtre de libérer

l'énergie nucléaire. Selon cette hypothèse, ce groupe aurait essayé le procédé par télécommande électrique sur un ballon captif. L'explosion aurait dépassé leurs prévisions et les aurait détruits. Des groupes entiers de bagnards disparaissaient à cette époque sans que personne n'y prête attention.

Si cette hypothèse ne vous convient pas, sachez qu'elle ne convient à personne d'autre non plus. Mais que proposent les autres ? Les savants soviétiques officiels pensent qu'il s'agit d'une collision entre la Terre et une comète. Ce qui ne tient absolument pas debout, car cette comète, en approchant la Terre, aurait été vue. D'autant qu'à l'époque, on était très sensibilisé à ce phénomène, en raison de l'approche de la comète de Halley, qui, selon certains astronomes, allait détruire le monde. Une comète inconnue, fonçant vers la Terre pour entrer en collision avec elle, aurait provoqué une panique générale. Or, aucune observation de comète n'a eu lieu. Et quand on en fait la remarque aux savants soviétiques, ils préfèrent changer de sujet.

Les savants américains officiels, eux, prétendent qu'il s'est agi d'une collision entre la Terre et une assez grande quantité d'antimatière. La théorie prouve qu'il doit se produire alors une destruction totale de la masse matière + antimatière, accompagnée d'un dégagement d'énergie dix fois plus grand par kilo de masse que dans la plus puissante de nos bombes à hydrogène. On est parvenu à fabriquer en laboratoire de petites quantités d'antimatière, constituée de noyaux négatifs et de positrons qui tournent autour. Notamment on a obtenu quelques atomes de l'anti hélium 3.

Pour cette hypothèse, la difficulté est d'admettre que ce morceau d'antimatière soit parvenu à une altitude aussi

basse sans se désintégrer au contact de l'atmosphère qui, nous en sommes tout à fait sûrs, est normalement composée de matière. Personne jusqu'à présent n'a pu lever cette objection. C'est là qu'intervient mon excellent ami Alexandre Kazantzev. Kazantzev est, entre autres, auteur de science-fiction, ce qu'on lui a amèrement reproché comme s'il s'agissait d'une preuve évidente de débilité mentale. Qu'il suffise à ce propos de rappeler la remarque d'un autre de mes amis, L. Sprague de Camp, historien américain des sciences et lui aussi auteur de science-fiction : « Pour écrire de la science-fiction, il n'est pas indispensable d'être fou, bien que cela aide. » Kazantzev a également une profession honorable : il est ingénieur en armement. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il dirigeait un institut qui inventait des armes nouvelles qu'il allait lui-même essayer, en première ligne, contre les nazis. Ce qui dénote un équilibre mental certain. Il est aussi bon joueur d'échecs et a inventé des problèmes fort ingénieux, ce qui dénote un esprit logique. Je l'ai rencontré longuement à deux ou trois reprises, il est physiquement et mentalement solide comme un roc. Il appartient plutôt à cette sorte de Russes qui étaient à Leningrad et à Stalingrad et qui sont allés jusqu'à Berlin, qu'à la sorte qui a fourni à Dostoïevski et à Pasternak leurs personnages.

Il a commencé comme métallo, se sert encore de ses dix doigts et connaît à fond la physique mathématique la plus moderne. Il possède autant de diplômes que n'importe quel savant officiel, et a les pieds bien sur terre. Bref, j'attache la plus grande importance à ses opinions. Or, l'hypothèse qu'il a défendue et qu'il défend encore avec la plus grande énergie est que l'explosion de 1908 était celle d'un astronef venu d'ailleurs... Il ajoute, comme pour

aggraver son cas, qu'avant cette catastrophe quelques membres de l'équipage auraient pu s'échapper et seraient parmi nous.

Inutile de dire qu'il a été attaqué avec la plus grande violence. Il n'en reste pas moins que sa théorie est remarquablement plausible. Mais d'où viendrait cet astronef ?

Toutes les recherches modernes semblent prouver irréfutablement qu'il n'existe pas de vie dans le système solaire autre que la vie terrestre. Il s'agirait donc d'un astronef interstellaire, et l'on pourrait penser que cet astronef a été envoyé pour amener sur Terre ou bien ramener sur l'étoile d'origine du matériel expérimental concernant les diverses recherches dont nous sommes l'objet et dont ce livre traite.

A cette précision près, l'hypothèse de Kazantzev me semble la plus probable de toutes celles qui ont été émises, y compris la mienne. J'ai soigneusement examiné les quatre-vingts hypothèses publiées récemment par la revue soviétique *Priroda* et reproduites dans *Planète*. Certaines sont fort ingénieuses : comme celle qui avance qu'il s'agissait d'un rayon laser extrêmement puissant émis à partir d'une autre planète et dont l'énergie aurait fait exploser l'atmosphère terrestre. Mais c'est très peu plausible. Certaines le sont encore moins, comme celle qui envisage l'explosion d'une machine à voyager dans le temps : rien ne prouve que l'on a pu réaliser jamais de telles machines. On a aussi parlé d'un obus géant lancé par les Russes ou les Japonais pendant la guerre de 1905, et qui serait retombé trois ans plus tard, (cette hypothèse est reprise de Jules Verne dans *Les 500 millions de la Bégum*). Outre qu'il n'y a aucune trace d'un tel supercanon, un obus de cette sorte n'aurait pu transporter

au plus qu'une tonne d'explosif chimique, alors que l'explosion de 1908 correspondait à celle d'au moins trois millions de tonnes d'explosif chimique.

On peut pratiquement rejeter toutes les hypothèses, sauf celle de Kazantzev, qui, si fantastique qu'elle soit, est supérieure à toute autre. Pourtant, aucun débris du mystérieux objet n'a été retrouvé.

Ce qu'on oublie généralement dans les études sur ce phénomène, c'est l'essentiel : à savoir qu'il y a eu un deuxième acte. Dans la nuit du 9 février 1913, d'étranges objets sont entrés dans notre atmosphère. Ils n'ont pas explosé comme celui de 1908. Ils ne sont pas tombés comme l'auraient fait des météorites. ILS SONT REPARTIS.

Leur existence ne fait aucun doute. Si les premières observations ont été faites par des fermiers et des astronomes amateurs, les suivantes l'ont été par des astronomes professionnels, comme le professeur C. A. Chant, de l'Université de Toronto. Pendant plus de trois minutes, il a observé des corps lumineux voyageant *en groupe*. Par exemple, un premier groupe de quatre objets suivi par un groupe de trois, puis par un groupe de deux. Certains de ces objets volaient suffisamment bas pour provoquer dans l'atmosphère dense des bangs tout à fait comparables à ceux que produisent les avions supersoniques. Leur vol était apparemment horizontal et leur vitesse relativement faible, bien inférieure à celle des météorites qui se comptent en kilomètres-seconde.

Un autre astronome professionnel, W. F. Denning, écrivit dans le journal de la Société Royale Astronomique du Canada : « C'était dans le ciel comme un train express, dont les fenêtres sont illuminées la nuit par des projecteurs à l'intérieur. Je n'ai rien vu de pareil en

quarante-huit ans d'études astronomiques. » Des observations faites à bord d'un navire permettent de préciser que, venus du Canada, les objets ont survolé les Bermudes, puis le Brésil, puis l'Afrique où, faute d'observateurs qualifiés et d'observatoires, on les a perdus de vue.

Les explications que les astronomes officiels donnent de cet événement sont absurdes. Ils voudraient nous faire croire que plusieurs groupes de météorites sont en même temps devenus des satellites naturels de la Terre. Or, le calcul le plus élémentaire montre qu'il s'agit d'un événement grossièrement improbable. Par ailleurs, un satellite, une fois entré dans l'atmosphère, perd par frottement assez d'énergie pour tomber inévitablement. Aucun de ces objets ne tomba.

On aurait pu d'autre part calculer l'orbite. S'il s'était agi de satellites, ils auraient dû reparaître quatre-vingt-onze minutes plus tard. Seulement personne ne les a jamais revus. Notons également que l'on n'a pas vu les objets eux-mêmes, mais des lumières. Feux de position ? Jets de flammes des fusées ? Plasma ? Fluorescences de l'atmosphère sous l'effet d'un propulseur photonique ? Personne n'est en mesure de le dire. En tout cas, ces objets sont descendus suffisamment bas pour produire des bangs supersoniques, et ont eu ensuite assez d'énergie pour repartir. Inutile, je pense, de rappeler qu'en 1913 personne sur Terre n'était en mesure de lancer des fusées ou des satellites artificiels.

L'hypothèse qui me vient à l'esprit est qu'une opération des extra-terrestres ayant échoué de façon catastrophique en 1908, a réussi en 1913. Rien d'analogue ne s'est produit depuis cette date.

Cette opération, on peut essayer de la décrire selon les

termes d'une technologie semblable à la nôtre, mais bien plus perfectionnée. On pourrait dire qu'il y a eu mise sur une orbite voisine de la surface de la Terre, d'astronefs, transmission et réception à partir de la Terre de spécimens à l'aide d'un transmetteur de matière, puis départ. Mais n'oublions pas que les astronefs interstellaires et les transmetteurs de matière font partie de notre mythologie moderne fondée sur la science-fiction et les bandes dessinées. Et cette mythologie paraîtra peut-être dans quelques siècles aussi naïve que l'utilisation des oies sauvages pour aller dans la lune. Il est plus prudent de dire qu'une opération qui a son origine en dehors de la Terre a échoué en 1908 et beaucoup mieux réussi en 1913, et que cette réussite a sans doute eu des conséquences directes ou indirectes que nous ne sommes pas pour le moment en mesure de détecter.

Les mystiques peuvent assurément rapprocher les événements des années 1908-1913 avec l'événement de l'année 0 de notre ère qui commença par l'apparition d'une nouvelle étoile éblouissante dans le ciel, avant la naissance du Christ. Disons simplement, en employant le terme de l'éminent savant soviétique I. S. Chklovski, qu'il y eut « miracle » en l'an 0, en l'an 1908 et en l'an 1913 de l'ère chrétienne. Ces miracles s'accompagnèrent de signes dans le ciel, mais dans aucun des trois cas nous ne savons aujourd'hui exactement ce qui s'est passé.

Des recherches ultérieures nous l'apprendront peut-être, et des livres « fous » comme celui-ci se multiplieront. Chklovski fut le premier à proposer que l'on recherche des « miracles » non seulement sur Terre, mais dans l'espace. On en a cherché et trouvé un certain nombre.

Ainsi, des astronomes japonais semblent bien avoir observé des explosions atomiques sur Mars. Chklovski lui-

même pense avoir démontré qu'un des satellites de Mars, Phobos, est artificiel. On a observé dans l'univers des objets appelés selon leur espèce quasars, pulsars et interlopers, qui paraissent émettre avec une énergie prodigieuse des signaux modulés. Arthur C. Clarke a fait remarquer que l'on voit dans la constellation Aurigae des étoiles nouvelles qui apparaissent à des intervalles rapprochés et toujours plus près de nous. Il en conclut qu'une guerre interstellaire est en cours dans cette région et que le front se rapproche. On observe aussi des jets d'énergie prodigieux qui s'échappent de certains objets dans le ciel, comme la nébuleuse M. 87. L'incorrigible Clarke fait aussitôt remarquer qu'à son avis il s'agit d'une œuvre d'art ou d'une manifestation religieuse du type de la flamme de l'Arc de Triomphe ! Reconnaissons qu'il y a une certaine beauté à penser que des êtres brûlent dix soleils par seconde à la mémoire du galactique inconnu... Elle vaut celle de l'astrophysicien anglais Edward A. Milne, selon qui une seule venue du Christ est suffisante pour tout l'univers : à mesure que les programmes de radio et de télévision qui la décrivent atteignent les autres mondes, ceux-ci sont sauvés à leur tour.

Sur un plan un peu plus sérieux, des études ont été faites sur d'autres mondes habités, qui naissent et qui périssent, et qui ont les mêmes maîtres que ceux que nous prêtent les Midrash Rabba, commentaires assez anciens sur la Bible.

Il est probable qu'avant même que nous puissions détecter des signaux venus du dehors, nous observerons des « miracles » qui prouvent que les Intelligences opèrent sur des étoiles et peut-être sur des galaxies entières. Les plus récentes observations de Weber sur les ondes gravitationnelles montrent que la matière au sens où elle

existe dans notre galaxie a été réarrangée d'une manière contraire aux lois naturelles que nous connaissons. Et si, comme le pensent certains, la vitesse des ondes gravitationnelles est infinie, ce réarrangement est toujours en cours à notre époque.

Cependant, si l'on arrive à prouver scientifiquement l'existence des Intelligences dans le cosmos, il sera beaucoup plus difficile de prouver qu'elles interviennent dans nos affaires, parce qu'elles sont très probablement plus subtiles que les événements de 1908 et 1913 ne pourraient le faire croire. Il serait évidemment intéressant de pouvoir trouver la trace d'Interventions contemporaines, et un examen détaillé et méthodique de l'histoire de la Terre depuis 1913, date de la dernière manifestation spectaculaire, permettrait peut-être d'y arriver.

Il faudrait tout d'abord, me semble-t-il, commencer par renoncer à toute idée moralisatrice, à toute confusion entre les Intelligences et un Dieu de bonté et de justice. Il est inutile par exemple de se demander pourquoi les Intelligences n'ont pas empêché telle ou telle grande catastrophe de notre histoire contemporaine : ce n'est absolument pas leur rôle. Un entomologiste qui observe une guerre entre deux fourmilières ne se demande pas qui a commencé ni qui a raison : il observe. Il lui arrive parfois de retirer quelques fourmis de l'un ou de l'autre camp et de les marquer à l'aide d'isotopes radioactifs pour suivre avec des compteurs l'avance de l'armée victorieuse. Mais il est à peu près certain que les fourmis ne s'aperçoivent pas de cette intervention, et ne connaissent absolument rien aux techniques de marquage des êtres vivants par les radio-isotopes. Ce marquage n'est en tout cas aucunement destiné à assurer la victoire de telle ou telle des deux

fourmilières.

Ne nous demandons donc pas pourquoi les Intelligences n'ont pas détruit Hitler ou sauvé les détenus des camps de concentration. Demandons-nous plutôt quelles peuvent être les grandes interventions qui se seraient produites depuis 1913. Le père de l'astronautique, le savant russe Tsiolkovsky, pensait qu'au XX^e siècle, elles seraient d'ordre psychologique. C'est-à-dire que les Intelligences interviendraient par télépathie. On a recherché des interventions de ce genre. Non pas en interrogeant les personnes qui entendent des voix ou qui voyagent en corps astral sur la planète Mars. (C'est généralement la planète Mars, mais le dramaturge Victorien Sardou voyageait, lui, sur Jupiter.) Les voyages en corps astral sur la planète Mars étaient devenus si fréquents à la fin du XIX^e siècle qu'une brave dame légua sa fortune à quiconque communiquerait avec une autre planète, sauf avec Mars parce que c'était trop facile.

On a essayé de rechercher dans des messages obtenus par l'écriture automatique des signaux extraterrestres. En 1960, un savant français qui signe Pierre Duval pour éviter tout ennui avec la science officielle a cru avoir reçu de tels messages. Il l'a raconté dans le livre qu'il a cosigné avec moi aux Editions Planète, *Les pouvoirs inconnus de l'homme*. Mais il s'est trompé et le reconnaît lui-même.

Je ne considère pas comme exclu que d'autres que lui puissent réussir. Je ne considère pas non plus exclu qu'il y ait des êtres capables de capturer inconsciemment des émissions télépathiques d'information. Parmi eux citons Hélène Blavatsky et Rudolph Steiner. Ce sont les plus connus puisqu'ils ont fondé des religions modernes.

A mon avis, le cas le plus étonnant, qui date maintenant de près d'un siècle, est celui du dentiste

américain John Newbrough Ballou. Il fut l'un des premiers à faire des expériences avec le gaz anesthésique hilarant (protoxyde d'azote), et il constata que, sous l'influence de ce gaz, il écrivait automatiquement. Il acheta alors un appareil qu'on venait d'inventer : la machine à écrire, et la sienne était la troisième ou la cinquième, selon les commentateurs, qu'on ait fabriquée aux Etats-Unis. Il écrivit ainsi un livre intitulé *Ohaspe*, très en avance sur la science de son temps, et même nettement en avance sur la nôtre.

Je connais de nombreux cas de ce phénomène que j'appelle télépathie avec l'infini. En état d'écriture automatique, le sujet se met à écrire une véritable encyclopédie des sciences connues ou inconnues. Encyclopédie qui souvent dépasse le niveau de connaissance de l'humanité à l'époque où elle est écrite. Et je suis convaincu qu'un certain nombre de ces encyclopédies sont soit le fait d'interventions extra-terrestres, soit la réception inconsciente d'un cours de culture galactique qui ne nous est pas destiné.

A une échelle plus importante et dans un domaine plus extraordinaire, je crois qu'il s'agit du même phénomène que ce qui arrive aux gens qui captent des émissions de radio avec leur prothèse dentaire. Phénomène rare, mais parfaitement établi.

De même, il doit y avoir des gens dont le système nerveux comprend une sorte de circuit imprimé, et qui captent ainsi des émissions véhiculant de l'information qui ne nous sont pas destinées du tout. Il y aurait alors, ainsi, intervention involontaire des extra-terrestres. Peut-être ceux-ci, lorsqu'ils s'en seront rendu compte, enverront-ils sur Terre des dispositifs qui permettraient de recevoir de façon régulière ces « cours de culture galactique », et alors

progresserons-nous peut-être d'un coup beaucoup plus vite que lorsque la science était la seule source d'information. Fred Hoyle en est absolument persuadé et croit à l'imminence de notre possibilité d'inscription à une sorte d'annuaire du téléphone de la culture.

On peut également voir des interventions dans des phénomènes pour l'heure inexplicables que l'on a constaté à propos de satellites, notamment *Telstar* et *Cosmos*. Après avoir cessé d'émettre, ces satellites se sont remis à fonctionner, et un expert de la NASA a déclaré à ce sujet : « Tout se passe comme si on les avait démontés et remontés. » L'hypothèse d'Intelligences étudiant un de ces satellites pour se rendre compte, sans attirer l'attention, du niveau de nos connaissances techniques est tout à fait plausible. Après quoi, en vertu du principe de remise à zéro dont nous avons parlé précédemment, le satellite est complètement remis en état. Le jour où nous récupérerons un satellite dont l'équipement aura été amélioré, nous aurons la preuve de ces interventions.

De manière générale, il me semble possible d'espérer que nous entrons dans une ère nouvelle où les interventions seront remplacés par des contacts : alors ferons-nous partie d'une communauté galactique.

En ce qui concerne le pouvoir, nous nous rapprocherons des Intelligences. Nous pourrions produire des perturbations sur notre soleil en le bombardant d'un nombre suffisant de bombes à hydrogène. Nous pouvons d'ores et déjà envoyer des signaux perceptibles à des dizaines d'années-lumière. Mais la vitesse de la lumière est trop faible pour qu'il vaille la peine de construire des émetteurs plus puissants. Cependant, si l'on découvre des particules ou des radiations qui se propagent à une vitesse pratiquement infinie, ce qui, contrairement à ce qu'ont

affirmé trop de vulgarisateurs ignorants, n'est pas du tout incompatible avec la théorie de la relativité, nous pourrions envoyer des signaux d'un bout à l'autre de la galaxie et peut-être dans d'autres galaxies. Par contre, si notre entrée dans ce que l'écrivain soviétique Efremov a appelé « le grand anneau de l'intelligence » exige un progrès moral considérable, cette entrée n'est pas pour demain.

Il est d'ailleurs probable qu'une civilisation qui dispose de pouvoirs élevés et qui n'a pas de sens moral se détruit automatiquement. Ce qui ne veut pas dire que c'est nécessairement le sort de toutes les civilisations.

Les discussions sur ce sujet, même entre les plus grands savants, ne brillent pas par l'indépendance d'esprit. Ainsi, Chklovski écrit-il que l'humanité deviendra communiste ou qu'elle périra ; et il explique ensuite que le communisme est la paix universelle. C'est une bonne nouvelle que l'on ferait bien d'apprendre aux Chinois. Et Chklovski est l'un des esprits les plus avancés de toute la science officielle !

Tous les scientifiques définissent (cf chapitre I) une civilisation par la quantité d'énergie qu'elle produit. Seul Teilhard de Chardin, plus poète que scientifique, s'est posé des questions morales. Et cependant ce sont très probablement ces questions morales qui conduisent à notre mise en quarantaine. Car comment expliquer qu'il n'y ait pas de contact entre nous et les extra-terrestres, sinon par une telle mise en quarantaine ?

Quand cette quarantaine cessera-t-elle ? Dans l'état actuel de notre information, personne ne peut le dire, le jour où elle cessera, nous saurons beaucoup de choses. En attendant, il nous faut étudier, à partir d'éléments très minces et avec des moyens très réduits, ces problèmes qui sont sans doute les plus importants de ceux qui se posent à

nous. C'est en quoi ce petit livre n'est peut-être pas inutile.

ÉDITIONS J'AI LU

31, rue de tournon, Paris-VIe

*Exclusivité de vente en librairie :
FLAMMARION*

Imprimerie Union-Rencontre 68 Mulhouse – 5808/361
dépôt légal : 2^e trimestre 1971
PRINTED IN FRANCE